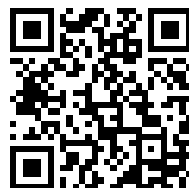

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

cad. 62g (10.11)

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

ARCHÉOLOGIQUE

ET HISTORIQUE

DU LIMOUSIN

TOMES X. → XI. -



10.11
1860-1861

10-11

LIMOGES

CHAPOULAUD FRÈRES, IMPRIMEURS DE LA SOCIÉTÉ

Rue Montant-Manigne, 7

1861



Acad. 62g (10.11)

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

ARCHÉOLOGIQUE

ET HISTORIQUE

DU LIMOUSIN

TOMES X. + XI. -



10.11
1860-1861

10-11

LIMOGES

CHAPOULAUD FRÈRES, IMPRIMEURS DE LA SOCIÉTÉ

Rue Montant-Monigne, 7

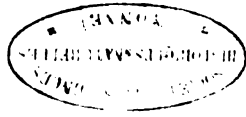
1861

Bayerische
Staatsbibliothek
MÜNCHEN

Donne X manquant les feuilles

7, 8, 9, 10

des pages 98 à 161



BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE

DU LIMOUSIN

BULLETIN
DE LA SOCIÉTÉ
ARCHÉOLOGIQUE
ET HISTORIQUE
DU LIMOUSIN

—
TOME X
—

LIMOGES
CHAPOULAUD FRÈRES, IMPRIMEURS DE LA SOCIÉTÉ

—
1860

Fig. 1



LISTE

DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

POUR L'ANNÉE 1859.

BUREAU.

Président-né. — M. le comte DE COETLOGON, O *, préfet de la Haute-Vienne.

Président. — M. ALLUAUD aîné, O *.

Vice-Présidents. — MM. Maurice ARDANT et BONNIN, *.

Secrétaire général. — N.

Secrétaire-bibliothécaire et archiviste. — M. E. RUBEN.

Secrétaire-Trésorier. — M. ASTAIX.

Directeur du Musée. — M. BUISSON DE MASVERGNIER.

MEMBRES DU CONSEIL.

MM. TIXIER-LACHASSAGNE, C *, premier président.

Armand NOUALHIER, *, député au Corps législatif.

Le docteur BARDINET, directeur de l'École de médecine.

COMITÉ DE PUBLICATION.

Secrétaire général. — N.

MM. BRUNET, D'HUGUES, R. CHAPOULAUD, Othon PECONNET.

CONSERVATEURS.

Archives. — MM. Roméo CHAPOULAUD, E. RUBEN.

Tableaux. — M. ARDANT-MASJAMBOST.

Pierres sculptées. — M. REGNAULT.

Sculpture sur bois. — M. FAYETTE fils.

Médailles et sceaux. — M. Maurice ARDANT.

Minéralogie, géologie, reptiles. — MM. ALLUAUD et ASTAIX.

Armes, objets d'art. — M. NIVET-FONTAUBERT.

COMMISSION DU MUSÉE CÉRAMIQUE.

MM. ALLUAUD, MASJAMBOST, FAYETTE et PERDOUX.

MEMBRES RÉSIDANTS.

MM.
ALLUAUD aîné, O *, ancien maire de
Limoges et membre du Conseil
général de la Haute-Vienne, mem-
bre de l'Institut des Provinces et
de plusieurs autres sociétés sa-

MM.
vantes, président de la Société
d'Agriculture de la Haute-Vienne.
ARBELLOT, curé-archiprêtre de Ro-
chechouart, correspondant des
comités historiques.

- ARDANT (Louis), *, maire de Limoges.
 ARDANT (Eugène), imprimeur.
 ARDANT (Maurice), archiviste de la Haute-Vienne, membre de la Société impériale des Antiquaires de France.
 ARDANT-MASJAMBOST, professeur de peinture.
 ASTAIX, professeur à l'école de médecine.
 AUDOUIN (Joseph), ancien maire de Limoges.
 BARDINET (Alphonse), directeur de l'école de médecine.
 BARNY (Alexis), professeur à l'école de médecine.
 BARNY (Auguste), substitut du procureur impérial, à Limoges.
 BLANCHARD, docteur en médecine, à Limoges.
 BARON-DUTAYA, à Bussière-Boffy.
 BONNEVAL (le marquis DE), C *, maréchal-de-camp.
 BONNIN, *, inspecteur d'académie.
 BOURDEAU-LAJUDIE père, ancien député.
 BOURGOING-MÉLISSE, prop., à Saint-Junien.
 BRISET (Frédéric), juge, à St-Yrieix.
 BRUNET, vice-presid. du tribunal civil de Limoges.
 BUISSON DE MAVERGNIER (Édouard), docteur en droit.
 CHAPOULAUD (Roméo), propriétaire.
 CHARREIRE (Paul), organiste de la cathédrale.
 CHOUFFOUR (Alfred), avocat.
 CLUZELAUD, architecte, à Limoges.
 COETLOGON (le comte DE), O *, préfet de la Haute-Vienne.
 CROSSAS (DE), lithographe.
 DEFAYE fils, pharmacien, à Saint-Junien.
 DELOR (Adrien), à Limoges.
 DUBOIS, fabricant de porcelaine.
 DUVERT, de La Gabie, propriétaire.
 FAYETTE, architecte du département.
 FAYETTE fils, architecte.
 FIZOT-LAVERGNE, avoué près la cour.
 FOUGERAS-LAVERGNOLLE, notaire.
 FOUGÈRES (Léopold), docteur en médecine.
 FOURNIER, *, conseiller à la cour.
 GAY DE VERNON (le baron), *, propriétaire, à Saint-Léonard.
 GÉRY (Charles), préfet de l'Ardèche.
 GOUJAUD fils, ornithologiste, à Bellac.
 GRAVE (DE), propriétaire.
 HUGUES (D'), professeur d'histoire au lycée de Limoges.
 LA BASTIDE (DE), *, capitaine d'état-major.
 LA GUÉRONNIÈRE (comte Alfred DE), *.
 LAMY DE LURET (Édouard), banquier.
 LANSADÉ, agent-voyer.
 LAPORTE (Ernest), négociant.
 LECLER (l'abbé), professeur au séminaire du Dorat.
 LEMAISTRE, docteur en médecine.
 LESME, fabricant de porcelaine.
 MALLEVERGNE, *, président de chambre.
 MAUBLANC (DE), propriétaire, à Saint-Junien.
 MESNAGER, juge au tribunal civil.
 MURET DE BORT, substitut.
 NIVET-FONTAUBERT, négociant.
 NOUALHIER (Armand), *, député au Corps législatif.
 PARANT (Arthur), négociant.
 PECONNET (Othon), avocat.
 PERDOUX, professeur à l'école de modelage.
 POUYAT (Émile), *, négociant.
 RATTIER, avoué.
 RECULÉS (François), pharmacien.
 REGNAULT, architecte de la ville de Limoges.
 ROGIER, juge au tribunal civil.
 ROGUES DE FURSAC (Victor), avocat.
 ROUGERIE (l'abbé), professeur au séminaire du Dorat.
 ROY-PIERREFITE (l'abbé), vicaire à St-Pierre.

RUBEN (Émile), conservateur de la bibliothèque communale.	TARNEAUD (Firmin), banquier.
SAINT-GENIS (DE), *, directeur de l'enregistrement et des domaines.	TARNEAUD (Frédéric), propriétaire.
SALLES-BEAUREGARD (Gustave DE), propriétaire.	TIXIER-LACHASSAGNE, C *, premier président.
SAZERAT (Léon), fabricant de porcelaine.	TRUOL DE BEAULIEU, *, banquier.
SOULIGNAC (Abraham), propriétaire.	VÉDRINE (l'abbé), curé d'Arnac-la-Poste.
TALABOT (Auguste), *, président de chambre.	VERGNIAUD (Léonce), propriétaire.
TANDEAU DE MARSAC (l'abbé), vicaire à St-Pierre.	WYSE (le prince Napoléon BONA-PARTE).

MEMBRES HONORAIRES.

MM.

CRUVEILHIER, O *, professeur à l'école de médecine de Paris.
 DE MENTQUE, O *, préfet de la Gironde.
 MORISOT (Tiburce), O *, ancien préfet de la Hte-Vienne, fondateur du Musée.
 ST-MARC-GIRARDIN, O *, membre de l'Institut.
 MIGNERET, *, préfet du Bas-Rhin.
 Mgr BERTEAUD, évêque de Tulle.
 DALESME, G O *, général de division du génie.
 Mgr COUSSEAUD, évêque d'Angoulême.
 DE CAUMONT, O *, fondateur de la Société Française, à Caen.
 MICHEL CHEVALIER, O *, sénateur, membre de l'Institut.
 Le vicomte B. DE KERCKOVE-WARENT, président de la Société Archéologique de Belgique.
 Le général de MONTRÉAL, G O *, sénateur.

MEMBRES CORRESPONDANTS.

MM.

BIAL (Paul), capitaine, professeur à l'École d'artillerie de Besançon.
 BONNÉLIE (François), bibliothécaire, à Tulle.
 BOSVIEUX (Auguste), archiviste de la Creuse, à Guéret.
 CESSAC (l'abbé DE), au Grand-Bourg (Creuse).
 CLÉMENT SIMON, juge suppléant, à Tulle.
 COMBET, avocat, à Uzerche.
 CORNUDET (le vicomte Alfred DE), membre du conseil général de la Creuse, à Paris.
 DELOCHE, *, chef de bureau au ministère des travaux publics.
 DULEAU, numismate, à Orléans.
 D'ORLHAC, ingénieur civil des mines, membre de la Société Académique, au Puy.
 GRIGNARD (Émile), géomètre de première classe, à Paris.
 JUILLAC (le vicomte Gustave DE), secrétaire de la Société Archéologique du Midi, à Toulouse.
 LAGARDE (Henri), docteur en médecine, à Confolens.

IV

LISTE DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ.

LASTEYRIE (Ferdinand DE), membre de l'Institut.

LEYMARIE, homme de lettres, à Paris.

NADAUD DE BUFFON, substitut à Châlon-sur-Saône.

NALBERT, sculpteur, à l'Isle-d'Espagnac (Charente).

RANCOGNE (Gustave DE), archiviste adjoint de la Charente.

SÉNEMAUD, secrétaire de la Société Historique et Archéologique de la Charente.

TOLIN (l'abbé), curé à Gimel, canton de Tulle.

LISTE

DES SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES.

Société Archéologique du Midi, à Toulouse.

Société Archéologique du Midi, à Montpellier.

Société Archéologique de l'Orléanais, à Orléans.

Société Archéologique de Béziers.

Société Archéologique et d'Histoire de la Charente, à Angoulême.

Société d'Archéologie et d'Études scientifiques de Draguignan.

Académie Archéologique de Belgique, à Bruxelles.

Société des Antiquaires de l'Ouest, à Poitiers.

Société des Antiquaires de France, à Paris.

Société des Antiquaires de Picardie, à Amiens.

Société d'Émulation du Doubs, à Besançon.

Société d'Émulation de l'Allier, à Moulins.

Société d'Émulation, à Montbelliard (Doubs).

Société des Sciences naturelles et archéologiques de la Creuse, à Guéret.

Société des Sciences et Lettres de Blois.

Société des Sciences, de l'Agriculture et des Arts de Lille.

Société des Sciences, Belles-Lettres et Arts du département du Var, à Toulon.

Société Scientifique et Littéraire du Limbourg, à Tongres.

Société Scientifique des Deux-Sèvres, à Niort.

Société de l'Histoire de France, à Paris.

Société Historique et Littéraire du Bas-Limousin, à Tulle.

Commission historique du Cher, à Bourges.

Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux.

Commission Archéologique de Maine-et-Loire, à Angers.

Société Académique de l'Oise, à Beauvais.

Société Littéraire et Scientifique de Castres (Tarn).



RÈGLEMENT DE LA SOCIÉTÉ.

(Voté en séance générale du 28 janvier 1859.)

TITRE I.

ORGANISATION DE LA SOCIÉTÉ.

ARTICLE PREMIER.

La Société, créée depuis le 3 décembre 1845, conserve le nom de SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE DU LIMOUSIN.

ART. 2.

Elle a pour but :

1^o De chercher, de reconnaître et de décrire les monuments, écrits ou figurés, qui existent soit dans les archives publiques ou particulières, soit à la surface ou à l'intérieur du sol ;

2^o De classer les monuments et les ruines de toutes les époques qui existent en Limousin, et d'en assurer la conservation ;

3^o De conserver et augmenter le musée déjà fondé par elle.

Elle s'interdit toute discussion politique ou religieuse, et il ne sera traité dans son sein aucune matière historique postérieure à 1790.

ART. 3.

Les séances de la Société auront lieu à Limoges, dans un local dépendant du musée.

ART. 4.

La Société se compose :

1^o D'un nombre illimité de *membres titulaires*, résidant dans le département ;

2° D'un nombre illimité de *membres correspondants*, résidant hors du département;

3° De *membres honoraires*, dont le nombre ne pourra dépasser quinze.

ART. 5.

Nul ne sera admis au nombre des membres de la Société que sur la présentation écrite et signée par deux membres, avec mention, lorsqu'il s'agira de membres titulaires ou correspondants, que la demande en a été faite par le candidat.

Cette présentation sera déposée sur le bureau en séance générale, et il en sera donné avis dans les lettres de convocation de la séance suivante. Cet avis désignera le nombre des candidats, la catégorie dans laquelle ils se rangent, le nom de leurs parrains, mais il évitera de désigner par leur nom les candidats eux-mêmes.

Au jour indiqué par la lettre de convocation, le candidat au titre de membre titulaire ou correspondant sera proclamé membre de la Société s'il ne s'est produit aucune opposition. En cas d'opposition, l'assemblée sera appelée à voter; et, si trois membres demandent le scrutin secret, il devra y être procédé. Il faudra, au cas de vote, réunir, pour être nommé, la majorité des suffrages exprimés.

L'élection des membres honoraires aura toujours lieu au scrutin secret, et le candidat devra réunir, pour être nommé, les trois quarts des voix des membres présents, quel que soit, au surplus, le nombre des suffrages exprimés.

ART. 6.

Dans la quinzaine qui suivra la nomination, avis en sera donné au nouveau membre, avec invitation d'avoir à retirer son diplôme et un exemplaire du Règlement de la Société.

Les diplômes sont sur parchemin, scellés du sceau de la Société, et revêtus des signatures du président, du secrétaire général et du trésorier.

ART. 7.

Chaque membre titulaire paie :

1° Un droit d'entrée de 40 fr., qui devra être acquitté au moment de la remise du diplôme;

2° Une cotisation annuelle de 45 fr., due pour l'année entière,

quelle que soit l'époque de l'année à laquelle il aura été reçu, mais qui peut être remplacée par une somme de 200 fr. une fois payée.

Chaque membre correspondant paie, à titre de cotisation annuelle, le prix d'abonnement au Bulletin de la Société.

Les diplômes sont délivrés gratuitement aux membres correspondants ainsi qu'aux membres honoraires. Ces derniers ne sont soumis à aucune cotisation.

ART. 8.

Les membres de la première commission, nommée le 3 décembre 1845 par M. le préfet de la Haute-Vienne, sont fondateurs de droit.

Le titre de *fondateur* sera aussi acquis à tout membre qui, outre sa cotisation annuelle, fera, soit en argent, soit en objets d'art ou collections scientifiques, un don de 450 fr. au moins. L'importance du don en nature sera appréciée par le Conseil d'administration.

ART. 9.

Le Bulletin de la Société est adressé gratuitement aux membres titulaires et honoraires.

Le Conseil d'administration fixera le prix de vente des collections de mémoires et autres documents que la Société ferait éditer en dehors de son Bulletin. Il fixera un prix de faveur pour les membres de la Société.

Les personnes étrangères à la Société et les sociétés savantes ne pourront recevoir le Bulletin et les autres travaux publiés aux frais de la Société Archéologique et Historique du Limousin qu'à titre d'échange contre des publications de même nature, ou en payant le prix fixé par le Conseil d'administration. Les échanges devront toujours avoir été autorisés par le Conseil d'administration.

ART. 10.

La Société a une caisse, des archives, une bibliothèque et un musée.

ART. 11.

Les archives et la bibliothèque, qui seront, autant que possible, placées dans le local affecté aux séances de la Société,

et, à défaut, dans un local contigu, se composent des manuscrits lus en séance, dont les auteurs sont tenus de déposer une copie sur le bureau immédiatement après chaque lecture; des ouvrages, mémoires et imprimés de toute nature offerts à la Société ou acquis par elle, et des publications qu'elle fera.

ART. 42.

La Société demeure propriétaire de tous les manuscrits lus en séance et de tous les documents qui lui sont communiqués. Elle a le droit de les publier en entier ou par extraits dans son Bulletin.

Le droit de publication partout ailleurs demeure néanmoins réservé aux membres qui auront fait des lectures, mais à la condition de mentionner que leur travail a été lu à la Société, de donner la date de la séance, et, s'il y a eu insertion au Bulletin, d'indiquer le numéro du recueil et la page.

ART. 43.

La Société reçoit les dons des particuliers. Le président en délivre récépissé. Le nom du donateur est inscrit sur les objets si cette inscription est possible : dans tous les cas, ce nom est porté sur les catalogues, et publié dans le recueil des travaux de la Société.

TITRE II.

ADMINISTRATION DE LA SOCIÉTÉ.

ART. 44.

La Société est administrée par un Conseil dont le bureau fait essentiellement partie.

ART. 45.

Le bureau est composé :

Du préfet du département de la Haute-Vienne, président d'honneur ;

Du président ; — des vice-présidents, au nombre de deux ; — du secrétaire général ; — d'un secrétaire - bibliothécaire -

archiviste; — d'un secrétaire-trésorier; — du directeur du musée.

ART. 46.

Le président, ou en son absence l'un des vice-présidents, par rang d'âge, dirige les travaux de la Société. Le Conseil d'administration est convoqué par lui, ou, s'il est empêché, par le secrétaire général.

ART. 47.

Le secrétaire général, qui, lorsqu'il est empêché, se fait suppléer par le secrétaire-archiviste ou par le secrétaire-trésorier, rédige et signe les procès-verbaux des séances; adresse aux membres de la Société les lettres de convocation pour les séances ordinaires; fait aussi, mais sur l'avis du président, les convocations extraordinaires; tient et signe la correspondance; enregistre les envois de toute nature et les abonnements; expédie le Bulletin et les autres publications aux divers membres et aux abonnés; dirige les publications sous la surveillance du Comité de publication; ordonnance et enregistre les mandats de paiement, et dresse, à la fin de chaque année, la liste générale des membres de la Société, qui est insérée au Bulletin.

ART. 48.

Le secrétaire-bibliothécaire-archiviste garde, classe les archives et la bibliothèque, et en tient le catalogue.

Il exécute les achats de librairie, et fait les dépenses de reliure dans la limite du crédit qui lui est ouvert chaque année au budget.

ART. 49.

Le secrétaire-trésorier fait rentrer les fonds de la Société, dont il reste dépositaire; il tient registre des dépenses et des recettes; il acquitte les dépenses sur mandats ordonnancés par le secrétaire général, qui en tient registre, et appuyés des pièces justificatives, qui doivent être signées par le secrétaire général lorsqu'il s'agit des frais généraux du secrétariat, par le secrétaire-archiviste lorsqu'il s'agit de la bibliothèque, par le directeur du musée et le conservateur de la section lorsqu'il s'agit du musée.

Chaque année, il présente ses comptes à la commission de comptabilité, qui les arrête, et charge un de ses membres d'en faire rapport à la Société.

ART. 20.

Le directeur du musée est chargé de recueillir tous les objets donnés à la Société, ou acquis par elle pour faire partie du musée, d'en tenir le livre d'entrée, et d'en faire la distribution aux conservateurs de section.

Il lui est adjoint autant de conservateurs de section que la composition du musée peut le rendre nécessaire. Chacun d'eux tient le catalogue particulier de sa section, et exécute, d'accord avec le directeur, les marchés, travaux et achats relatifs à sa section, dans la limite des crédits ouverts à cet effet au budget.

A la fin de chaque année, le directeur fait un rapport à la Société sur l'état du musée et les besoins généraux de cet établissement.

ART. 21.

Le Conseil d'administration est composé :

- 1^o Des membres du bureau ;
- 2^o De trois conseillers adjoints.

Il choisit dans son sein une commission de comptabilité, composée de trois membres, qui révisé chaque année les comptes du secrétaire-trésorier, procède au récolement des archives et de la bibliothèque, et fait sur chacun de ces objets un rapport à l'assemblée générale.

Le Conseil d'administration propose, à la fin de chaque année, pour l'année suivante, un projet de budget, qui est discuté et arrêté en assemblée générale.

ART. 22.

Un Comité de publication, composé de cinq membres, y compris le secrétaire général, qui en fait partie de droit, et qui peut se faire remplacer par l'un des deux autres secrétaires, est chargé de composer le Bulletin, et d'en surveiller l'impression. Il donne son avis sur les publications autres que le Bulletin qui pourraient être faites aux frais de la Société, et les surveille après qu'elles ont été autorisées en assemblée générale.

Il choisit dans son sein un président, sans le visa duquel aucun manuscrit n'est admis à l'impression.

La Société n'entend du reste approuver ni imputer aucune des doctrines émises par ses membres : elle en laisse aux auteurs l'entière responsabilité.

ART. 23.

Tous les fonctionnaires sont élus au scrutin secret et à la pluralité des suffrages. Chacun d'eux, à l'exception des membres du Comité de publication, est élu pour trois ans, et indéfiniment rééligible dans les mêmes fonctions. Si une élection partielle devenait nécessaire avant l'expiration des trois ans, elle ne vaudrait que pour le temps de cette période restant encore à courir.

Les quatre membres éligibles du Comité de publication sont renouvelés tous les ans par moitié. Les deux membres sortants de chaque année ne peuvent être réélus avant l'année suivante.

Il n'y a pas incompatibilité entre les autres fonctions et celles de membre du Comité de publication.

ART. 24.

La Société tient une séance ordinaire par mois. Le tableau des jours de réunion est imprimé sur la couverture du Bulletin. L'ordre du jour de chaque séance est porté dans les lettres de convocation, que le secrétaire général doit faire parvenir à chacun des membres titulaires trois jours au moins avant la séance. A cet effet, les membres qui se proposent de faire des lectures doivent en aviser le secrétaire général six jours au moins avant le jour fixé pour la réunion.

Tout fonctionnaire empêché d'assister à l'une des séances est tenu de s'en excuser par écrit.

ART. 25.

Tous statuts antérieurs sont et demeurent abrogés.

Il pourra être fait des modifications au présent Règlement, en tant qu'elles ne seront pas contraires à l'arrêté constitutif de M. le préfet de la Haute-Vienne du 3 décembre 1845, sur une proposition prise en considération dans une séance générale, et adoptée à la majorité absolue dans une des séances suivantes.

RECHERCHES

SUR LES LIMITES

DES PEUPLADES GAULOISES.

« La restitution des chaînes de pierres druidiques sur nos cartes locales pourrait amener la reconstruction de la plus ancienne carte nationale de France. »

M. DE LONCHMAN au Congrès de Limoges.

Un mot suffit pour résumer la plus longue étude, pour jeter la lumière sur mille faits inappréciés jusqu'alors dans leur isolement, et pour en faire un tout plein d'ensemble et de raison. Ce mot vient d'être prononcé sur nos monuments gaulois : grâce à lui, nous entrevoyons le côté pratique d'études qui avaient semblé jusqu'alors n'être qu'un objet de pure curiosité.

Que dut être une limite gauloise ? — Au temps de la conquête, trois races différentes, subdivisées en une infinité de peuplades, s'agitaient dans la patrie gauloise. Nos braves ancêtres, dont le christianisme n'avait pas encore tempéré la fougue impétueuse, ne furent célèbres dans le monde ancien ni par la facilité de leur commerce ni par la placidité de leurs mœurs. L'ardeur guerrière qui les dévorait n'avait pas assez de s'épancher périodiquement au dehors par ces *tumultes* qui portaient la terreur jusque par delà le Capitole et Delphes sur le sol asiatique : chaque tribu surveillait d'un œil jaloux les progrès et les mouvements de sa rivale, toujours prête à guer-

royer pour l'attaque ou pour la défense. — Mille fois le même coin de terre dut être pris et repris. Des lignes tracées sur le papier, dans une lointaine capitale, par une commission étrangère aux exigences locales, ne suffisaient pas, comme aujourd'hui, pour la délimitation et pour la défense.

La peuplade qui voyait tous les jours de son gîte ou de ses courses le point culminant du sol voisin ou la ligne profonde et rocheuse du torrent ambitionnait d'étendre jusque là les bornes de son domaine. C'est au versant de la montagne, sur le cours du ruisseau ou sur la lisière de la grande plaine, que le sol dut être disputé avec acharnement. C'est là que dut se trouver la frontière.

. La nature y avait-elle abandonné quelqu'un de ses blocs énormes, après le combat, on déposait à côté la hache sanglante; les bras vigoureux des guerriers le pointaient en jalon indestructible, comme on plante aujourd'hui la borne d'un héritage, ou l'élevaient sur des supports quand sa large masse ne pouvait d'elle-même se montrer au loin. A ses pieds on ensevelissait les braves tombés au champ d'honneur pour que leurs mânes veillassent encore autour de la patrie. Ensuite venait l'horrible sacrifice, et le druide prononçait sur les membres palpitants de la victime les malédictions contre tout parjure violateur du traité.

Mais la crainte des dieux n'avait pas seule mission de veiller à la sécurité publique. Aussi combien, d'une pierre à l'autre, et tout le long des accidents naturels, se trouvent encore aujourd'hui de villages portant les noms significatifs de *La Ribière*, *La Garde*, *La Barre*, *Bord*, *Bordes*, *La Borderie*, *Le Repaire* ! Voilà des noms qui ont une désinvolture bien moderne pour désigner une limite gauloise ! — Oui certes, et ce n'est pas leur moindre mérite. Je rougirais de les employer si je n'y voyais que des étymologies grecques ou latines. Vainement je cherche, j'interroge : c'est à peine si je leur trouve quelques imperceptibles radicaux dans ces langues qui ont tant prêté à la nôtre. *Rivière* et *Repaire* sont les seuls suspects : mais à ceux qui les accuseraient d'être passés en transfuges du latin en français, je ne les abandonnerai qu'en demandant si la langue des Gaules ne devait avoir absolument aucun rapport dans ses radicaux avec celle de l'Italie. — *Ribo*, *ribiéro*, en langue vulgaire, désignent toute sorte de limites. Il est à remarquer que les *Rivières* sont presque toutes vers le sud.

Repaire. — M. Bescherelle dit qu'il vient du latin barbare *repatria*; mais, si l'on disait que *repatria* vint de *repaire* à une époque où l'élément étranger envahit et transforma la langue latine, cela ne paraîtrait pas plus dépourvu de probabilité. Le sens peu honorable qu'il présente aujourd'hui viendrait de ce que, après avoir abrité les honnêtes défenseurs du pays, le *repaire*, dans les temps de trouble, fut tout prêt à devenir la retraite des pillards.

Bord, Bordes, Borderie, n'a pas en latin d'équivalent : *Ora* en est à une trop grande distance. C'est un mot autochtone, sauvé de la langue gauloise. Il fut, sans doute, porté d'Orient par les enfants de Gomer. On le trouve en hébreu, où il a la même signification : *bor* (de *בָּרַר*, *séparer*). Par extension, on appela *borderie* un petit colonage sur la limite des grandes propriétés. Une considération donne à ce mot une grande valeur, comme désignant un point de limite : c'est que l'Angleterre était protégée, du côté de l'Écosse, par une ligne de *lords borders* qui avaient pour mission de protéger la frontière. On trouve des exemples semblables en Norwège.

La Garde, du celtique *guard*, même signification, est sans équivalent en latin.

La Barre, du celtique *barr*, même signification : barrage, limite.

Il faut remarquer que les Breuils, très-nombreux dans le pays, viennent presque tous se ranger sur les limites naturelles qui relient entre elles les pierres druidiques. Cette coïncidence mérite qu'on les prenne en considération, soit parce que breuil, de *brogilum* (bois), indiquait jadis un accident très-propre à servir de démarcation, soit à cause d'une autre étymologie que je livre au jugement des personnes plus compétentes : le patois *bréï* a la même prononciation que *braye*, qui, dans le vieux langage militaire, signifiait une espèce de bastion ou de porte. Il n'a pas d'analogue en latin. On trouve en hébreu *רָדַח* (*rdah*) paître un troupeau, le garder; et, par extension, garder, *בָּרַע* (même prononciation que *bréï*), se traduirait très-bien à *La Garde*.

Que, par imitation, quelques villages aient pris ces noms significatifs, je ne le contesterai point. Que la frontière ait avancé ou reculé à travers les luttes incessantes; qu'elle dût être double et parallèle, pour laisser entre chaque peuplade un terrain neutre, comme l'atteste l'histoire, c'est ce qui ressortira

clairement des études à faire dans les départements voisins. — On ne peut prétendre que la certitude soit le fruit de ces recherches; mais il y a tout lieu d'être surpris en voyant ces noms stationner si opiniâtrément sur la ligne des dolmens et des accidents naturels. Le lieu ainsi dénommé n'est généralement pas à cheval sur l'obstacle qu'il défendait, mais bien sur la hauteur voisine, à la distance d'un avant-poste ou d'une portée de voix, pour éviter toute surprise.

Sur cinq points différents de la ligne frontière, à Bellac, à Laurière, aux Cars, sur la Tardoire et à Saint-Junien, le patois ou finit brusquement, ou change d'une manière sensible. Ainsi serait expliquée la variété de nos dialectes, dont plusieurs ne diffèrent pas moins entre eux que les dialectes grecs. Il y a changement complet de voyelles *a* en *e*, et souvent même altération de consonnes.

Mais passons au détail de nos pierres druidiques, aux lignes qu'elles forment, et à l'étrange coïncidence des noms et des accidents naturels qui servent à les relier. Les noms sont, en grande partie, extraits de la carte de M. Grignard, indispensable pour l'appréciation des détails qui suivent.

I. — 1° Le N.-E. du département renferme deux fragments de lignes frontières qui le coupent dans la direction du S.-E. au N.-O., de la Creuse à la Vienne : 1° la vallée de la Benaize, depuis les environs de La Souterraine jusqu'à Brigueil-le-Chantre (Vienne); 2° le plateau de la Lasse et de ses affluents, depuis Arnac-la-Poste jusqu'à Azat-le-Riz.

2° Deux autres lignes descendent de la Creuse par la Sème et la Gartempe supérieures, et viennent converger entre Fromental et Bessines.

3° Au centre du département, l'ancien *pagus lemovicensis* est circonscrit par une ligne d'environ 300 kilomètres, qui serpente autour de Limoges dans un rayon moyen de 40 kilom. au N., 30 à l'O., 20 au S. et à l'E. — Elle touche la Creuse au-dessus de Laurière, longe le plateau moyen de la Couze et de la Gartempe, sur la rive méridionale de cette dernière, qu'elle va rejoindre au-dessous de Rancon, pour descendre avec elle jusqu'auprès de Bellac, au confluent du Vincon. — Sa course avait été de l'E. à l'O. Là elle se divise : une branche descend au N. vers le département de la Vienne avec les eaux de la

Gartempe; l'autre se dirige vers le S. par les montagnes de Blond, l'Issoire, la Glayeule, la Glane, la Vienne, la Gorre, les sources de l'Aixette et de l'Ille. Tombée du N. au S. sur cette rivière, elle dévie brusquement, court de l'O. à l'E., remonte du S. au N. par Pierre-Buffière jusqu'à Ambazac. A Château-Chervix, elle projette une branche qui, après l'avoir contournée par les sources de la Briance et le cours de la Combadé, étend ses rameaux vers la Creuse par les sources des ruisseaux affluents de la Vienne jusqu'à Sauviat, et, par la Maude, jusqu'en amont de Peyrat-le-Château.

II. — La ligne de la Benaize va du S.-E. au N.-O.; elle part de la Creuse, et va se confondre avec la limite des départements de l'Indre et de la Vienne; elle est déterminée par :

✍ (1) Bridier, sur la Sédelle, près de La Souterraine, où l'on s'accorde à placer une station gauloise ou tout au moins une cité romaine. Dans de vastes ruines on a découvert d'antiques peintures à fresque, un cimetière important avec des urnes de terre cuite et de pierre. Il est probable que les conquérants s'y seront établis sur le gîte des vaincus. Ce point avait pour eux une grande valeur, permettant de surveiller à la fois les Bituriges, les Pictones, les Aryernes et les Lémovices, au centre desquels il se trouve placé. Au moyen âge on y éleva un château dont la tour domine encore des remparts croulants.

La Ville-au-Brun : ne faudrait-il pas lire la ville au *bren* ?

La Garde, nom significatif.

La Boutinalière : *bout*, radical dérivé du celtique par le substantif *bot* (fin) : la fin, la frontière du pays.

Mailhac, lieu du *mall* ou assemblée.

Cromac, caverne druidique; rochers creusés pour les sacrifices.

Pierre-Folle.

Jouac.

La Fortillesse ou forteresse.

La Bordère, la frontière.

Vieille-Ville, nom significatif. — Cette ligne occupe la rive droite de la Benaize sur une étendue d'environ 35 kilomètres.

III. — Une seconde série de noms significatifs, dans une direc-

(1) Nous avons indiqué par le signe ✍ les lieux où se trouvent des monuments druidiques.

tion généralement parallèle à la Benaize, contourne les premières pentes d'un affluent de ce cours d'eau, celles de la Lasse et de ses affluents. Elle sort aussi de la Creuse, où son point de départ semble coïncider avec la première ligne.

Arnac-la-Poste (*Arnac*, lieu élevé) : avant d'avoir le bureau de poste qu'il a perdu, ne s'appelait-il pas *Arnac-le-Poste* ?

Les autres noms se divisent en deux catégories :

1° *Les Bordes, Bourdesouilles, Les Bourdelières, Bourdelle* : c'est une singulière coïncidence que la disposition de tous ces noms régulièrement espacés sur les premières pentes du bassin. Il fallait qu'il y eût grand besoin d'indiquer une bordure ou une frontière.

2° *Le Faix, Le Fa, Le Fand, La Fa* : ces lieux, ayant tiré leur nom de hêtres remarquables, ne doivent pas être négligés ; car ces arbres ont pu servir de points de repère pour la ligne.

Un *camp* dit de *César*, vaste enclos fortifié dans la plaine du Grand-Fa, en avant du village de Bourdesouilles. — Autres traces de fortifications (*tumulus*) au *Châtelet*, entre Arnac et Les Bordes.

Dolmen à Azat-le-Riz. La ligne semble de là pénétrer dans la Vienne pour aller rejoindre celle de la Gartempe vers le confluent de la Brame.

Ces deux lignes paraissent avoir été les extrêmes limites des Lémovices du côté des Bituriges. — Un homme riche de connaissances locales et d'observations sur les mœurs et le langage pourrait signaler peut-être des différences sensibles entre les populations ainsi divisées.

IV. — La courbe qui descend de la Creuse dans la Haute-Vienne est déterminée par :

Une pierre druidique à Fromental ;

Le Breuil ;

Plusieurs pierres druidiques à Bessines ;

Bord (frontière) ;

La Garde, à l'angle des deux rivières pour en garder le passage.

Puis elle remonte l'Ardour, ou peut-être elle va se confondre au S. avec celle de Laurière. Au N., par la Sème, elle paraît aller rejoindre la ligne de la Benaize, à peu de distance de Saint-Priest-la-Feuille.

On signale plusieurs pierres druidiques dans cette dernière localité.

V. — La ligne de la Gartempe court de l'E. à l'O. Elle part de Saint-Goussaud, où l'on signale des antiquités gauloises et domaines au Puy-de-Jouër, station sur la voie romaine de Limoges à Clermont. Elle est déterminée par :

La Courrière (bande, frontière);

Laurière ou *L'Orière* : on désigne ainsi, dans le pays, certains retranchements entremêlés de *tumuli* gaulois;

Le Breuil;

☞ *Pierre-Fiche* : la pierre existe-t-elle encore?

La Borderie (frontière);

Bord (frontière);

Rancon : V. p. 49, 2°;

☞ Blanzac, où l'on signalait jadis une pierre druidique et des restes de vieilles fortifications sur les coteaux de la Gartempe.

De La Chaise semble se diriger vers Le Dorat une ligne de postes désignés par des noms significatifs. — Deux villages presque sur le même ruisseau portent le nom de *La Barre*.

La Garde, près de là, admirablement placée pour observer tout l'angle de la Gartempe.

☞ *La Borderie* (frontière), où est signalée une pierre druidique.

Ici a lieu une bifurcation. Remontons d'abord vers le N. :

Pont-Saint-Martin, près de Montagnier, où l'on a trouvé des urnes cinéraires présumées gauloises : — verre bleuâtre, épais. Les cendres tamisées ont donné un fer de flèche. Peut-être un guerrier était-il tombé en défendant ces rives. Les postes se multiplient à la jonction des deux vallées de la Gartempe et de la Brame : laissons-les parler eux-mêmes :

Le Défaut (la défense); en avant, *La Barre*; vis-à-vis, *Le Breuil*.

☞ Près de Saint-Martial se trouve un dolmen qui appartenait à la ligne poitevine faisant face à celle de la Gartempe : plusieurs lieux significatifs l'indiquent. Elle va dans la Vienne par *Frumigny*, *Pressigny*, le long du ruisseau de Saint-Martial, et dans la Charente par *L'Hôpital* (*hospitium*) et par l'Issoire, sur les bords de laquelle on signale des pierres druidiques.

VI. — Ici finit une section dont nous possédons toutes les limites, à l'exception de quelques fragments vers le N.-E. et le N.-O. Arrêtons-nous un instant, et recueillons les fruits de notre promenade gallo-romaine :

1° Bordée par une frontière de 450 à 200 kilomètres, une

peuplade habitait le bassin de la Brame, les plateaux de sa rive droite, tout le cours inférieur de la Sème, toute la rive droite de la Gartempe du saut de Brame à Bessines.

2° Quel fut son nom ?

J'ouvre le *Manuel d'Épigraphie*, où le savant abbé Texier a renfermé des trésors, et je lis (p. 98) le nom de la peuplade qui vient d'être délimitée. Son chef-lieu devait être Rancon, où a été trouvée l'inscription suivante :

NVMINIBVS. AVG-
FANVM. PLVTONIS.
ANDECAMVLEN-
SES. DE SVO. POSVE.

3° Il est une observation bien propre à séparer des autres parties du Limousin le pays attribué aux *Andecamulenses*. Le véritable patois finit brusquement vers les dernières pentes du bassin méridional de la Gartempe; ce qui peut se constater vers Laurière, et surtout vers Bellac. A quelques milliers de mètres vers le S., et principalement dans les montagnes de Blond, cette langue est sensiblement la même qu'à Limoges. Vers le N., à la même distance, elle n'existe plus. Les habitants de la campagne parlent un jargon qui n'est autre chose qu'un français corrompu. On n'y trouve pas les véritables éléments d'une langue distincte. Il y a néanmoins dans les conjugaisons quelques finales extraordinaires qui semblent ne provenir ni du patois ni du français (*† se batavian*, ils se battaient).

4° Dans les cantons de Magnac et du Dorat, les paysans sont généralement d'une taille plus élevée. Ils vont rarement seuls à leurs charrois : on les voit presque toujours au nombre de deux, et même trois, stimulant avec des aiguillons d'une longueur démesurée les énormes bœufs attelés par quatre ou par six à de lourdes charrettes. Ceux des bords de la Vienne sont, au contraire, de plus petite taille. Leurs voitures légères sont traînées par deux vaches agiles. Les premiers émigrent beaucoup pour travailler durant une partie de l'année hors du département ; les seconds sont plus attachés au sol. Ne seraient-ce pas là des traits qui auraient survécu à l'action des temps et à la fusion des races ?

M. de Longuemar suppose que le pays compris entre la Gartempe et la Benaise était un terrain vague, servant, dans le

principe, de zone neutre et indécise entre les Lémovices, les Pictons et les Bituriges. Les Romains y auraient placé, selon leur coutume, une colonie de barbares alliés pour surveiller les peuples voisins. Ces barbares, vu leur haute taille et les noms qui dominent sur leurs frontières, sont supposés venir des bords de la Baltique. — En Poitou, l'on a un exemple semblable : celui des Teiphagi, transplantés par les Romains des bords de la mer Noire dans le pays de Tiffauge. — Il semble donc possible de tirer de nos pierres druidiques d'intéressantes et de curieuses observations.

VII. — Reprenons, à l'angle du Vincou, la ligne qui contourne le *pagus lemovicensis*.

☞ *La Borderie* (la frontière) : il serait possible que la pierre signalée en ce lieu dût être restituée au village de Pierre-Fitte.

Le Repaire (lieu de repos, de retraite). La ligne saute brusquement d'un petit ruisseau à l'Issoire.

Le Peyrou fait soupçonner quelque pierre remarquable.

☞ *La Tourette* : dans le bois qui porte ce nom, on signale des traces importantes de travaux anciens.

☞ Blond est célèbre dans le pays par ses pierres levées et branlantes.

De l'Issoire la ligne court vers la Glayeule en suivant le grand axe des *montagnes de Blond*. Il y a dans ces montagnes un village du nom de *Las Bordas*.

Béreix (primitivement Breix?) nom patois de breuil.

La Garde.

Le Repaire.

☞ *Breuil-au-Fa* : pierre druidique. Au village du *Peyrou*, commune de Chamboret, se trouve un pacage appelé *La Ribière* ou *Le Barret* (section A, n° 214 du cadastre). Ces noms significatifs se trouvent sur la ligne. — La ligne remonte vers les sources de l'Issoire, dont elle franchit le plateau pour atteindre bientôt le cours d'un ruisseau affluent de la Glane. Le point de repère est encore un Breuil.

Remarquez, à l'E. du Breuil-au-Fa, l'admirable position de *La Garde-St-Gérald* pour surveiller le grand angle du N.-O. Elle est identique à celle de La Garde près du Dorat.

Le Breuil.

Mas-de-Glane (*mansio*).

Les Bordes (frontière).

Le Repaire.

Le Breuil.

☞ *Men-hir de Javerdat.*

Les Bordes.

Le cours de la Glane, surtout dans le voisinage de St-Junien, est profondément encaissé entre des collines et des rochers à pic. Rien de plus favorable pour une ligne de défense. — La Vienne forme jusqu'à La Barre une heureuse suite pour la démarcation.

☞ *La Barre* (barrière), où l'on signalait une pierre druidique, est située sur la crête du plateau qui sépare les deux rivières.

☞ *Cognac.* — A 3,000 mètres à l'O., sur un vaste plateau ondulé, non loin de la voie romaine de Limoges à *Cassinomagus* (Chassenon), se trouve une énorme pierre montée sur quatre supports dont elle ne touche que l'extrémité des angles. A quelques pas, et du côté de St-Laurent, se trouve un men-hir qui servait à orienter la ligne. — Comme je questionnais un paysan sur l'histoire du monument, il me dit que le propriétaire avait voulu le détruire pour mettre fin aux ravages que les curieux faisaient dans sa récolte de seigle ou de sarrasin; mais que plusieurs *sages conseillers* l'avaient arrêté par cette considération qu'il encourrait une grave responsabilité en détruisant un *TITRE appartenant au pays*. — Ces paroles n'accuseraient-elles pas un débris de tradition indiquant le dolmen comme point de départ des droits de la contrée? — Tout près, une terre (section E du cadastre, n° 88) porte le nom significatif de *Las Bornas*.

La Bareille (la barrière, la frontière).

Puyriol.

Bois du Breuil.

☞ *Saint-Laurent-sur-Gorre*, qui sur son territoire a une pierre druidique.

Peyrado, indiquant quelque pierre peu commune.

☞ *Gorre*: un dolmen y est signalé. — La limite remonte le cours de la Gorre. — De là semble partir une autre ligne qui, par Oradour-sur-Vayres, se dirigerait le long de la Tardoire, et rejoindrait, par les sources de la Charente, la ligne du Clain, déterminée avec tant de précision par M. de Longuemar. —

N. B. — La rive gauche de la Tardoire a une langue d'une accentuation toute différente de celle de Rochechouart et du bassin de la Grenne.

La Ribière (frontière).

Le Mas (*mansio*).

Les Fosses.

La Petite-Garde, La Grande-Garde.

Les Cars, bourg qui possède les ruines d'un château du moyen âge, berceau de l'illustre maison de ce nom. Elles commandent, au N., de vastes prairies nommées *Les Ribières* (les terres limitrophes) : le dialecte y change subitement. C'est le même ou à peu près que celui qui règne au S. de la Tardoire. Au lieu de *né volé pâ iaïi fâ* (dialecte d'Aixe et de Limoges), *je ne veux pas le faire*, on dit : *Né volé pè zàïi fe*. — Chalus se prononce *Tchièlu* au lieu de *Tchálu*, en appuyant très-peu sur le *l*.

Le Breuil.

Cours de l'Aixette.

Lastours, connu dès le XI^e siècle : Gouffier de Lastours fut l'un des héros de la première croisade.

La ligne passe alors à un affluent de l'Ile et au bassin de la Dordogne. Depuis la Tardoire, elle avait longé le versant nord du faite de séparation entre les eaux de la Loire et celles de la Gironde.

La Bareille (barrière).

La Borde (limite).

La rivière de l'Ile. Ici la ligne, parvenue à son point le plus méridional, prend brusquement, par cette rivière, la direction de l'E.

La Rivière ou *Rivière* (bordure).

☞ La Roche-l'Abeille : pierre druidique ; excavations très-anciennes à destination inconnue ; *camp retranché*.

Laurière (les retranchements). La ligne abandonne l'Ile, et contourne les sources de la Ligoure et des deux Briançes.

Tourdon }
Tourdonnet } les tours.

Les Gabies. — Une gabie est une loge de surveillance destinée à abriter le gardien d'un champ, une guérite.

☞ Château-Chervix : pierre druidique. De ce point, très-anciennement fortifié, la ligne envoie un détachement vers le N. pour contourner Limoges par le plateau droit de la Ligoure, la Briançaise, les sources de la Roselle, le plateau gauche de la Vienne, la rive droite du Taurion et du ruisseau d'Ambazac, les montagnes de Grandmont, St-Léger, etc., et rejoindre son point de départ vers Laurière, en sorte qu'elle délimite complètement le territoire de Limoges.

Mas-Rivière (habitation limitrophe).

Feix (comme *Fa*).

Pierre-Buffière : il y avait une station romaine et une villa importante, la villa d'Antone, bâtie sans doute sur l'emplacement d'une station gauloise.

L'Hort, au confluent de la grande et de la petite Briance.

St-Bonnet-la-Rivière ou la-Ribière (frontière).

La Chaise.

☞ *Pierre-Fiche* : la pierre existe-t-elle encore ?

☞ *La Croix-Ferrée* : dolmen non loin de là.

La Breuille.

☞ *Pierre-Fiche* : la pierre existe-t-elle encore ?

St-Just.

Bort (frontière). ♦

Dans la commune de St-Priest-Taurion, se trouve le domaine de *La Ribière*.

Montély (*Mons teli*) près d'Ambazac. Il y a un camp d'une certaine étendue, dont on reconnaît distinctement trois portes à l'affaissement qui marque le milieu des côtés. Le centre était surmonté d'une tour ou *prætorium* élevé, dont les débris passent pour un tumulus.

Bourdelas, près d'Ambazac, au pied des montagnes qui indiquent la direction de Laurière. — Voici une courbe fermée tout autour de Limoges pour enceindre et protéger son territoire. La ville a encore au midi deux fossés naturels : la Vienne et la Briance, depuis Aixe jusqu'à Pierre-Buffière ; et, à l'E., encore la Vienne. Le faible cours de l'Aurance ne suffisait pas au N. et à l'O. pour la protéger. Aussi y trouvons-nous des traces de stations et de gardes :

Beaubreuil ;

Auriéras ;

Bellegarde ;

Le Breuil ;

Le Mas-Loge ;

Les Courrières.

Le Breuil. — Voir, pour des détails plus abondants et plus précis, l'article publié par M. Maurice Ardant sur les *tumuli* et les orières des environs de Limoges. (*Bulletin de la Société Archéologique de Limoges*.)

VIII. — Suite de la ligne du sud, qui avait été abandonnée à Château-Chervix :

Un ruisseau.

*Bourdela*s, sur le bord d'un étang.

Camp de César, ainsi marqué sur la carte de M. Grignard.

La Porcherie, lieu très-anciennement fortifié, où se sont livrés plusieurs combats.

Les Tranchées.

La Briance.

Un ruisseau de la Combade.

La Ribeyrie (la frontière).

Cours de la Combade.

La Ribière (frontière).

Le Mas (*mansio*).

Le Veytissou (observatoire), du patois *veyré* : *uno veytisso*.

Boleix : un *boleix* est un passage étroit, ce qu'à Paris on appellerait une impasse.

La Breuille.

St-Denis-des-*Murs*. — Ces quatre derniers points bornent la rive gauche de la Vienne. Après avoir contourné le confluent de la Maude, la ligne se divise en deux branches, allant toutes deux vers la Creuse : l'une, par Sauviat; l'autre, par le cours de la Maude.

I^{re} BRANCHE. — *La Ribière* (frontière).

Le Châtenet (château).

Neuvialle.

La Veyrat (l'observatoire), de *veyré*, voir.

Un ruisseau.

La Ribière.

Le Repaire.

La Chaise.

☞ Sauviat. Cette ligne se prolonge à travers toute la Creuse. C'est la plus importante de ce département. Elle y est signalée par un grand nombre de pierres druidiques.

II^e BRANCHE, tout le long de la Maude. — Breix.

Peyrat-le-Château.

La Garde, près de ce lieu.

Mas-Hivernaud (*mansio*, *statio hibernalis*).

Les Bordes.

☞ Pierre-Fitte.

CONCLUSION.

Une critique sévère ferait facilement justice d'une partie des éléments de cette interminable nomenclature : plusieurs n'ont été jetés là que comme un doute. Mais il en restera toujours assez pour indiquer entre nos pierres druidiques un dessein marqué de *délimitation* et de *défense*. Le hasard n'existe pas en histoire. Dans toute patrie où fut un peuple, les monuments qui couvrent le territoire, les routes qui le sillonnent, les stations qui le coupent, ont leur raison d'être : pourquoi n'en serait-il pas ainsi des noms qu'ils portent, surtout lorsque ces noms se rencontrent sur les traces d'un peuple naissant, qui dut garder le souvenir des lieux par les faits mémorables dont ils furent le théâtre, ou par la destination qu'il leur donna ? L'histoire du peuple de Dieu est pleine de ces exemples, et il n'y a pas de raison pour croire que les choses se soient passées autrement chez le peuple primitif des Gaules. Beaucoup de significations ont péri dans la confusion des langues causée par les occupations successives ; mais ce n'est pas une raison pour n'oser point demander quelques patriotiques souvenirs à celles que la Providence a daigné transmettre jusqu'à nous.

De ce qui précède, il paraît acquis à l'histoire que :

1° Dans la Haute-Vienne, les pierres druidiques sont placées de telle sorte qu'elles décrivent deux cercles autour des deux points que l'histoire signale comme ayant servi de centres à deux peuples gaulois. — On est en voie de prouver la même chose pour la Vienne et pour la Creuse.

2° Ces pierres sont reliées entre elles par la ligne d'accidents naturels la plus remarquable et la plus forte qui se puisse imaginer autour des deux centres.

3° Sur ces accidents naturels, se trouvent, plus que partout ailleurs, et en nombre presque prodigieux, vu les faibles recherches qui en ont été faites, des villages dont les noms signifient *garde*, *observation*, *limite*, etc.

4° Chaque frontière était double, et, entre les lignes de délimitation, il existait une zone plus ou moins large de terrain neutre, et probablement inoccupé dans le principe, pour jeter une plus grande distance entre les peuples voisins, une défiance

réci-proque empêchant de s'établir trop près de celui qui , d'un moment à l'autre , pouvait faire une attaque imprévue.

5° L'histoire dit que ces pierres servirent d'autels pour les sacrifices sanglants auxquels assistait la nation en armes ; qu'on enterrait à leurs pieds les guerriers. Rien ne convient mieux à un jalon marquant la limite du pays. A la frontière, en effet , devaient se faire les sacrifices les plus solennels au moment des traités ; à la frontière il était prudent de paraître en armes ; à la frontière tombaient les braves !

P.-E. ROUGERIE.

Le Dorat, 20 janvier 1860.

LES DOMINICAINS EN LIMOUSIN

COUVENT DE LIMOGES.

Lorsque, en 1203, Alphonse IX, roi de Castille, envoya l'évêque d'Osma, don Diego de Azevedo, négocier le mariage du fils qui lui succéda avec une princesse de Danemarck, ou, suivant d'autres, avec une des filles de Hugues de Lusignan, comte de la Marche, saint Dominique accompagnait le pieux évêque dont le concours fut depuis si utile et si honorable pour la conversion des Albigeois. Suivant quelques auteurs, les deux ambassadeurs d'Alphonse seraient venus dans la Marche. Il paraît plus incontestable d'admettre que le même saint traversait le diocèse de Limoges, en 1219, lorsque arriva le miracle suivant, raconté dans un manuscrit du XIII^e siècle, que les dominicains de la rue St-Honoré, à Paris, gardaient dans leurs archives, et que le P. Échard a publié :

Vers le mois d'avril 1219, le bienheureux Dominique et frère Bertrand, qui fut premier prieur provincial de Provence, quittèrent Toulouse pour se rendre à Paris par Roc-Amadour, où, comme les pèlerins le pratiquent encore assez fréquemment, ils passèrent la nuit en prières. Le lendemain, ils continuaient leur route, récitant des psaumes et les litanies, lorsque des Allemands qui faisaient le même chemin, frappés de leur recueillement, voulurent s'édifier en leur compagnie, et les suivirent. En arrivant à la première ville qu'ils rencontrèrent, à Brive peut-être, comme dit Nadaud, les voyageurs allemands invitèrent les deux frères mendiants à manger avec eux (*eis adhæserunt devote, et, ad villam praevenientes, invitaverunt eos*), et les

défrayèrent ainsi jusqu'à Orléans, où ils se séparèrent. Cependant, le quatrième jour, tandis qu'ils devaient être encore sur le territoire de notre diocèse, saint Dominique, tout ému, dit à son compagnon : « Frère Bertrand, vraiment je suis désolé de voir ces bons voyageurs nous faire l'aumône de la nourriture sans que nous puissions leur rendre l'aumône d'une instruction salutaire : je vous en prie, tombons à genoux, et demandons la grâce de pouvoir prêcher Jésus-Christ dans la langue de nos bienfaiteurs ». — Au grand étonnement de tous, quand les religieux se relevèrent, ils parlaient bien allemand, et ils purent, pendant le reste du voyage, traiter librement tous ensemble des sujets religieux.

I.

Quoi qu'il en soit, un peu avant le carême de l'année 1220 (Bernard Guidonis dit, *d'après l'ancien style*, 1219), saint Dominique envoya de Paris à Limoges frère Pierre Cellani avec deux compagnons pour y fonder un couvent. Cellani, qui était de Toulouse, était, d'après quelques-uns, le troisième, et, d'après Étienne de Salanhac, le premier disciple qui se fût agrégé à son ordre, en 1215, et il avait donné une maison pour fonder un établissement de frères prêcheurs dans sa ville natale. C'était un homme intrépide et d'un caractère ferme ; mais il était rempli de l'esprit de Dieu : aussi sa modestie s'effraya quand il reçut ordre de partir pour Limoges, et il objecta avec une simplicité sincère son incapacité. Il n'avait d'ailleurs, ajoutait-il, d'autre ouvrage qu'un cahier des homélies de saint Grégoire. — « Il n'importe, répliqua son supérieur : allez, mon fils, et ne craignez rien : deux fois par jour je prierai pour vous. Or je vous assure que vous gagnerez beaucoup d'âmes à Jésus-Christ, et que vous réunirez autour de vous de nombreux ouvriers pour la vigne du Seigneur : *multos acquires Deo, et afferes multum fructum ; cresces et multiplicaberis* ».

Fort de cette espérance donnée par son supérieur, et qui fut une prophétie, Cellani obéit sans réplique : il vint à Limoges, où l'évêque Bernard de Savenne le reçut avec une affection paternelle. Les chanoines le reçurent aussi avec bienveillance ; mais Guy de Clusel, alors doyen du chapitre de Saint-Yrieix, et archidiaque, non de Saint-Martial comme l'a dit le P. Touron, mais

de la Marche, qui a toujours dépendu du diocèse de Limoges, promet de fournir aux nouveaux moines l'emplacement d'un monastère. Guy exerçait une grande influence dans la province : on convint de pourvoir à tout ce qu'il fallait pour fixer chez nous les frères prêcheurs; et, après Pâques, les trois religieux, qui avaient su plaire en travaillant beaucoup pendant le carême, rentrèrent à Paris, tandis qu'on leur préparait chez nous toutes choses pour leur installation prochaine.

L'archidiacre Guy de Clusel obtint, moyennant quatre-vingt-une livres, de Pierre Jaio, bourgeois de Limoges, un emplacement pour le couvent, hors ville, au-delà de la Vienne, assez près du pont qui se nommait, comme aujourd'hui, pont Saint-Martial, c'est-à-dire vers Saint-Lazare, sur le versant qui regarde la ville. Jean Botis, autre bourgeois, qui n'avait point d'enfants, dirigea les travaux, et fit venir, à ses frais, dans le cloître, la fontaine que l'on nommait encore à la fin du XVIII^e siècle *fontaine des Prêcheurs* (1).

Quand le prieur Cellani revint à Limoges avec les frères qui

(1) Sur le versant du coteau qui descend de Saint-Lazare à la Vienne, on ne connaît que trois fontaines : la *font Pêcheade*, qui coule dans le chemin du pont St-Martial à Solignac; la *fontaine Ste-Anne*, qui se trouve dans le chemin du pont St-Martial à St-Lazare, fontaine ainsi nommée d'une chapelle dédiée à sainte Anne; enfin une fontaine qui coule entre l'ancienne route de Toulouse et la Vienne, à peu près à égale distance du pont St-Martial et du pont Neuf : cette dernière est, nous n'en doutons pas, la *fontaine des Prêcheurs* dont parle Nadaud. Elle se trouvait au milieu d'un jardin au commencement de ce siècle. On a extrait les pierres qui formaient bassin, et on a continué le conduit jusqu'au bord de la rivière, où on peut la voir. Les voisins, il est vrai, ignorent son nom : la raison nous en paraît simple : c'est qu'elle n'est pas, comme les deux autres, accessible à tous; elle est dans une propriété privée. Puis la blanchisseuse qui, depuis près de soixante ans, habite la maison attenante a reçu de tradition que des *prêtres* avaient habité là où elle est. Pour les gens qui n'en ont point vu, des *frères prêcheurs* sont des prêtres. Enfin à cette induction s'ajoute le témoignage positif d'une vieille femme qui s'occupe des choses de religion, et qui, d'après sa mère, pieuse comme elle, et née comme elle au Pont-St-Martial, atteste que la fontaine dont nous parlons, et dont la qualité de l'eau est estimée entre toutes, est la *fontaine des Prêcheurs*. Cette femme affirme positivement l'avoir toujours entendu dire. Que peut faire contre ce témoignage l'ignorance de voisins indifférents? La fontaine existait au dernier siècle : elle n'a pas disparu : or celle dont nous parlons, et qui est près du jardin du moulin Constantin, peut seule prendre un nom, les autres ayant le leur conservé par les gens qui vont y puiser de l'eau journellement.

lui étaient adjoints pour la fondation de notre couvent, un peu après Noël de la même année 1220, il accepta la résidence qu'on lui destinait. Alors, avec l'assentiment de l'évêque Bernard de Savenne, on y fonda, en l'honneur de la sainte Vierge, une église, dont l'archidiacre Guy de Clusel posa la première pierre, en présence du clergé de Limoges et d'une foule considérable, le jour de la fête de l'Annonciation (25 mars) de l'année 1224, et où il dit la messe en plein air. Depuis leur retour de Paris jusqu'à la fête de Nativité (8 septembre 1224), jour de leur installation dans ce premier monastère, les frères prêcheurs faisaient leurs offices dans l'église de Sainte-Félicité, située en deçà de la Vienne, et dont une mesure, convertie en maisons qu'occupent des tisserands, marque encore la place. Ils habitaient, près du monastère de Saint-Gérald (aujourd'hui hôtel de ville), un bâtiment qui appartenait à ces religieux. Cellani amena avec lui dans le nouveau couvent frère Brice de Peyrat, novice clerc, et frère Martin, frère convers, tous deux natifs de Limoges, dit l'histoire manuscrite du prieuré.

Le 6 janvier 1222, jour de la fête de l'Épiphanie, le sanctuaire de la nouvelle église était construit (*constructio jam capite ecclesiae*). L'archidiacre Guy, usant de son droit de fondateur, y célébra solennellement la première messe, et consacra l'église quand elle fut achevée, lui-même ayant succédé à Bernard de Savenne sur le siège de saint Martial. Ce même Guy de Clusel fit bâtir, à ses frais, la majeure partie du dortoir, et donna, avec une croix d'argent, quelques livres, entre autres un bréviaire, un missel et les œuvres de Sénèque, dit encore l'histoire manuscrite de nos dominicains. Le prieur Cellani, obligé de faire un second voyage à Paris, fut accompagné du frère Brice, et en ramena plusieurs religieux.

Le monastère de Limoges fut la cinquième maison de l'ordre des frères prêcheurs, et la première fille du couvent de Paris. Au chapitre général tenu à Paris, malgré Cellani, qui s'y trouvait avec le frère Brice, on assigna à la province de Toulouse notre couvent, qui faisait auparavant partie de celle de France.

La population de Limoges, avec laquelle les enfants de Saint-Dominique devaient avoir des rapports très-fréquents, se trouvant groupée dans la Cité près de la Cathédrale, ou dans la partie haute de la ville, qu'on nommait *le Château*, c'est-à-dire étant, moins les murailles qui formaient deux enceintes, ce qu'elle est aujourd'hui, les bons pères s'aperçurent bientôt

qu'on avait très-mal placé leur habitation, puisque, pour aller et venir, les fidèles avaient à faire près de demi-lieue. Du reste, ils étaient fort à l'étroit (1) : aussi, deux ans après leur installation, ils demandèrent à leur fondateur, qui était encore archidiacre, l'autorisation de se rapprocher de la ville. Cependant, malgré les qualités excellentes de l'archidiacre, non-seulement leur dessein ne fut point agréé, mais Guy de Clusel leur déclara avec humeur qu'il leur ferait la plus vive opposition s'ils persistaient à vouloir quitter le lieu qu'il leur avait choisi. Il fallut donc se résigner.

Guy de Clusel mourut le 26 janvier 1236 (1235 *ancien style*) après un épiscopat de dix ans, et son successeur mourut aussi, un an plus tard, avant d'avoir été sacré. Cette longue vacance de l'évêché de Limoges permit à nos dominicains de s'établir en ville. Ils avaient l'agrément de l'archevêque de Bourges. Hélie de Bexagiers, et ses neveux, qui vivaient dans la communauté des dominicains, leur vendirent, en 1239, 6,000 sous, une terre située sur la paroisse de Saint-Michel-de-Pistorie, à la Croix-de-Manigne, au bout du faubourg de ce nom. Ils achetèrent aussi, au même lieu, de Bernard Roux, une maison 42 livres. Enfin il fallait payer, en outre, les droits que divers seigneurs avaient sur la nouvelle propriété des pères, qui, n'ayant ni argent ni crédit, comptaient sur la Providence : elle vint à leur aide ; car Aimeric Palmut, chanoine au Dorat en Basse-Marche (aujourd'hui Haute-Vienne), paya leur première acquisition, moins 60 livres dont les vendeurs firent remise pour avoir part à la bonne œuvre. Ce chanoine désirait prendre l'habit de Saint-Dominique, dans lequel il mourut, en effet, en 1244, au Dorat. Par dons ou par legs, il donna 200 marcs d'argent aux frères prêcheurs de Limoges. Ceux-ci lui témoignèrent leur gratitude ; car, pendant qu'on tenait le chapitre provincial de leur ordre à Limoges (1244), ils allèrent l'assister à ses derniers moments au Dorat, d'où ils le ramenèrent, et, pour lui faire honneur, les pères du chapitre provincial, auxquels les frères minimes se joignirent, vinrent recevoir à l'entrée de la ville son cercueil, qu'on déposa dans l'ancien couvent jusqu'à ce qu'on eût terminé le nouveau. Malgré l'opposition des matrones du

(1) *Quia notabiliter ab utraque villa remotus et distans, et in seipso nimis erectus erat.* — De l'ancienne route de Toulouse à la Vienne, dans l'endroit où nous retrouvons la *fontaine des Prêcheurs*, il y a 52 m. 60 c.

Château de Limoges, qui voulaient sans doute se réserver un lieu de pèlerinage, on démolit la chapelle du premier couvent, grâce à l'intervention bienveillante des *bourgeois du Château et de la Cité*, et les matériaux servirent à la construction de la nouvelle église. Hugues Jauvy, bourgeois du château de Limoges, acheta 4,000 sous et 25 livres l'ancien emplacement des religieux, et Élie du Vigier, gentilhomme du même château, vendit, pour compléter la nouvelle habitation, une terre qui servirait de jardin, et pour laquelle il reçut 400 sous d'à-compte.

Manquer d'argent pour changer de résidence n'était pas l'unique souci de nos religieux. Quoique l'archevêque de Bourges leur fût favorable, le curé de Saint-Michel-de-Pistorie, sur le territoire duquel ils allaient bâtir, les voyait avec peine se rapprocher trop de lui. Puis surtout le chapitre de Saint-Yrieix, dont relevait ce curé, fit opposition. Pierre Bernard de Chalus voulut bien, pour satisfaire au droit du chapitre, et obtenir son agrément, lui assigner sur sa terre 40 sous de rente annuelle; on leur accorda de plus deux chapes de soie de peu de valeur; au curé on promit 2 sous de rente, *paratum vestimentum*, expression que je ne comprends pas, et une chasuble.

En 1240, toutes les difficultés se trouvaient pourtant levées pour le changement de domicile; car, le 25 août, lendemain de la fête de saint Barthélemy, par ordre du cardinal de Préneste, légat en France, Philippe, archevêque de Bourges, bénit, dans ce second emplacement, au lieu même nommé aujourd'hui place des Jacobins (1), un cimetière libre et sans aucune condition. La cérémonie fut faite solennellement, en présence du clergé de la ville et d'une foule nombreuse, et l'archevêque y dit ces paroles, qui montrent quelle estime l'Église a de ses cérémonies funèbres : « Mes frères, prenez garde de n'ouvrir la terre à aucun de ceux auxquels vous croyez que Dieu n'ouvrira pas le ciel ». Évidemment il ne peut s'agir ici que des crimes publics : c'est pour les prévenir qu'on refuse des prières publiques à ceux qui s'en rendent coupables.

Le 28 de ce même mois d'août 1240, Durand d'Orlhac reçut ses bulles pour l'évêché de Limoges; le 2 avril de l'année suivante, il fonda la nouvelle église des frères prêcheurs; et, cette même année 1244, le 8 septembre, fête de la Nativité de

(1) On sait que les dominicains ont reçu le nom de *jacobins* parce qu'ils habitaient à Paris la rue Saint-Jacques.

la sainte Vierge (1), ceux-ci, accompagnés de tous les frères venus à Limoges pour le chapitre provincial qui avait commencé le 4 du même mois, accompagnés aussi du clergé de la ville et d'une foule pieuse, au milieu de laquelle on remarquait plusieurs hommes distingués par leur position sociale, vinrent en procession, en chantant des psaumes, de l'ancien couvent dans le nouveau, où ils se fixèrent.

Les faits suivants prouvent combien les habitants du Limousin aimaient les enfants de Saint-Dominique : l'évêque Durand d'Orlhac, qui mourut, le 29 décembre 1215, dans son château d'Isle près Limoges, voulut être assisté à la mort par le prieur Gérard Frachet, et choisit sa sépulture chez les frères prêcheurs. Le chanoine Guillaume de Maumont, archidiacre de Limoges, donna par testament l'argent nécessaire pour construire les voûtes de deux travées, et fut enseveli devant le chapitre en 1247. Le 12 avril de la même année, Guillaume de Fabri, pénitencier de Limoges, leur donna quatorze volumes, des ornements d'église, un encensoir avec sa navette d'argent et des burettes : aussi, après sa mort, malgré le désir des moines de Saint-Augustin-lez-Limoges de l'ensevelir chez eux, les dominicains l'inhumèrent, grâce à l'intervention des chanoines de la cathédrale. Jean de Châteauneuf, chanoine de St-Junien en Limousin, fit construire à ses frais la grande infirmerie du monastère avec la chapelle de cette infirmerie, et fournit, en outre, les ornements de cette même chapelle, dans laquelle on l'inhuma en 1258.

En venant se fixer près la Croix-de-Manigne, qui porte aujourd'hui le nom de place des Jacobins, les frères prêcheurs y avaient amené avec eux les restes mortels des bienfaiteurs et des religieux ensevelis dans leur première chapelle ; en 1253, ils inhumèrent dans le chœur de leur nouvelle église l'évêque Durand d'Orlhac, qu'ils avaient dû déposer momentanément sous leur salle de chapitre, et, en même temps, près de la porte méridionale de cette même église, c'est-à-dire du côté du cloître, les douze premiers frères dominicains morts à Limoges, comme l'indiquent ces mots de l'épithaphe suivante :

(1) « Anno Domini MCCXLI in festo Nativitatis B. Dei genitricis Mariæ, mutaverunt se fratres de primo loco ad secundum solemniter et devote processionaliter incedentes, cum toto provinciali capitulo, quod ibidem tunc extitit celebratum, comitante clero et populo multo, necnon et religiosiis viris, cum canticis et laudibus. » (BERNARD GUIDONIS, apud Martene.)

« Quamvis exiguo tumulo fratres duodeni sunt »,

et qui furent : Pierre Philippe, mort en 1225 ; Pierre Galli, diacre ; Aimeric d'Astix, 1225 ; Garcie Navarre, 1230 ; Bernard Lejuge, prêtre et prédicateur, le 2 mai ; Gérard Lavergne l'Ancien, clerc ci-devant au service du roi, le 24 juillet ; Gérard de Vermeil, 4 août 1230 ; Gérard Lavergne le Jeune, 1230 ; Jean Nicolas ; Paul, 1235 ; Robert, 1235, et Étienne Dieudonné, 1240. On y plaça aussi les deux bienfaiteurs Aimeric Palmut et Guillaume de Maumont, auxquels se trouve consacrée la seconde partie de l'épithaphe :

NOSTRI PATRONI SUNT
HIC QUORUM DEUS OSSA
SIC VOLUIT PONI SUB
EADEM CODITA (*pour condita*) FOSSA.
NOSTER AB HOC EMIT⁹ LOC⁹ (*pour emitur locus*) ;
ALTERIUS FABRICATUR
NUMMIS ECCLESIA. REDDAT
SIBI VIRGO MARIA.
QUAVIS (*pour quamvis*) EXIGUO TUMULO,
FRATRES DUODENI SUNT
CONTINUO FAMA VIRTUTEQ (*q pour que*) PLENI.

Ici se trouve une frise élégante du XIII^e siècle représentant une double guirlande. Au-dessous on lit :

ANNO DNI (*pour Domini*) CC MXL, PRIMO
PRIDIE NONAS SEPTEMBRIS,
OBIIT DNS AIMERIC⁹ PALMUZ,
CANONICUS DAURATEN (*pour Dauratensis*),
ET HUIUS LOCI EMPTOR.
ANNO DNI M CC XLVII, PRIDIE
YDUS APRIL (*pour aprilis*), OBIIT DNS GUILLEL
M⁹, DE MALMON, QUONDA (*pour quondam*) ARCHIDIA
CON⁹ LEMOVICENSIS, QUOR AIE (*pour quorum animæ*)
REQUIESCANT I (*pour in*) PACE. AMEN (1).

(1) La pierre en calcaire sur laquelle on lit cette inscription gothique a 70 c. de haut sur 40 c. de large. Comme le fait remarquer M. l'abbé Texier, c'est un tailloir de pilastre roman utilisé en 1247 (date qu'on trouve sur le plat de la pierre), parce qu'il était plus facile d'y graver que sur le granite du Limousin. Elle se trouve au musée de Limoges, où elle porte le n^o 134. L'inscription n'a point la ponctuation que nous avons mise pour en faciliter l'intelligence ; les lettres écrites en italique sont effacées sur la pierre, qui avait servi long-temps de tablette au mur d'un jardin de la rue Pont-St-Martial, comme l'a dit M. Texier.

« L'an 1250, on célébra la première messe et le divin office dans la nouvelle église des frères prêcheurs, n'y ayant que deux voûtes faites avec le porche; car auparavant, et durant neuf ans, après le changement de lieu, on faisoit la plus grande partie de l'office dans le lieu du chapitre. » Ce fut l'archevêque de Bourges, Philippe Berruier, qui consacra l'autel, en 1256, avec l'agrément de l'évêque Aimeric de La Serre de Malemort, alors absent de Limoges.

En 1269, on commença le dortoir du côté du jardin, c'est-à-dire au midi, et vénérable père et seigneur Pierre de Saint-Astier, ancien évêque de Périgueux, qui, après trente ans d'un honorable épiscopat, avait reçu l'habit de Saint-Dominique, en 1267, des mains d'Étienne de Salanhac, à Limoges, où il mourut la veille des ides de juillet de l'année 1275, posa la première pierre. Il avait été un sujet d'édification huit ans et quatre mois et demi.

Le samedi 23 avril 1306, Bernard Guidonis, qui le raconte, étant prieur, le pape Clément V vint à Limoges, accompagné de huit cardinaux, et il se rendit directement chez les dominicains, où il passa la nuit; le lendemain, il alla visiter les reliques de saint Martial, et partit pour Solignac, après avoir béni les fidèles accourus en foule. Il se rendait à Bordeaux.

Voici ce que dit Nadaud (*Mémoires*, T. I, p. 102) de la consécration de l'église, d'après l'histoire manuscrite du couvent. « L'évêque Aimeric Chati de La Jauchat vint du château d'Isle, en 1389, tenir son synode à Limoges la semaine de la Pentecôte. Le prieur des frères prêcheurs, accompagné de frère Jean de Puy de Noix, dont je parlerai plus bas (1), saisit cette occasion pour le prier de nouveau de sacrer leur église, bâtie, au moins en partie, depuis cent trente-trois ans. Il avoit refusé plusieurs fois, soit pour la crainte de quelque incursion des Anglois, qui étoient si près de la ville qu'on n'osoit en cultiver les champs, soit à cause de la longueur et de la fatigue de la cérémonie, qui ne devoient guère agréer à un évêque extrêmement gros et pesant comme il l'étoit. Il promit toutefois pour le dimanche 11 juillet. A cet effet, il fit inviter, par le prieur du Chalard, les abbés de Saint-Martial et de Saint-Martin, les chanoines de la cathédrale, le prieur de Saint-Gérald, et même le curé de La Drouille-Blanche, qu'on remarque expressément.

(1) Nadaud indiquait la page 108, qui est déchirée. — R.-P.

De leur côté, les religieux prièrent noble Louis de Saint-Marc, chanoine de la cathédrale et doyen du chapitre de La Chapelle-Taillefer, d'être parrain. Il accepta, et paya l'invitation d'une *bonne aumône*.

» Le prélat vint donc, le 9 juillet, du château d'Isle, escorté de gens armés que les frères prêcheurs lui avoient envoyés. Il coucha dans leur couvent, et, le lendemain, à l'heure de vêpres, accompagné honorablement, il fit les préparatifs pour la cérémonie. Il la commença le dimanche de grand matin. Ses chantres, ceux du couvent, de la cathédrale et du monastère de Saint-Martial chantèrent la messe avec l'orgue. Le prieur de la maison prêcha. On avoit invité à dîner divers abbés, plusieurs ecclésiastiques et plusieurs religieux mendiants, et les plus apparents de la ville; mais les convives se trouvèrent en si grand nombre qu'on ne put les placer tous dans la salle basse où étoit le prélat: on en mit au réfectoire. Tous furent servis abondamment en gras, à l'exception des religieux de la maison, qui firent maigre.

» Comme ceux-ci étoient extrêmement pauvres, sans blé et sans vin, mais non sans dettes considérables, le prélat leur donna 40 livres tournois. Par reconnoissance, ils s'engagèrent à faire un anniversaire pour ses parents le premier jour libre après l'octave de la dédicace. L'évêque leur donna encore une chasuble de *diaspre* violette, dont on fit la chape pour les processions. Il demeura encore deux jours dans le couvent, et y sacra deux petits autels. »

L'esprit philosophique du dernier siècle avait déteint un peu dans toutes les familles, et, par conséquent, diminué les vocations religieuses. Aussi, quand la révolution éclata, il n'y avait dans notre couvent que trois religieux, qui enseignaient alternativement la théologie, la philosophie et les mathématiques. C'étaient le père Foucaud, prieur; le père Caze, qui fut fidèle à tous ses vœux, et qui est mort, à l'âge de soixante-dix ans, le 24 décembre 1834, curé de Beynat près Aix: cette paroisse dépendait des dominicains de Limoges, et l'un d'eux l'administrait. M. Bouriaud, ancien professeur au lycée, qui a connu beaucoup les dominicains, chez lesquels il allait, avec ses condisciples de collège, soutenir des thèses ou faire des objections, a eu récemment la bonté de m'accompagner dans ce lieu, qui lui rappelait sa jeunesse. Comme d'ailleurs

le plan de Limoges l'indique, les bâtiments formaient avec l'église un rectangle au milieu duquel était une cour de 49 pieds de surface. L'aile de l'ouest, qui subsiste en partie, et qui sert à l'administration militaire, est d'une apparence moderne. L'église, bien orientée, dépassait de 23 pieds les bâtiments situés à l'est, et qui se rattachaient à l'église par la sacristie, dont notre compatriote M. Albert a dessiné les ruines. L'église mesure extérieurement 62 m. 30 c. en long et 20 m. 70 c. en large.

La partie la plus rapprochée du sanctuaire, qui se terminait par un mur plat, sert à recueillir les grains nécessaires pour alimenter notre garnison. On n'a réservé à l'autre bout que 30 m. pour le service de la paroisse Sainte-Marie, et, entre ces deux tronçons, on a ouvert un passage large de 40 m. Dans toute la longueur de l'église, se trouvait un bas-côté fermé par un mur de 4 m. 25 c. Au xv^e siècle, on a enlevé cette cloison, dans la partie qui sert, depuis le commencement de ce siècle, à la paroisse de Sainte-Marie, de manière à former deux chapelles de 8 m. 30 c. de long sur 5 m. 60 c. de large, dont la première est celle de Saint-Fiacre, patron des jardiniers, et dont l'autre sert de sacristie. Dans les chapelles, la naissance des voûtes diagonales prismatiques est à 2 m. 50 c. du sol. Au bout de ce long couloir, près du chevet, on voit encore, à la naissance des voûtes et de chaque côté, deux écussons où figure le pal de vair des Pérusse des Cars. Le fragment de nervure qui y reste est à boudin. Cette opulente famille prit donc part à la construction du bas-côté, quoiqu'on n'en fasse pas mention. Les voûtes du vaisseau principal ont complètement disparu; le mur sud, contre lequel s'appuyaient les cloîtres ayant croulé au commencement de ce siècle dans la partie qui sert d'église, nous n'avons plus ce qui devait être le mieux caractérisé dans l'ensemble de l'édifice. Le sommet du clocher de l'église Sainte-Marie est, comme on peut le voir, de construction récente. Ce clocher n'a jamais eu une grande élévation.

II.

I. Déjà nous avons parlé du premier prieur des frères prêcheurs à Limoges, Pierre Cellani, qui, après avoir gouverné treize ans notre couvent, fut rappelé, en 1233, dans sa patrie, à Toulouse, où son extrême habileté à manier les hommes, sa fermeté et sa vertu notoire le rendaient utile pour la conversion des Albigeois.

Il fut membre du tribunal de l'inquisition, et mourut, fort avancé en âge, le VIII des calendes de mars 1257, ayant exercé autour de lui un prestige qui faisait songer à celui des saints prophètes (*et in terra sicut unus de prophetis antiquis, apud clericum et populum in magna reverentia et honore consenuit, optime personatus, constans et reclus*).

II. Gérard de Frachet naquit à Chalus en Limousin en 1205. Comme le dit M. Arbellot, traduisant Échard, il embrassa l'institut de Saint-Dominique à Paris, dans le couvent de la rue Saint-Jacques. Il reçut l'habit des mains de Mathieu, premier prieur de cette maison, le 11 novembre 1225, et, le 25 mars suivant, il fit profession entre les mains du bienheureux Jourdain, maître général de l'ordre, et successeur immédiat du saint fondateur des frères prêcheurs (1).

Ce fut en 1233 qu'il remplaça Cellani dans la direction du prieuré de Limoges, à la tête duquel il demeura douze ans. Homme pieux, il exerça, par son mérite personnel et par son éloquence, une grande influence (*gratiosus Deo et hominibus, persona cunctis spectabilis, prædicator facundus et fecundus... hunc locum et ordinem honoravit multipliciter et promovit*). Comme le fait remarquer M. Arbellot, ce fut vraisemblablement grâce à son zèle (les chroniqueurs l'attribuent à l'influence des dominicains, en 1233) que les femmes de Limoges quittèrent leur coiffure mondaine pour prendre celle que le roi Charles VII, passant à Limoges, recommandait aux consuls de faire échanger. Ce fut sous l'administration de Gérard de Frachet que nos frères prêcheurs quittèrent l'ancien couvent.

« Mais des dignités plus considérables étaient réservées au mérite de Gérard de Frachet. Il était prieur de Marseille lorsque, dans le chapitre tenu au Puy-en-Velay, l'an 1254, il fut élu, à la place du frère Étienne Alvergnacz, huitième provincial d'une des provinces les plus importantes de l'ordre, celle de *Provence*. Pendant huit ans, il apporta dans l'accomplissement des devoirs de cette charge autant de modération que de justice, jusqu'à ce que le chapitre général tenu à Valence en 1259 le releva de ces éminentes fonctions.

» Au mois de juin de la même année (1259), il fut élu prieur de

(1) *Biographie des hommes illustres du Limousin*, T. I, p. 265. (Nous empruntons au travail de M. Arbellot tout ce qui est entre guillemets dans notre notice.)

Montpellier. Pendant qu'il résidait dans cette ville (1263), il reçut une lettre de Benoît, évêque de Marseille, qui lui adressait son *Commentaire sur la Trinité et la foi catholique*, ouvrage qu'il espérait, disait-il, devoir être utile aux religieux qui étudiaient dans son monastère. On trouve dans les *Miscellaneæ* de Baluze (T. IV, p. 352) la lettre que lui écrivit ce prélat, et la réponse que lui fit le P. Frachet pour lui demander un autre exemplaire de son ouvrage, qu'il devait répandre en Aquitaine.

» En 1266, élu définiteur provincial pour le chapitre de Limoges, il revint terminer sa carrière dans ce couvent. Bernard Guidonis, autre dominicain limousin, évêque de Lodève, et contemporain de Gérard de Frachet, a tracé de lui le portrait le plus flatteur : « Il était, dit-il, aimé de Dieu et » des hommes : c'était un prédicateur fécond et éloquent » (*facundus et fœcundus*), également goûté du clergé et du » peuple, pleinement instruit de tout ce qui concerne la religion, et qui, dès ses plus tendres années, avait entretenu » sa science par une étude continuelle; orateur plein de » grâce, environné du prestige de la naissance et des faveurs de » l'opinion; toujours prêt, en toute occasion, à annoncer » avec édification la parole divine; du reste, sachant l'histoire » des saints et des hommes illustres, connaissant les antiquités » mémorables et en parlant en temps opportun; homme connu » de tous sous les meilleurs rapports. Il mourut, ajoute Bernard » Guidonis, dans une heureuse vieillesse, plein de jours et de » bonnes œuvres, dans notre couvent de Limoges, l'an du » Seigneur 1271, le quatre des nones d'octobre (4 octobre), la » quarante-sixième année de son entrée dans l'ordre, et il fut » enseveli dans le cloître, près de la porte de l'église (1). »

» Une inscription était gravée sur sa tombe; la voici telle que Nadaud nous l'a transcrite :

FRATER GERALDE DE FRACHETO, PIE VALDE,
TERTIUS HIC A TE CAPITUR LOCUS IMMEDIATE.
ORDO, GENUS, VITA, DISCRETIO, LINGUA POLITA,
FAMA, PUDOR, PIETAS TE LAUDANT, PAX, AMOR, ÆTAS.
TE PRECE MULTIPLICI COMMENDO DEI GENITRICI.
CIVES ANGELICI SOCII TIBI SINT ET AMICI.
OBIIT IIII NON. OCTOB. ANNO DNI M. CC. LXXI.

(1) BERNARD GUIDONIS, apud Échard, *Scriptores PP. PP.*, T. I, p. 259.

En 1256, le chapitre général des frères prêcheurs, assemblé à Paris, décida qu'on écrirait les faits relatifs aux premières années de la fondation de l'ordre, et qui vivaient encore dans la mémoire des vieillards. Or le bienheureux Humbert, alors maître général des dominicains, confia ce travail important à Gérard de Frachet, « qui répondit aux vœux de son ordre, dit le P. Lacordaire, par un ouvrage d'une simplicité exquise, auquel il est impossible de toucher sans le gâter (1) ». Il fut imprimé, en 1619, à Douai, chez Balthazard Belleri, en un volume in-4°, et réimprimé, en 1657, à Valence en Aragon, par les soins du dominicain Nicolas Figuères. — Frachet a écrit encore, sous ce titre : *Chronicon ab initio mundi ad sua usque tempora*, une compilation en forme d'histoire générale, qui n'a pas été imprimée, mais dont plusieurs exemplaires se trouvent à la Bibliothèque impériale.

III. Hugues de Malemort succéda au précédent en 1245, et dirigea la maison cinq ans. Il était aussi noble par le caractère que par la naissance, fort austère et doué d'une grande prudence (*bonæ discretionis*). Nommé ensuite prieur au couvent de Bordeaux, il devint archevêque de cette ville, et y jouit, en cette qualité, d'une excellente réputation. Il revint pourtant mourir chez les dominicains de Limoges, le iv des calendes de janvier, en 1263. Quelques années plus tard, sur les instances d'Élie de Malemort, doyen du chapitre de la cathédrale de Limoges, et sur celle des autres membres de sa famille, les frères prêcheurs de Limoges permirent qu'on emportât sa dépouille mortelle chez les frères prêcheurs de Brive, où reposent aussi un oncle et un neveu d'Hugues de Malemort.

IV. Etienne de Salanhac, né dans le diocèse de Limoges comme ses deux prédécesseurs et les trois prieurs qui le suivirent, remplaça, en 1250, Hugues de Malemort dans notre couvent, où il avait reçu l'habit religieux des mains de Pierre Cellani en 1230, à l'âge de vingt ans. En 1250, il quitta la direction de notre prieuré pour prendre celle du prieuré de Toulouse, qu'il garda jusqu'en 1264, époque où il fut nommé visiteur des monastères de l'Écosse. Le chapitre général de Montpellier (1265), le déchar-

(1) LACORDAIRE, *Vie de saint Dominique*. — L'ouvrage, divisé en cinq parties, a pour titre : *Vita fratrum ordinis prædicatorum*.

geant de cette dernière fonction, le nomma prieur pour la seconde fois à Limoges, où il remplaça Gérard de Saint-Vaulry, et où il resta en charge jusqu'en 1271; ce qui fait seize ans en tout.

Il fut aussi prieur au Puy (*aniciensem domum*). Il assista à plusieurs assemblées générales de l'ordre : à Milan, en 1253, comme définiteur; à Paris, en 1264, pour élire un maître de l'ordre; à Lyon, en 1274; et à Bordeaux, en 1277, il accompagnait le provincial (*socius provincialis*); à Paris, en 1279, il accompagnait le définiteur (*definitoris socius*).

On a de lui les ouvrages suivants : 1^o *Tractatus brevis et devotus devotis de quatuor in quibus Deus prædicatorum ordinem insignivit : primo, de bono ac strenuo duce S. Dominico; secundo, de glorioso nomine prædicatorum; tertio, de illustri prole; quarto, de securitate professionis*; ouvrage retouché et augmenté par Bernard Guidonis : on avait à Toulouse l'unique manuscrit qui indiquât les additions de l'évêque de Lodève; — 2^o *Tractatus de tribus gradibus prælatorum ordinis prædicatorum : de ordinis magistris; de prioribus provincialibus, præsertim provinciæ Provinciæ; de prioribus conventualibus dictæ Provinciæ* : Bernard Guidonis a retouché aussi cet ouvrage, et l'a continué jusqu'à l'année 1313; — 3^o *Collectio actorum omnium capitulorum generalium et capitulorum etiam provincialium Provinciæ a principio ad annum MCCLXXVIII*.

Étienne de Salanhac s'était retiré, à la fin de sa vie, dans le couvent de Limoges, où il mourut le vi des ides de janvier 1290, âgé de quatre-vingts ans, et non seulement de soixante comme l'indique la note élogieuse insérée dans le nécrologe des frères prêcheurs de Limoges par Bernard Guidonis (4).

V. Élie Navarra, homme d'une grande sainteté, plein de zèle, et dont les sermons savaient plaire et toucher, remplaça un an, dans le prieuré de Limoges, Étienne de Salanhac, quand celui-ci

(1) « F. Stephanus de Salanhaco cognomine et origine, vir totius prudentiæ, religionis speculum, opinionis præclaræ in tota provincia, magni consilii, prædicator egregius, gestorum notabilium, historiarumque ac exemplorum utilium recollector sedulus, et in tempore opportuno enarrator facundus et fecundus, affluens gratia et facundia linguæ, ex propriis uniuscujusque status, gradus, sexus et ætatis super omnes generationis nostræ, prior fuit Lemovicensis quartus, item Podiensis et Tolosanus, quasi sexagenarius in ordine, obiit Lemovicis vi idus januar., anno Domini MCCLXXX. »

passa à Toulouse. Lui-même il fut sous-prieur à Toulouse, puis prieur à Narbonne, à Carcassonne et à Figeac; enfin il mourut, dans une heureuse vieillesse, le 1^{er} septembre 1270, dans le couvent de Brive, où il fut inhumé dans le cloître, à gauche de la porte du chapitre.

VI. Gérard de Saint-Vaulry remplaça frère Élie Navarra en 1260, et siégea cinq ans. C'est après lui qu'Étienne de Salanhac devint pour la seconde fois prieur à Limoges. Il avait été moine à Saint-Martial de Limoges, étant fort jeune, et conserva toute sa vie un esprit enjoué.

Devenu enfant de Saint-Dominique, il fit beaucoup de bien par ses prédications. Il mourut, dans notre monastère, le jour de Noël de l'année 1280. Au point du jour, il pria un frère infirmier de lui lire la deuxième messe de Noël dite *de l'aurore*, et qui commence par ces mots : « *Lux fulgebit hodie super nos* » ; après quoi, remerciant Dieu, il dit : « Mes frères, j'espère entendre au ciel, au milieu des anges, la troisième messe » ; et il mourut peu après ; si bien que, pour cette troisième messe, son corps fut déposé dans le chœur. Bernard Guidonis dit qu'on l'en-sevelit dans le cloître, devant la porte de l'église, où on grava cette épitaphe :

HIC SITUS EST FRATER GERALDUS DE S. VALERICO.
SUBVENIAT MATER CHRISTI PIETATIS AMICO.
GRATUS, AMANS, HILARIS, CHRISTO FLOREM JUVENILIS
OBTULIT ÆTATIS, SUSCEPTUS IN ORDINE GRATIS.
IN MATUTINO, MEDIO PLACUIT QUOQUE TRINO
AC UNI DOMINO, TEMPORE SEROTINO.
SIC UBI COMPLEVIT ANNOS TER IN ORDINE QUINOS
ET DECIES TRINOS, MORIENS IN PACE QUIEVIT.

VIII. Nicolas de Montmaureil (*de Monte Maurilii*) remplaça Étienne de Salanhac après la seconde élection. Il était de mœurs fort douces et fort lettré. Il ne fut prieur à Limoges que la moitié d'une année, et fut relevé de sa charge par le prieur provincial en 1274, après Noël. Il s'était occupé de l'enseignement plus de quinze ans dans notre monastère; il dirigea pendant plusieurs années les études (*studium generale*), d'une manière honorable, à Montpellier (*Monte Pessulano*), à Toulouse et à Bordeaux. Il expliquait, dans la cathédrale de Narbonne, devant les chanoines, les versets du chap. XXIII de l'Écclésiastique, lors-

que, parlant de l'incarnation du Verbe dans le sein de la glorieuse Vierge, il s'endormit doucement dans le Seigneur. C'était le vendredi d'avant l'Ascension, le **III** des ides de mai de l'année 1279. On l'ensevelit à Narbonne, dans le monastère de son ordre.

— Pierre de Mulceone était prieur à Limoges, le 16 septembre 1279, quand Bernard Guidonis prit l'habit religieux dans sa maison.

XVIII. Étienne Laurelli.

XIX. Bernard Guidonis ou de La Guyonne succéda à Étienne Laurelli le 23 août 1303. Il n'était pas né à Castres, comme l'a dit Léandre Albert, et il n'y eut point deux personnages de ce nom dont un serait né en Sicile. Bernard Guidonis naquit au village de *Roeria*, près La Roche-l'Abeille, entre Limoges et Saint-Yrieix-la-Perche, et il entra chez les dominicains de Limoges le 16 septembre 1279. Il avait été deux ans lecteur ou professeur chez les dominicains d'Alby avant d'y être établi prieur, de 1294 à 1297; il fut ensuite successivement prieur à Carcassonne (d'octobre 1297 au 29 juillet 1301); au monastère de Saint-Vincent de Castres en Occitanie (16 août 1301-1305); à Limoges (23 août 1305-16 janvier 1307); puis inquisiteur à Toulouse pendant près de dix-huit ans. Tout en exerçant cette dernière charge, de 1317 à 1324, il fut procureur de l'ordre auprès de la cour romaine. En 1317, le pape Jean XXII le députa pour pacifier quelques villes d'Italie, et, un peu plus tard, il l'employa pour négocier la paix entre la France et la Flandre. Il avait passé trente-cinq ans dans ces diverses fonctions, qu'il remplit toutes d'une manière digne d'éloges. Enfin le même pape Jean XXII le nomma, en 1314, évêque de Toul, *Tudensis*, et, dans la même année, évêque de Lodève dans la province de Narbonne; il y fit beaucoup de bien pendant presque huit années, où il siégea. Il mourut dans la huitième, non pas, comme on le lit dans le *Gallia christiana* d'après l'épithaphe, mal transcrite, le 13, mais le 29 décembre 1331, âgé de soixante-dix ou soixante-onze ans, cinquante-deux ans après être entré dans l'ordre de Saint-Dominique, auquel il voulut toujours appartenir; car, devenu évêque, et se trouvant à Avignon, il mit les mains dans celles de frère Barnabé, maître de l'ordre, et promit de lui obéir et à ses successeurs jusqu'à la mort: aussi, conformément à ses désirs, on porta son cercueil chez les dominicains de Limoges, où on l'inhumait, dans le sanc-

tuaire, à gauche de l'autel, sous un monument de laiton qu'on enleva, au grand regret de nos pères, en pillant leur maison (1). Il eut l'honneur de recevoir dans le couvent de Limoges le pape Clément V le samedi 23 avril 1306.

Guidonis fut, comme on l'a dit, un homme fort instruit, plein de sens et d'humilité, renommé par son éloquence, et dont la vie et les écrits respirent une piété touchante. Son biographe contemporain ajoute qu'il était très-gai et d'une bonté rare, faisant à tous le plus gracieux accueil (*sermone jocundus, in omni bonitate conspicuus, in aspectu et affatu gratiosus*), ce que tout le monde ne supposerait pas dans un inquisiteur. Permettez-moi de ne pas oublier un bon mot de lui. Etant évêque, après s'être livré à l'étude ou occupé d'affaires tout le jour, le soir il recevait quelquefois pour se délasser des amis, auxquels il répétait souvent qu'un honnête homme ne doit jamais se mettre au lit sans avoir ri au moins une fois par jour (*asserens non esse probum virum qui vadit ad dormiendum nisi semel in die fuerit jucundatus*).

Les dominicains de Toulouse avaient de lui neuf volumes manuscrits in-folio, où l'on trouve d'abord : 1^o *Catalogus seu Chronicon summorum pontificum a Jesu Christo, Domino nostro, ad Joannem XXII, annum tertium completum, scilicet 1319*, ouvrage qu'il continua cependant jusqu'au ix des calendes de juin 1334, année de sa mort, ainsi qu'on le voit par un manuscrit ; — 2^o *Catalogus alius brevior, seu Chronica manualis pontificum romanorum ac imperatorum et regum Francorum* : dans un exemplaire, l'auteur s'occupe de nos rois jusqu'à l'année 1334 ; dans la plupart des autres, il s'arrête à Louis X ; — 3^o *Genealogia regum Franciæ, et de ejusdem regni origine*, jusqu'à l'année 1316 ; — 4^o *Libellus brevis et utilis de articulis fidei et sacramentis Ecclesiæ et præceptis Decalogi, cum quibusdam annexis aliis in fine, nempe de operibus misericordiæ corporalibus et spiritualibus et de dotibus gloriæ beatorum, pro rectoribus et curatis ecclesiarum nostræ diœcesis ad erudiendum plebes fidei suæ commissas* ; — 5^o *Sermones de tempore et de sanctis* : ses sermons remplissent le troisième des neuf volumes ; — 6^o *Dicta sanctorum atque doctorum Ecclesiæ loquentium de peccato originali* ; — 7^o *Tractatus de dominicis, feriis et festis de tempore* ; — 8^o *Tractatus de festis sanctorum* ; — 9^o *Tractatus brevis de tempore celebrationis generalium et particularium conciliorum*. On voit par ces divers

(1) « In decenti ac eminenti tumultu fabrefacto ex letone (id est ex cupro seu ære quod Galli de laiton dicunt ; sed fuit in desolatione conventus ablatus) requiescit. » ÉCHARD, T. I, p. 577.

titres que Guidonis avait traité beaucoup de questions; il serait trop long de continuer, avec Échard, l'énumération de ses divers opuscules; nous nous bornons à ajouter le nom de ceux qui ont trait au Limousin : *Nomina episcoporum Lemovicensium*; — *Nomina sanctorum quorum corpora in Lemovicensi diœcesi venerantur*; — *Tractatus de fundatione ordinis Grandimontensis in diœcesi Lemovicensi, et nomina priorum Grandimontis*; — *Fundatio ordinis Artigiæ in diœcesi Lemovicensi, et nomina quorundam priorum*; — *Fundatio et progressus monasterii Sancti Augustini Lemovicensis*; — *Tractatus de sanctis quorum corpora Lemovicensem diœcesim ornant*; — *De sanctis Lemovicensibus extra diœcesim sepultis*; — *De Stephano, Obasinæ fundatore, Gofrido Rogerio et Auberto tractatus*; — *Passio sancti Juliani, martyris Brivatensis in Arvernia*; — *Vita sancti Sacerdotis, episcopi Lemovicensis*; — enfin *Libellus seu Tractatus magistrorum ordinis prædicatorum necnon et priorum provincialium provinciæ Provinciæ seu Tolosanæ*, et aussi *Historia fundationum conventuum ordinis prædicatorum Tolosanæ et Provinciæ provincialium* : ces deux derniers ouvrages imprimés par Martène d'après deux manuscrits de la Bibliothèque royale qui venaient de Baluze, ouvrages dans lesquels nous avons puisé presque tous les renseignements de notre notice sur les *Dominicains du diocèse de Limoges*.

III.

On voit que Bernard Guidonis n'a pas donné jusqu'à lui la liste complète des prieurs du monastère de Limoges. Depuis lui jusqu'à la fin du dernier siècle, nous trouvons seulement huit noms, dont trois nous sont fournis par l'abbé Legros.

Pierre Guidonis, neveu de Bernard Guidonis, ayant fait profession dans le couvent de Limoges, y devint prieur en 1327, et fut chargé, l'année suivante, par le chapitre général de son ordre, d'expliquer la sainte Écriture au chapitre de la cathédrale de Toulouse. En 1336, il était prieur à Carcassonne; l'année suivante, il fut nommé provincial de Toulouse, et mourut inquisiteur général de la province de Toulouse vers 1347. Il fut enterré à Limoges. Il a réuni en deux volumes les Vies des saints écrites par son oncle. On a encore de lui : *Vitæ illustrium ordinis virorum ad suam usque ætatem*, et aussi : *Acta Visitationis monasterii sororum nostrarum de Pruliano ab eo tanquam priore provinciali Tolosanæ xxv octobris xcccxl institutæ*.

Guillaume Clément, en 1367.

Jean de Puinoix, né en Limousin, était prieur du couvent de Limoges, où il avait fait profession, lorsque, en 1399, les pères dominicains partisans de l'antipape Benoît XIII (Pierre de Lune), se trouvant réunis à Limoges, le nommèrent maître général de l'ordre. Il assista au concile de Constance en 1416. Vers la fin de 1417, le pape Martin V le fit évêque de Catane en Sicile, où il devint plus tard nonce apostolique. Il y mourut en 1431. On a de lui : *Epistolæ encyclicæ ad provincias sibi subjectas e capitulis generalibus quæ habuit datæ*. On a aussi le discours qu'il eut l'honneur de prononcer pour clore le concile de Constance : *sermo quem habuit pro conclusione concilii Constantiensis*.

Jacques des Moulins, qui fit, le 18 novembre 1430, l'acensement d'une terre à Beynat près Limoges, dont la cure était prieuré dépendant de la maison de Limoges, et desservie par un dominicain.

Thomas Gergot, en 1622. Il en est fait mention (p. 934) dans la brochure imprimée, cette même année, à Limoges, chez Antoine Barbou, avec ce titre : *Solemnité de la canonisation des saints Ignace et Xavier*.

Bonnardeau, en novembre 1659.

Léonard Puybely, né à Saint-Léonard, prieur en 1698.

Enfin Jean Foucaud, né à Limoges, le 5 avril 1747, clôt la liste. Il est mort dans la même ville, le 14 janvier 1818. M. Othon Peconnet a publié, dans le tome V de notre Bulletin, une intéressante notice à laquelle nous renvoyons. Nous rappellerons seulement, non pas le talent du révolutionnaire fougueux et impie, ni ses *Fables de La Fontaine, imitées et traduites en vers patois* (1), mais la réparation publique faite par lui, quoique tardivement, à l'ordre social et à la religion, quand Mgr du Bourg, évêque de Limoges, lui porta les derniers sacrements. — Heureusement les fautes sont personnelles; et d'ailleurs, si l'action du soleil matériel peut convertir l'eau des égoûts immondes en ces perles de rosée dont l'éclat et la pureté nous éblouissent lorsque apparaît l'aurore, le soleil des âmes, Dieu, ne sait-il pas aussi, d'un regard de miséricorde tombé sur le repentir, faire des saints¹, même avec un larron et une Madeleine?

(1) 2 vol. in-12, Limoges, J.-B. Bargeas, 1809, et 1 vol. in-12, Limoges, Ducourtieux, 1849.

COUVENT DE BRIVE.

Le premier dimanche de l'Avent de l'année 1261, les frères prêcheurs, grâce à l'intervention persévérante et généreuse de frère Hugues de Malemort, vinrent se fixer à Brive, qui appartenait alors au diocèse de Limoges. En attendant qu'ils eussent fait construire eux-mêmes un monastère, ils habitèrent une maison de la famille de La Renaudie et celle que l'abbé de Tulle avait dans la ville; ils manquaient aussi d'une église : pourtant ils étaient établis; car, dès 1262, le chapitre provincial de Narbonne indiquait Brive comme un des lieux où le visiteur devait se rendre, et, en effet, le 17 juin (le xv des calendes de juillet) 1263, Pons de Sainte-Égide (*de Sancto Ægidio*), prieur provincial qui remplissait ce devoir, mourut à Brive, et on l'enterra dans un jardin où a été bâti le monastère. Pour cette cérémonie, on dressa des tentes sous lesquelles deux messes furent dites pour le défunt : la première, par Hugues de Malemort, et la seconde, pour la sépulture, par Gérard de Cardaillhac, abbé d'Obasine.

Cette même année 1263 (4 août), au chapitre provincial de Toulouse, on mit à la tête des frères prêcheurs de Brive, avec le titre de vicaire, frère Bernard de La Celle (*de Cella*). Ce couvent n'était donc pas complètement organisé; mais il fut régulièrement établi le 22 juillet 1264 dans le chapitre provincial d'Avignon, où on nomma pour premier prieur frère Pierre des Plaines (*de Planis*), né au diocèse de Limoges, et pour lecteur, frère Jean de Montaigu, qui pourtant n'y vint pas. Les autres religieux désignés pour Brive furent : Jean Rigaudi de Rainhac, Guillaume de Golferi, Guillaume des Plaines, Gérard des Monts, Galhard, Ponce de Melgorie, Galterus, Guillaume de Galhard, Pierre de Bertrand, Pierre de Saint-Amand, Jean de Treignac, Bernard Labesse de Saint-Amand (*de Sancto Amantio*), et, comme frères convers : Bernard de Colonges, Jean de Vernheil de Nexon (*de Vernholio de Anexonio*), Aimeric d'Ambazac, Étienne de Charpentier, puis Élie de Riparia, qui avait été templier dans le diocèse de Périgueux. C'était un personnel nombreux. Dans ce même chapitre on constitua aussi légalement le couvent de Bergerac (*Bragariacensis*); mais celui de Brive eut

toujours la priorité sur celui-ci, parce que dans le chapitre on l'avait nommé le premier.

Bernard Guidonis, que je traduis en l'analysant dans tout cet article, rapporte que, en 1265 ou 1266, le 29 avril, fête de saint Pierre, martyr, on s'apprêtait à construire l'aile des bâtiments du monastère qui regardait l'ouest. Élie de Malemort, doyen du chapitre de Limoges et patron de l'œuvre, posa la première pierre. Pour cette fête, on avait réuni les bienfaiteurs et les amis, les gentilshommes et les notabilités des environs, parmi lesquels se trouvait Gérard de Cardailliac, abbé d'Obasine, tout dévoué aux bons pères, puis les bourgeois et une foule de peuple des deux sexes; la communauté des pères y était aussi venue en procession, la croix en tête. Plusieurs témoins oculaires, entre autres Jean de Villeneuve, du diocèse de Limoges, ont raconté à l'évêque de Lodève qu'alors (c'était au mois d'avril, époque où les essaims ne se séparent pas encore) un essaim d'abeilles vint, sans blesser personne (*depositis aculeis vel oblitis non infestæ cuicumque, sed officiosæ potius et jocosæ*), s'abattre sur les assistants émerveillés. Naturellement on vit en elles une image des religieux, dont la parole, pure de toute erreur, serait pour l'âme comme un miel onctueux.

Le deuxième prieur fut Aimeric de Barry (*de Barrio*).

Le troisième frère, Élie de Brive, siégea quatre ans, jusqu'en 1274. La première année de son administration, avant de partir pour le chapitre provincial de Cîteaux (*Cisterciense*) (1270), il fit commencer la construction du corps-de-logis où se trouvaient, au rez-de-chaussée, le réfectoire, et, au premier étage, le dortoir, avec quelques autres pièces; et le lecteur du couvent Arnald de Canet (*de Caneto*), qu'il laissait son vicaire, mit une grande activité dans l'exécution de cette œuvre. Or, Dieu aidant, Gérard de Cardailliac, abbé d'Obasine, et Aimeric, chapelain de Donzenac, ainsi que quelques autres pieux amis de nos pères, intervenant par leurs libéralités, l'édifice s'éleva rapidement; le legs de 4,000 sous que fit à sa mort (1272) Aymeric de La Serre de Malemort, évêque de Limoges, permit enfin de placer la toiture. Mais un des bienfaiteurs les plus insignes des dominicains de Brive fut dame Hugues de Castrie, morte en odeur de sainteté, en 1266, à Saint-Bonnet, et qu'on enterra dans le monastère. Élie de Brive mourut, chargé d'anset de bonnes œuvres, dans le monastère de Montauban (*Montis Albani*), le 28 octobre 1296. On transporta son cercueil à Brive.

Le quatrième prieur fut Adémar Séguin.

Le cinquième, Jean de Chastane, du diocèse de Limoges, ne siégea qu'un an, jusqu'en 1280. Pendant sa courte administration, on posa les fondements de la grande infirmerie. Dans cette même année 1279, on commença aussi l'église du monastère, dont le seigneur, Pierre de Malemort, et sa noble mère posèrent la première pierre vers le sanctuaire. Comme patrons du monastère, cet honneur leur appartenait de droit.

Jean de Chastane, prédicateur infatigable et d'une piété aimable, fit profession au couvent de Limoges. Il était né dans ce diocèse. Après avoir été premier lecteur du couvent de Bergerac, récemment fondé, il fut prieur à Limoges, où il fit construire le clocher en 1273. En 1279, il fut prieur à Brive. On lui attribue un manuscrit de cinq feuilles intitulé *Manuale speculum peccatorum*, conservé au couvent de la rue Saint-Jacques, à Paris. Il était sous-prieur à Limoges lorsqu'il mourut dans un âge avancé, en prêchant une station de carême au bourg d'Ayen, le iv des calendes d'avril 1284. Il fut inhumé dans le monastère de Limoges.

Ithier de Compreignac, du diocèse de Limoges, prit l'habit religieux dans cette ville le 29 avril 1263, âgé de treize ou quatorze ans. Il avait encore l'innocence reçue au baptême. Reconnaisant en lui un esprit distingué, les chapitres provinciaux de Limoges, de Périgueux et de Montpellier l'envoyèrent étudier à Bordeaux et à Paris, après quoi il devint lecteur à Toulouse et prédicateur général. Nommé prieur à Périgueux, il refusa; mais il accepta cette charge à Brive, où il avait été premier lecteur. Il le fut aussi à Bordeaux. Il l'était à Toulouse, en 1304, lorsqu'on le nomma définitiveur de cette province. Il fut quatre fois prieur à Limoges, en 1288 et en 1292. De 1289 à 1294 il avait été lecteur à Limoges. Après avoir rempli pour la deuxième fois la charge de prieur à Limoges, il fut assigné lecteur à Bordeaux; mais il n'alla pas dans cette ville. Il était lecteur à Cahors lorsqu'il fut élu pour la troisième fois prieur à Limoges (août 1304). Cette élection fut cassée, sur sa demande, le 4^{er} février suivant. Forcé, sous peine d'excommunication, d'accepter une quatrième fois la charge de prieur à Limoges, il ne la remplit qu'environ deux mois. Il mourut à Saint-Junien en Limousin, où il prêchait (23 août 1304), et on l'enterra dans le chapitre du couvent de cette ville.

En racontant la fondation du couvent de Saint-Junien,

Bernard Guidonis dit que Raymond Estran (*Extranei*), d'une famille qui avait en partie la seigneurie de Montbrun en Limousin, était prieur en 1294 et en 1293, année où, le 15 août, fête de l'Assomption, on tint à Brive un chapitre provincial dans lequel il fut délégué au nom de l'ordre pour traiter de l'établissement des frères prêcheurs à Saint-Junien.

Gérald Daumar, plus connu sous le nom de La Garde, naquit à *Domaro* ou *Daumario*, dans la paroisse de La Garde près Tulle. Il était, dit-on, parent de Clément VI. Il fit profession au couvent de Brive, et, après avoir étudié à Paris, il fut assigné, en 1334, pour la première leçon de théologie au couvent de Limoges, et, en 1339, à celui de Toulouse; enfin, en 1340, pour lire, l'année suivante, le Maître des sentences, à Paris, où il se trouvait en 1342, lorsque, à l'unanimité, on le nomma dix-septième général de l'ordre. Il était, dit un manuscrit, *vir innocens, gratus et humilis, pallidus facie et totus mortificatus in membris*. Cette même année, sur la demande de Clément VI, quoiqu'il n'eût pas terminé son cours de théologie, il fut nommé docteur de la faculté de Paris, et ce même pape le fit (1342) cardinal-prêtre du titre de Sainte-Sabine. Il mourut, en 1343, à Avignon, d'où on le porta à Brive, comme il l'avait demandé. Baluze dit qu'il fut, pendant trois mois, prieur à Brive en 1323. Il a laissé : *Quædam Theologica erudita* et *Sermones docti et elegantes*.

Antoine Goudin, né à Limoges, y prit l'habit, à l'âge de dix-huit ans, le 5 juillet 1657. Il enseigna la philosophie et la théologie dans ce couvent aux applaudissements de tous. L'archevêque d'Avignon Dominique de Marinis, qui avait été dominicain, le nomma premier professeur de la chaire de philosophie qu'il venait d'établir dans la ville de son siège. Là il acquit une telle estime qu'il devint le conseiller indispensable de l'archevêque; il y devint aussi docteur en théologie. En 1669, il fut élu prieur à Brive, où il demeura trois ans; nommé ensuite lecteur au noviciat général de Paris, il y enseigna plusieurs années la théologie. Affilié au grand couvent de la rue Saint-Jacques, il y devint prieur, et fut reçu docteur de Sorbonne le 9 mars 1685. Il mourut à Paris, le 25 octobre 1695, âgé de cinquante-six ans. On a de lui : *Oratio funebris illustrissimi D. D. Dominicus de Marinis, archiepiscopus Avenionensis, post funera superstes et immortalis virtute, etc., in pompa illius funebri coram excellentissimo prolegato Avenione celebrata* : Lyon, Juilleron, 1669, in-4°; — *Philosophia juxta inconcussa tutissimaque D. Thomæ dogmata*

tomis quatuor comprehensa : Lyon, Juilleron, 1670, in-12. — En 1692, Goudin faisait imprimer lui-même, à Paris, chez Guérin, en l'augmentant, la x^e édition de cette Philosophie, qu'on étudie encore dans toutes les maisons de dominicains, et dont M. Roux-Lavergne a donné la dernière édition en 1854. On conservait de lui, au collège de la rue Saint-Jacques, un *Cours de théologie*, que la mort l'empêcha de faire imprimer. Enfin il a écrit un *Commentaire sur la Somme de saint Thomas*, imprimé à Cologne en 1723.

Léonard Puybely, né à Saint-Léonard, fit profession au couvent de Limoges. Il fut prieur à Brive, puis, en 1698, prieur à Limoges, où il mourut. Il a écrit *La Rosaire établi dans tout le monde chrétien par saint Dominique*, imprimé chez François Meilhac en 1709, in-16. Nadaud fait remarquer qu'Échard ne l'a pas connu.

Les documents nous font défaut pour continuer l'histoire de ce couvent, qui existait encore en 1791, comme l'indique le calendrier de Limoges de cette même année.

Voici ce que M. Leymonerie dit, dans son *Histoire de Brive* (p. 148), sur les édifices des jacobins :

« Les bâtiments et l'église, situés près des remparts de la ville, étaient vastes et dignes de la munificence du cardinal de Malemort, qui fonda la maison de ces religieux à Brive. Lorsqu'ils furent presque entièrement démolis, en 1587, par l'ordre du gouverneur du Limousin et de l'avis des consuls, afin d'empêcher les ennemis de s'y retrancher, les matériaux servirent à augmenter et à réparer les fortifications de la ville. On céda provisoirement aux dominicains l'église de Saint-Libéral et quelques maisons adjacentes, où ils continuèrent de vivre en communauté régulière..... Lorsqu'ils eurent rétabli en partie leur ancien couvent, vers 1626, la ville demanda la rétrocession des bâtiments qu'elle leur avait accordés; mais ils exigèrent, en indemnité de la démolition de leur couvent, 30,000 livres, et, comme on n'avait ni l'envie ni les moyens de payer cette somme, les religieux continuèrent de jouir comme auparavant..... M. le duc de Noailles s'empara, par autorité, vers 1756, du cimetière joignant le nord de l'église, et le vendit à condition d'y construire des maisons, qui existent sur le local. »

Aujourd'hui le quartier des Jacobins rappelle seul à Brive la résidence des enfants de Saint-Dominique dans cette ville.

COUVENT DE SAINT-JUNIEN.

Notre excellent ami M. l'abbé Arbellot ayant utilisé, dans ses *Documents historiques sur la ville de Saint-Junien* (p. 172), bien mieux que nous n'aurions su faire, les six colonnes in-folio de Bernard Guidonis sur l'établissement des frères prêcheurs à Saint-Junien, nous prenons son article afin de compléter l'histoire des dominicains en Limousin :

« En 1290, Pierre Virole et Jourdain Paute, religieux dominicains, tous deux de Rochechouart, entreprirent de fonder à Saint-Junien un couvent de leur ordre. Leur projet fut désapprouvé par quelques religieux du couvent de Limoges, qui craignaient de voir diminuer l'éclat et la renommée de leur maison, déjà célèbre par les pieux et illustres personnages qui s'y étaient formés. Cependant quelques-uns se désistèrent de leur opposition, et se repentirent bientôt d'avoir mis des entraves à ce dessein. Pierre Virole et Jourdain Paute engagèrent donc les chanoines et les bourgeois de Saint-Junien à écrire au futur chapitre provincial de l'ordre de Saint-Dominique, qui devait se tenir à Béziers le jour de l'Assomption 1294. »

Les chanoines écrivirent une lettre dans laquelle ils invitèrent les dominicains à venir s'établir incessamment dans leur ville. Le clergé et les bourgeois de Saint-Junien écrivirent dans le même sens.

« Ces diverses lettres furent portées par Raymond L'Étrange (*Extranei*), et présentées par lui au provincial Bernard de Trille et aux définiteurs du chapitre provincial de Béziers qui se tint le 15 août 1294. »

« Le provincial et les définiteurs tombèrent d'accord sur la mesure à prendre : il fut conclu entre eux qu'ils accepteraient une *résidence* dans la ville de Saint-Junien. Toutefois, après un mûr examen, ils renvoyèrent l'acceptation au prochain chapitre provincial, qui devait se tenir à Brive.

» Cependant Pierre Virole et Jourdain Paute logeaient, à Saint-Junien, dans la maison d'Aimeric Rodier (*Roderii*), notaire public, qui appuyait leur établissement de tout son pouvoir. Bientôt ils n'eurent plus besoin de recevoir chez lui l'hospitalité. Par acte du 25 octobre 1294, Jean Comtareau, diacre, et Ithier, son frère, donnèrent à l'ordre de Saint-Domi-

nique leurs maisons situées dans le faubourg Saler (*in barrio de Salern*), avec les vergers et autres dépendances, en se réservant toutefois, pour eux et pour leurs parents, la sépulture dans un lieu convenable.

» L'année suivante, le 15 août 1293, le chapitre provincial des dominicains, tenu à Brive, ayant accepté une résidence dans la ville de Saint-Junien, Jourdain Paute fut envoyé dans cette ville par Raymond L'Étrange, prieur de Brive, et célébra la messe de la sainte Vierge, le 3 novembre 1293, dans les maisons données, qui furent assignées à la *prédication* de Saint-Junien. On en dressa ce jour même un acte, qui fut signé par *Aimeric Rodier*, notaire public, *Aimeric Estanhac*, clerc, *Arnaud Lo Gasco*, *Blancha Flors*, son épouse, *Jean Comtareau* et *Beatrix Pozela*.

» Quelques religieux, à qui ce nouvel établissement ne plaisait pas, le laissèrent languir pendant plusieurs années. De plus, une émeute fut excitée par la jalousie et la malveillance contre cette maison. On abattit la toiture de l'église; on en brisa les vitraux. En présence d'un pareil scandale, Raynaud de La Porte, évêque de Limoges, et conservateur des privilèges accordés par le pape à l'ordre de Saint-Dominique, fut obligé de lancer une sentence d'excommunication contre les fauteurs de ces désordres, en 1305.

» Trois ans après (1308), Bernard Guidonis, à qui nous devons presque tous les détails que nous venons de donner, fut désigné, dans le chapitre provincial tenu à Rieux, pour placer dans la *résidence* de Saint-Junien le nombre de religieux qu'il jugerait convenable. Le temps lui manqua pour s'acquitter de cette mission: il fut retenu à Toulouse par les nombreuses occupations de sa charge.

» Enfin, en 1309, le chapitre provincial de Périgueux, tenu le 11 juin, ordonna à Guy Élie et à Hugues de Montceran de se rendre sans délai à Saint-Junien. L'année suivante, le chapitre provincial de Pamiers, tenu le 22 juillet, nomma Hugues de Montceran, natif de Brillac, premier prieur du couvent de Saint-Junien, et Jean du Verger, d'Aixe, premier sous-prieur.

» Cette même année, 15 novembre 1310 (1), Raynaud de La Porte, évêque de Limoges, introduisit et installa solennelle-

(1) Le chroniqueur Maleu (page 110) place aussi cet événement en 1310.

ment les dominicains dans ce nouveau couvent. Les chanoines de la collégiale, les frères mineurs, le clergé et le peuple formaient un brillant cortège, et augmentaient la pompe de cette auguste cérémonie. L'évêque célébra pontificalement, fit prêcher en sa présence la parole divine, et donna aux dominicains 50 livres tournois.

» On vit, dès la première année de cette maison naissante, un religieux, nommé Pierre David, briller comme un astre de sainteté, comme un modèle achevé des vertus chrétiennes et apostoliques. Il mourut à Saint-Junien, en odeur de sainteté, le 29 septembre 1341. »

Au mois de juillet 1569, les bâtiments des dominicains de Saint-Junien furent brûlés et saccagés par l'armée calviniste, que commandait le chevalier Louis de Vauldry, sieur de Mouy-Saint-Paul. Cependant les religieux de Saint-Dominique sont restés dans cette ville jusqu'à la révolution du dernier siècle; mais; depuis on ne sait quelle époque, ils appartenaient à la province occitane, quarante-cinquième et dernière de l'ordre, érigée, en 1669, sous le titre de Saint-Louis, par le pape Clément IX. Cette province était formée de la congrégation occitane, réforme introduite chez les frères prêcheurs de France, et d'abord à Toulouse, en 1596, par le P. Sébastien Michaelis, qui avait pris l'habit religieux à Marseille, et dont le pape Paul V avait approuvé la réforme en 1608.

L'homme est *naturellement* porté vers ce qui lui rend la vie commode; même les ordres religieux cèdent un peu à cette pente malheureuse: voilà pourquoi de temps en temps les réformes sont nécessaires quand un corps religieux a perdu sa première ferveur.

COUVENT DE FELLETIN.

Par acte du 20 janvier 1589, François Durand, né à Felletin (Creuse), prêtre de la communauté de l'église du Moutier de cette ville et chanoine de Moutier-Rauzeille, espérant que ses compatriotes l'aideraient à réaliser son généreux projet, fonda dans sa ville natale « un collège auquel il y aurait trois régents jésuites, ou, à défaut, deux autres personnes capables, de la religion catholique, apostolique et romaine, pour enseigner la jeunesse en grammaire, rhétorique et autres bonnes lettres ». Pour cela, il laissait 666 liv., à la seule condition qu'à perpétuité, tous les **P**undis, les régents et les écoliers assisteraient, dans la

chapelle de Saint-Léger de l'église du Moutier, à une messe pour le repos de son âme, et à la fin de laquelle ils réciteraient un *De profundis* sur les tombeaux des Durand. Ce pieux appel fut entendu : les habitants de Felletin fournirent un local, qui leur coûta 3,900 fr.; plusieurs gentilshommes des environs constituèrent des rentes, et l'on put demander des régents pour *instruire en bonnes lettres la jeunesse de Felletin et autres lieux circonvoisins*. Les jésuites avaient déjà vingt collèges en France, et deux cent cinquante en Europe, en Asie ou en Amérique : ils ne purent accepter de venir à Felletin; et, sur leur refus, on s'adressa aux enfants de Saint-Dominique, qui vinrent ouvrir le nouveau collège. *Ils y vinrent on ne sait en quel nombre, et partirent on ne sait quand ni pourquoi, après être restés peu de temps*, dit un mémoire conservé dans les archives de la mairie de Felletin. Avant que j'eusse trouvé ce document, le premier dominicain qui ait apporté la parole de Dieu à Limoges depuis la révolution, le R. P. Monjardet, prédicateur de l'Avent de 1853 à Saint-Pierre de Limoges, et qui devait prêcher peu après la retraite des élèves du collège de Felletin, m'avait appris que les Pères de son ordre avaient possédé un couvent dans cette petite ville. Naturellement j'ai désiré me procurer tous les renseignements possibles sur ce fait, qui intéresse l'histoire de ma ville natale. Peut-être, me disais-je, notre collège a eu pour prier un homme illustre de l'ordre des frères prêcheurs! Le P. Monjardet pensant que le R. P. Lacordaire pourrait seul connaître les détails que je demandais, après quelque hésitation, j'ai pris la liberté d'écrire à l'illustre directeur du collège de Sorèze : il m'a fait l'honneur de répondre lui-même. Malheureusement le R. P. n'a pu rien ajouter à ce que m'avaient appris nos archives. Échard cite seulement Felletin comme un des couvents d'hommes de l'ordre des frères prêcheurs. Mais cette simple mention et la tradition locale, consignée dans un manuscrit cité au dernier siècle, rendent le fait irrécusable.

COUVENT DE ROCHECHOUART.

Ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer (*Histoire de la ville de Bellac*, p. 48), le calvinisme s'était sérieusement implanté à Rochechouart, où des chefs de famille assez influents rétribuaient le ministre, qui se retira pourtant en 1600, parce qu'il ne trouva pas deux ou trois religionnaires qui promissent de lui donner des

gages suffisants dont ils seraient cautions. Néanmoins des confrères plus faciles le remplacèrent, ou, de temps en temps, des ministres *étrangers* vinrent exciter le zèle de leurs adeptes, et l'édit de révocation de l'édit de Nantes put s'appliquer dans cette ville : aussi le vicomte de Rochechouart, qui souffrait de voir dans le lieu de sa résidence des divisions religieuses, désira-t-il y fonder un couvent de religieux. Les jésuites sont nés pour combattre le protestantisme ; mais les dominicains naquirent aussi pour combattre les Albigeois par la parole et par l'exemple des vertus d'obéissance et de pauvreté. Leur esprit propre est l'esprit de zèle religieux. Ce furent eux que le vicomte appela, en 1614, dans un faubourg de Rochechouart, au Chatenet, où, depuis 1267 au moins, il y avait des bénédictins, déjà sécularisés en 1500, et que les calvinistes chassèrent après avoir pillé leur maison ; si bien qu'à l'arrivée des frères prêcheurs l'église servait de grange, et les bâtiments délabrés logeaient un cabaretier.

Sans doute l'installation des dominicains à Rochechouart ne fut régularisée qu'en 1630, car c'est la date consacrée pour cet établissement. Les frères prêcheurs qui s'installèrent à Rochechouart étaient, comme ceux de Limoges, de la province de Toulouse ; en 1650, ils prirent la réforme de la congrégation occitane, qui devint province en 1669. En 1791, il n'y avait à Rochechouart que trois religieux : le P. Lezeret, prieur, et le P. Garigout, aussi prêtre, puis un frère lai. En 1793, on vendit, comme bien national, l'édifice, où l'on voit encore quelques cloîtres du xvi^e siècle.

HOSPITALIÈRES DE SAINT-DOMINIQUE.

Avant d'avoir formé sa congrégation d'hommes, saint Dominique avait déjà fondé à Pouille, entre Carcassonne et Toulouse, à un quart de lieue de Fanjaux, un couvent destiné à recueillir et à élever les filles nobles dont les pères étaient trop pauvres pour payer leurs frais d'éducation ou pour les nourrir, et que, pour ce motif, ils livraient aux Albigeois, qui les entraînaient trop souvent dans leur hérésie. Dès 1206, le couvent de Pouille était bâti, et on y mit onze jeunes filles, dont neuf avaient été arrachées à l'hérésie des Albigeois par les miracles de saint Dominique, qui leur donna l'habit religieux. Leur costume alors était une robe blanche, une chape tannée et un voile noir. Les religieuses furent toujours, jusqu'au dernier siècle, au moins cent dans cette mai-

son, dans laquelle plusieurs princesses se consacrèrent à Dieu. Elles devaient, d'après la prescription de saint Dominique, s'occuper, à certaines heures, du travail des mains, à filer la laine et le lin nécessaires pour leurs vêtements, qu'elles confectionnaient elles-mêmes.

Le 21 février 1219, saint Dominique réunissait, par ordre d'Honorius III, dans le couvent de Saint-Sixte, que ce pape lui avait donné pour ses religieux, et auquel il substitua celui de Sainte-Sabine, les religieuses de Rome tirées de diverses maisons où la règle était mal pratiquée. Sous la direction pieuse de notre saint, elles devinrent toutes parfaitement édifiantes; et, si Pouille fut fondée avant le couvent de Saint-Sixte, ce fut dans celui-ci qu'on prit d'abord l'habit de l'ordre de Saint-Dominique tel que les religieux le portèrent après la vision du bienheureux Renaud d'Orléans (1) : une robe et un scapulaire de laine blanche avec une chape ou manteau noir; sur la tête, un voile noir doublé d'un voile blanc, et, autour du cou, une guimpe blanche ronde assez étroite, et en forme de col. Au XVIII^e siècle, les dominicaines avaient plus de 130 maisons en Italie, environ 45 en France, 50 en Espagne, 15 en Portugal et 40 en Allemagne; elles en avaient en Pologne, en Russie et jusque dans les Indes. Dans le diocèse de Limoges, les dominicaines desservirent les hôpitaux jusqu'à la révolution, à Magnac-Laval depuis 1710, et à Bourgneuf (Creuse) depuis 1738. Le R. P. Rouard de Card, né à Limoges, et aujourd'hui provincial des frères prêcheurs de Belgique, étant encore prêtre de notre diocèse, a fondé, dans notre ville, en 1852, le tiers-ordre de Saint-Dominique. Ce tiers-ordre s'y trouve aujourd'hui très-florissant : espérons que les Pères eux-mêmes reviendront s'y établir.

Après un article déjà trop long, il suffira de citer les domi-

(1) En 1219. Jusque là saint Dominique et ses compagnons avaient porté le costume des chanoines réguliers. Alors ils prirent le costume qu'ils gardent encore : la robe blanche avec le scapulaire de même couleur, auquel est attaché un capuchon sur lequel s'adapte, en le recouvrant, un autre capuchon noir, que les religieux prennent avec la chape noire au chœur, et lorsqu'ils sortent de la maison. Ils n'ont qu'une couronne de cheveux.

nicains distingués nés en Limousin : nous devons pourtant une mention spéciale au cardinal *Jean du Moulin*.

Né à La Molineyrie, paroisse de La Garde près Tulle, il prit l'habit religieux à Brive, et fit profession au chapitre provincial de Limoges en 1337. Son savoir et sa piété l'ayant fait choisir pour remplir une des deux places que les religieux de sa province avaient au collège de Saint-Jacques à Paris, en 1344 il fut nommé inquisiteur à Toulouse. Clément VI, dont il était neveu d'après quelques-uns, quoique Échard assure le contraire, le fit maître du sacré palais à Avignon en septembre 1345; il ne fut dans cet office qu'environ deux ans, après lesquels il fut élu, quoique absent, à l'unanimité, vingtième général de son ordre par le chapitre général tenu le 30 mai 1349 à Barcelonne. Il tint deux chapitres, et fit quelques règlements. Tandis que, visitant les maisons de son ordre, il se trouvait dans la province de France, il fut appelé de nouveau par Clément VI à Avignon, où il fut fait, le 17 décembre 1350, cardinal du titre de Sainte-Sabine. *Il resta aussi humble, pieux et débonnaire qu'il l'était auparavant*, gardant aussi son habit religieux. *On le regardait comme le miroir de la religion*. Il assista au conclave dans lequel on élut Innocent VI. Il mourut à Avignon en 1358, ou, plus probablement, comme dit Baluze, le 23 février 1353. Il a composé : 1° *Tractatus de reparatione hominis lapsi*, que l'on gardait manuscrit au collège de Navarre à Paris; 2° *Sermones de tempore et de sanctis*, fort estimés dans leur temps; 3° *De sanguine Christi*. — Son portrait était dans le chapitre des frères prêcheurs de Toulouse.

En 1329, il avait été assigné lecteur pour la deuxième leçon de théologie au couvent de Limoges.

Pierre-Martyr André, né à Limoges, où il mourut en 1673, a laissé un volume in-fol. manuscrit de *Sermons*. — Jean Balistier, né à Limoges vers 1260, a laissé un volume manuscrit de *Sermons*. — Hyacinthe Baluze, né à Tulle, et parent du célèbre Étienne, fut prédicateur estimé. — Dominique Drapeyron, né à Lubersac, et mort en 1669, fut renommé pour sa piété. — Arnald Guidonis fut pénitencier du pape Innocent VI. — Paul Nicot, né à Limoges, se distingua, au xvii^e siècle, par ses prédications. — Julien Sage, né à Tulle, partit, en 1682, pour prêcher l'Évangile dans les provinces d'Amérique soumises à la France. Il a publié : *Oraison funèbre de Louis le Grand*, prononcée dans l'île de La Martinique, en l'église des frères prêcheurs,

par le P. Sage, professeur en théologie et missionnaire apostolique, 1717, in-4° de 45 pages.

SOURCES : Martène, *Veterum scriptorum*, T. VI, col. 463-469, 504-506, 548-525; — Échard, T. I, p. 4, 39, 460, 259-260, 270, 445, 446, 576-580, 609, 625, 628, 708; T. II, p. 739, 807 et supplément; — *Année dominicaine*, mars, 20 juin et 29 septembre; — Le P. Thouron, *Histoire des hommes illustres de l'ordre de Saint-Dominique*, Paris, Babuty, 1743, T. II, p. 94-107, 328-334; T. III, p. 464-474; — Bonaventure de Saint-Amable, T. III, p. 543-545, 547, 554, 574, 576, 579, 580, 694, 830; — *Gallia purpurata*; — Baluze, *Vies des papes d'Avignon*; — Nadaud, *Mémoires manuscrits*, T. I, p. 44, 45, 102, 154, 162; T. II, p. 35, 59; T. III, p. 78, 257; *Cahiers* appartenant à M^{me} veuve Auguste DuBoys : 2^e cahier, p. 82, 83; 3^e cahier, p. 140, 170; 4^e cahier, p. 262; 6^e cahier, p. 447; — Legros, *Le Limousin ecclésiastique*, p. 258, 585; — P. Duléry, *Histoire de Rochechouart* (3^e partie); — *Biographie des hommes illustres du Limousin* : Limoges, 1854, p. 13, 39, 43, 125, 142, 170, 198, 256, 265.

J.-B. L. ROY-PIERREFITTE.

Limoges, le 13 avril 1860.

BIBLIOGRAPHIE.

- 1^o *Catalogue méthodique de la bibliothèque communale de la ville de Limoges*, par M. Émile Ruben, bibliothécaire. (Polygraphie, — Belles-lettres). — Limoges, Chapoulaud frères, 1860, in-8^o.
 - 2^o *Cartulaire de l'abbaye de Beaulieu* (en Limousin), par M. Maximin Deloche, membre de la Société impériale des Antiquaires de France et de la Société impériale de Géographie. — Paris, imprimerie impériale. 1860, in-4^o.
-

1.

En réunissant sous un même titre et dans une même critique deux livres aussi différents pour le fond que ceux que je viens d'annoncer, j'ai voulu associer dans un commun sentiment d'estime et de reconnaissance deux noms également chers à notre Société Archéologique et aux lettres limousines. Un nouvel esprit semble naître aujourd'hui dans nos provinces, si long-temps sacrifiées au monopole intellectuel de Paris : c'est l'esprit de recherche historique et d'érudition locale. On recueille de toutes parts les documents relatifs au passé de chaque ville, et chaque ville dresse en même temps l'inventaire de son mobilier scientifique et littéraire. On fouille les archives des intendances, des communes, des abbayes, pour y chercher les leçons que les siècles antérieurs ont pu léguer au temps présent, et l'on donne acte aux générations studieuses des richesses bibliographiques que la prévoyance des ancêtres a accumulées dans nos dépôts. Ce double travail se poursuit en ce moment sur tous les points de la France avec un ensemble et une ardeur qui justifient à merveille le patronage d'un ministre intelligent et patriote. Confié à des têtes actives, à des cœurs fermes et droits, ce travail ne s'arrêtera point, je l'espère : il ouvrira des routes nouvelles et des perspectives inconnues à ces esprits dévoyés ou nonchalants qui se plaignent de manquer de ressources, qui ne savent à quel labeur se vouer, et qui vont cherchant partout, sans vouloir les rencontrer nulle part, des sujets de méditation et d'étude.

C'est à ce titre surtout que je me plais à louer les généreux efforts que notre jeune et savant bibliothécaire, M. Émile Ruben,

consacre depuis quatre ans à la rédaction de son catalogue (1) : tâche ingrate et pénible, disons-le bien haut, mais non pas si modeste qu'elle n'ait droit, comme beaucoup d'autres, aux honneurs d'une critique sérieuse et à la reconnaissance des gens de lettres.

Je n'ai pas à faire ici l'histoire de notre bibliothèque communale. Elle offrirait, à coup sûr, autant d'intérêt que mainte histoire bien plus pompeuse, et ne laisserait pas que de fournir sa bonne part d'enseignements philosophiques. J'abandonne ce travail à un plus compétent, et je me borne à rappeler que, comme la plupart des établissements de ce genre, la bibliothèque de Limoges doit son origine à la grande tourmente révolutionnaire, qui, en rendant ses droits à la nation, rendit aussi à l'intelligence ses titres, jusqu'alors confinés en très-grande partie dans les couvents. Comment ces épaves précieuses de la science monastique ont échappé à l'inintelligente cupidité des Vandales de 93, c'est ce qu'il faudrait admirer avec un religieux sentiment de gratitude, si des vides encore trop nombreux et d'irréparables lacunes n'attestaient, par malheur, que la sottise humaine ne perd jamais entièrement ses privilèges. Remercions ici les prédécesseurs de M. Ruben et M. Ruben lui-même d'avoir, autant qu'il était en eux, comblé les vides et les lacunes. Nos conservateurs n'ont pas fait que conserver : ils ont accru et développé le patrimoine que la révolution nous avait légué. Avec des ressources pécuniaires extrêmement restreintes, M. Ruben a pu, en moins de six années, élever de 44,000 à 49,000 le chiffre des volumes de la bibliothèque. Mais il a fait plus et mieux : il en a dressé le catalogue.

Si l'on n'a pas un peu couru le monde, si l'on ne s'est pas plus ou moins fourvoyé dans ces officines studieuses de la province et même de Paris où le lecteur, désorienté au milieu des innombrables volumes qui décorent les rayons d'une bibliothèque se disant publique, reste des heures entières à la merci d'un employé subalterne en quête d'un livre introuvable et trop souvent *introuvé*, on ne comprendra pas, comme je le fais moi-même, l'incalculable bienfait de ces catalogues méthodiques qui mettent immédiatement à la portée du plus humble étudiant les renseignements dont il a besoin. Il ne suffit pas d'avoir des livres : il faut savoir les livres qu'on a pour s'en servir le cas échéant. Nous étions riches, sans doute, avant que M. Ruben eût mis la main à l'œuvre ; mais

(1) La première partie du Catalogue, consacrée à l'*Histoire*, a paru en 1858; la troisième, consacrée aux *Sciences et Arts*, sera ultérieurement publiée.

aujourd'hui nous connaissons nos richesses, et nous pouvons les utiliser pour notre agrément ou notre instruction. La mine est découverte : c'est à nous de l'exploiter.

Or la mine n'était pas aussi facile à découvrir qu'on pourrait se l'imaginer, et, si j'entre à cet égard dans quelques considérations préliminaires, c'est moins pour rendre hommage au talent de M. Ruben, qui n'a que faire de mes éloges, que pour constater en sa faveur le mérite d'une difficulté souvent éludée par d'autres, et par lui surmontée avec honneur.

Je me reporte au titre même de son ouvrage, et j'y lis ces mots sacramentels : « *Catalogue méthodique* ». Sait-on bien au juste la somme de travail que comporte la justification de cette simple épithète : *méthodique* ? Vouloir introduire une méthode quelconque dans la classement de 4,695 ouvrages se rattachant de près ou de loin à cette division complexe : *Polygraphie et Belles-Lettres*, n'est-ce pas proprement essayer de soumettre le chaos à des lois ? Quoi de plus divers et de plus ondoyant que ces confuses manifestations de la pensée humaine, protégée insaisissable qui sait revêtir toutes les formes pour instruire ou pour plaire, depuis la compendieuse et savante Encyclopédie jusqu'au roman ingénieux et frivole ? Poètes et prosateurs, moralistes et lexicographes, orateurs et dramaturges, épistolaires et rhéteurs, fabulistes et grammairiens, ils sont tous là, pêle-mêle, dans l'inextricable variété de leurs genres, de leurs langues et de leurs siècles. N'y a-t-il pas de quoi frémir à envisager par le détail les difficultés sans cesse renaissantes d'une classification méthodique appliquée à des objets si indigestes et si peu méthodiques de leur nature ? Je suppose néanmoins que, à force de patience et d'érudition, après avoir compulsé tous les manuels, feuilleté tous les dictionnaires, épuisé jusqu'au dernier mot la science aride et diffuse des répertoires, suppléé par des lectures fastidieuses ou malsaines au silence des bibliographes, je suppose que notre catalogueur ait réussi à discerner les spécialités, et à caser tous ses auteurs dans le mobile échiquier de l'intelligence humaine : est-ce à dire que sa besogne soit terminée ? Gardez-vous bien de le croire. Sisyphe n'a porté son rocher jusqu'au haut de la montagne que pour le voir aussitôt redescendre dans la plaine, et lui imposer un nouveau supplice. Il faut alors s'arrêter devant chaque nom d'auteur en particulier, et, quand ce nom est celui de Voltaire par exemple, ou d'un de ces prodigieux génies qui ont traité *de omni re scibili et de quibusdam aliis*, il faut faire le départ de ses œuvres,

mettre chaque ordre de faits ou d'idées à sa place dans le catalogue, et recommencer devant chaque nom propre le travail méthodique que vous savez. Je ne parle pas des difficultés accessoires : frontispices mutilés, dates absentes, initiales à déchiffrer, fantaisies d'éditeurs à expliquer, grimoire à tirer au clair. Il y a là tout un menu détail de marquetterie bibliographique dont on ne peut se faire l'idée qu'à la condition de pénétrer dans le laboratoire de l'érudit, ou, ce qui vaut mieux encore, de feuilleter son livre.

Dire du livre de M. Ruben qu'il réalise pleinement toutes les promesses de son titre, ce ne serait pourtant qu'avouer la moitié de la vérité. Non-seulement notre bibliothécaire a fait un catalogue méthodique dans le vrai sens du mot, mais il a fait un catalogue instructif, et c'est principalement à ce dernier point de vue que j'estime et que j'aime son travail. La méthode n'implique guère qu'une certaine dose de patience jointe à un peu de logique. L'attrait que l'auteur a su donner à des matières aussi peu susceptibles d'en recevoir qu'une sèche nomenclature de livres annonce de sa part un ensemble de qualités qui ne sont pas, dit-on, l'apanage ordinaire des savants proprement dits. Aussi bien ses divisions et subdivisions sont parfois multipliées à l'infini, et sans des motifs suffisants. Son chapitre de la *Bibliographie*, par exemple, est morcelé outre mesure, et je me demande ce que peut gagner la *méthode* à ces distinctions curieuses de « bibliographie des auteurs appartenant à des ordres religieux ; — bibliographie des ouvrages condamnés ; — bibliographes nationaux ; — bibliographes français, etc. ». N'est-ce pas pousser un peu bien loin l'amour du détail et de l'infiniment petit ? De même pour la linguistique. Parce qu'il existe un livre d'Henri Estienne sur « *la précellence du langage françois* », M. Ruben s'est cru obligé de faire un chapitre spécial pour les ouvrages qui traitent de l'excellence de notre langue. C'est faire à Estienne un honneur par trop exclusif, et dont beaucoup d'autres seraient mieux fondés à revendiquer le bénéfice. Mais, que ces subdivisions ne soient pas utiles au lecteur en bien des rencontres, je n'oserais en conscience l'affirmer, et c'est pourquoi je n'insiste pas sur une critique qui ressemble presque à de l'ingratitude.

J'arrive tout de suite à ce qui constitue, selon moi, l'incontestable originalité du Catalogue, à ce qui en fait un livre intéressant, précieux pour tout homme de lettres, et qui lui assure une place distinguée parmi les publications émanées de

la Société Archéologique et Historique du Limousin. Il est certain qu'un catalogue, quand il s'en tient judaïquement à la nomenclature des objets inventoriés, n'a par lui-même rien qui soit de nature à affriander la curiosité des lecteurs. Mais, à part l'intérêt bien légitime que des Limousins ne manqueront pas de trouver à l'inventaire de leurs richesses intellectuelles, il y a dans le livre de M. Ruben un intérêt d'un autre genre, et qui peut séduire jusqu'à des étrangers : c'est celui qui s'attache aux notes bibliographiques, biographiques et critiques dont l'auteur a illustré ou, pour mieux dire, illuminé tout son travail. Il ne rencontre pas un seul ouvrage un peu marquant sans nous faire, en quelque sorte, son histoire, supputer le nombre de ses éditions, indiquer la meilleure, exposer brièvement les vicissitudes de son existence; car les livres aussi ont leurs destinées. Quand il a affaire à une collection, il en décompose les éléments; si c'est un polygraphe, il déduit tout au long les titres de ses écrits, et nous pouvons ainsi prendre d'ensemble une idée nette et précise de la diversité de ses travaux et du caractère de son génie. Une chose à laquelle la plupart des bibliographes dédaignent de s'astreindre, c'est de reproduire exactement les titres des livres; à plus forte raison ne se mettent-ils pas en peine de nous éclairer sur l'origine de maints écrits anonymes, ou de rechercher les noms qui se dissimulent sous d'insignifiantes initiales. M. Ruben ne se contente pas de nous rendre jusqu'aux fautes d'orthographe ou de typographie qui déparent malencontreusement le frontispice de nos vieilles éditions, ni d'arracher à son *incognito* l'auteur prudent, qui ne court plus aujourd'hui le risque d'être brûlé en place de Grève ou ailleurs : il discute l'authenticité des dates; il recherche scrupuleusement la paternité des ouvrages; il s'enquiert des plagats, et les dénonce sans vergogne; il recueille en passant toutes les curiosités biographiques ou littéraires qui peuvent édifier ou divertir le lecteur. Saviez-vous, avant que M. Ruben vous l'eût dite, l'origine du nom de Sacy, ou bien encore les aventures du bon père Josset, de ce jésuite qui mettait l'histoire de France en vers latins, comme le marquis de Mascarille voulait mettre l'histoire romaine en madrigaux? Il arrive parfois qu'un éditeur facétieux nous donne un logogriphe à deviner en manière de renseignements bibliographiques. M. Ruben s'acharne après le logogri-

griphe avec toute la candeur d'un érudit qui n'aime pas les mystifications, et le plus souvent il nous en découvre le sens ou sérieux ou bouffon. Lorsqu'un titre ambitieux ne sert qu'à recouvrir des pauvretés, des redites ou des niaiseries sentimentales, l'auteur du Catalogue, qui n'est pas dupe de ces fausses apparences, nous indique la supercherie, et, d'un trait vif et acéré, il remet bien vite l'imposteur en sa place. Il fait preuve à la fois de conscience et de goût : deux choses qu'on n'est jamais fâché de rencontrer, voire dans un catalogue.

Si tous ces faits, recueillis au hasard de la main dans le livre que j'analyse, peuvent intéresser le commun des lecteurs, il en est d'autres qui toucheront plus particulièrement le public limousin, en vue duquel ce livre a été évidemment rédigé. Il existe, à la vérité, un répertoire de nos célébrités locales, un dictionnaire, malheureusement inachevé, des écrivains qui ont illustré notre province par la culture intelligente des lettres (1); mais le Catalogue méthodique pourrait à la rigueur en tenir lieu. C'est avec une pieuse et patriotique sollicitude que M. Ruben a recueilli tous les renseignements qui se rapportent à la vie et aux œuvres de nos concitoyens morts ou vivants. Quiconque sera tenté un jour d'élever un monument durable aux gloires littéraires du Limousin devra s'estimer heureux de trouver dans le Catalogue de notre bibliothèque les matériaux de son travail. Ces petites notices biographiques sont accompagnées le plus souvent de jugements critiques, véritables miniatures littéraires; car le peu d'étendue du cadre empêchait l'auteur d'en faire des portraits en pied. Mais dans ces appréciations esthétiques, il est impartial autant qu'un Limousin peut l'être, toujours vrai, jamais flatteur avec préméditation et par intérêt, comme tant d'autres. Il mesure avec sagacité et de bonne foi l'éloge et le blâme, et s'avance sur ces routes glissantes avec les précautions minutieuses, le tact exquis, l'exactitude scrupuleuse d'un homme qui ne laissera rien à l'erreur ni à l'incertitude de tout ce que l'instinct du vrai, la patience et la passion pourront leur arracher.

Je voudrais maintenant résumer moi-même en quelques

(1) V. *la Biographie des hommes illustres du Limousin*, par MM. Aug. DuBoys et l'abbé Arbellot : Limoges, 1854, T. I.

mots l'œuvre entière de M. Ruben, et ici je ne puis me défendre d'un sentiment d'amertume que partageront certainement tous ceux qui ont visité notre bibliothèque. Ce ne sont plus ces belles collections, ces documents nombreux, ces travaux remarquables de tous les pays et de tous les temps qui enrichissent la première partie du Catalogue (1). Parmi tant d'ouvrages recensés avec tant de soin et tant d'art, combien n'en est-il pas de mutilés ou d'incomplets! et, parmi tous ceux qui nous sont parvenus intacts, combien d'inutiles, de frivoles, de détestables! La plupart des grandes collections sont dépareillées; nos grands écrivains nationaux ne sont représentés que par des éditions sans valeur, défectueuses, insuffisantes. Le rayon des classiques étrangers offre surtout les vides les plus affligeants: l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre et l'Espagne comptent à peine quelques volumes, et leur poètes ne remplissent pas même dix pages du Catalogue. Quevedo et Calderon, Métastase et Leopardi, Addison et Sheridan, Hoffmann et Klopstock, brillent par leur absence. Les autres ne nous arrivent que défigurés par les plus indignes traductions. N'est-ce pas une pitié? En revanche, nous possédons la plus monstrueuse collection des plus mauvais romans écrits dans le style le plus insipide du XVIII^e siècle. Il y aurait là de quoi pervertir l'esprit et le cœur de toute une génération si, par l'effet d'un dédain qui fait honneur au bon goût de nos compatriotes, ces vénérables reliques de la stupidité humaine ne gisaient enfouies dans les combles de la bibliothèque sous un triple rempart de poussière, qui les défendra, j'espère, à tout jamais contre la curiosité inexpérimentée des novices.

Cette part faite au mal, et c'est par malheur la plus considérable, je dois aussi faire la part du bien, et signaler, après M. Ruben, les éditions rares, les merveilles typographiques que renferme notre dépôt. Les amateurs de beaux livres s'arrêteront avec satisfaction devant un *Boileau* de 1701, édition la plus précieuse pour les gens de lettres, au dire de M. Quérard, en ce que c'est la dernière revue par l'auteur, qui lui-même la nommait son édition favorite; devant un *Racine* de Didot, l'un de ces deux cents magnifiques exemplaires imprimés, en 1783, par ordre du roi

(1) V. le *Catalogue d'histoire*, 1858.

Louis XVI, pour l'éducation de son fils; devant un *Ausone* sorti des presses de Simon Millanges, dont les éditions, dit Peignot, approchent beaucoup de celles des Estienne; devant un *Phèdre* de Barbou, délicieuse édition de poche, comme on en faisait encore au dernier siècle; devant un exemplaire de *Dante* réputé par M. Artaud d'une rareté qui le rend aujourd'hui presque introuvable dans le commerce, etc. Et, puisque j'en suis à l'énumération des livres précieux et irréprochables au point de vue typographique, je croirais commettre un véritable déni de justice si je n'adressais ici les éloges les plus sincères et les mieux mérités à M. Chapoulaud, l'éditeur du Catalogue, pour les soins intelligents et l'exquise correction qu'il a apportés à l'exécution de cette œuvre difficile et délicate. Les imprimeurs habiles n'ont jamais manqué à Limoges; mais un imprimeur érudit est une chose qui tend à devenir de plus en plus rare sous le soleil. Félicitons M. Ruben de cette heureuse et savante collaboration, et souhaitons de pareils interprètes à la pensée de nos écrivains, de pareils modèles à l'industrie renaissante de notre ville!

II.

Je n'apprendrai rien à personne en disant, après M. Guizot, que les monographies étudiées avec soin sont le plus sûr moyen de faire faire à l'histoire de véritables progrès. Mais des monographies utiles, intéressantes et complètes, n'en fait pas qui veut. Il faut, pour réussir dans ce genre de travail, un assemblage de conditions précieuses et rares : du loisir, des documents nouveaux, une instruction solide et vaste, la sagacité de l'érudit, le talent de la mise en œuvre. Sans tout cela, on peut encore produire quelque chose d'estimable : on ne fait rien d'excellent. Il n'y pas un an que M. Maximin Deloche a publié son *Cartulaire de l'abbaye de Beaulieu*, et déjà ce livre a eu l'honneur d'être cité comme une autorité dans mainte dissertation historique sur l'état politique et social de la France au moyen âge. Toutes nos louanges languiraient devant l'énonciation de ce simple fait. Le devoir de la critique en présence d'une œuvre si capitale consiste donc moins à entasser des épithètes élogieuses, dont l'auteur, j'en suis sûr, se soucie médiocrement, qu'à rechercher, dans une analyse exacte et scrupuleuse de son

travail, les causes réelles du succès si rapide et si légitime qu'il a obtenu dans le monde savant.

Si M. Deloche s'était contenté d'exhumer purement et simplement le trésor enfoui jadis dans les archives de l'abbaye de Beaulieu, il aurait, sans contredit, rendu le plus grand service à la science, et nous lui serions redevables du jour nouveau que cette publication aurait jeté sur les institutions de la Gaule au moyen âge. Mais M. Deloche n'est pas seulement un archéologue de premier ordre : c'est aussi un historien dans le sens le plus élevé du mot. L'introduction qu'il a placée en tête du Cartulaire est une étude achevée que M. Naudet ne désavouerait point, et que le regrettable M. Guérard aurait signée des deux mains. C'est, en quelque sorte, « la substantifique moëlle que, par curieuse leçon et méditation fréquente, » il a su extraire de ces volumineux documents pour en mettre à la portée de nos esprits paresseux la haute signification et l'inappréciable valeur. C'est le commentaire intelligent et lumineux qui éclaire un texte obscur et diffus en nous dispensant d'y recourir. C'est le résumé patient, méthodique et complet de toute la science enfermée dans ce latin barbare du moyen âge et dans ces parchemins poudreux et sacrés dont Voltaire aurait pu dire, avec plus de justesse et beaucoup moins d'irrévérence :

« Sacrés ils sont ; car personne n'y touche ! »

Et vraiment ce serait grand dommage ! L'histoire et la géographie particulières de notre Limousin y perdraient la foule de renseignements curieux et inédits dont M. Deloche a enrichi les antiquités de cette province ; ce qui ne peut pas nous être absolument indifférent. L'histoire générale de la France serait privée elle-même d'une quantité de pièces justificatives qui confirment de la façon la plus péremptoire, et par des arguments victorieux, le fait déjà pressenti par l'illustre M. de Savigny : la persistance de la législation et des usages romains dans toute la Gaule bien longtemps après la chute de l'empire carlovingien. Exposer ces deux résultats de l'heureuse découverte de M. Deloche, c'est, si je ne m'abuse, recommander puissamment son œuvre à l'attention des érudits en général, et, en particulier, des érudits limousins.

Des six divisions introduites par l'auteur dans sa savante

introduction, deux seulement, la première et la dernière, ont un intérêt exclusivement local, se rapportant, l'une, à l'histoire même de l'abbaye; l'autre, à la topographie du Limousin et du Quercy. J'indiquerai brièvement les points nouveaux et importants que M. Deloche a mis en lumière dans chacune de ces deux parties.

Fondée en 855 par saint Rodulphe, archevêque de Bourges, dans un obscur village du Limousin, l'abbaye de Beaulieu, déjà très-richement dotée par son premier fondateur, reçut encore par la suite, de la munificence des prélats, de la piété de nos rois et de la superstition des peuples, groupés autour de l'Église par la terreur de l'an mil, d'abondantes libéralités : terres, châteaux et villages, puis la mainbourg royale, de larges immunités, le droit de juridiction, etc. M. Deloche énonce que, vers la fin du x^e siècle, les possessions de l'abbaye s'étendaient à la fois sur le Bas-Limousin, dont elle occupait plus du tiers, et sur le nord du Quercy, dont les arrondissements actuels de Gourdon et de Figeac avaient en grande partie passé dans son domaine. Malheureusement la question qui agitait alors l'Europe chrétienne, la lutte des pouvoirs spirituel et temporel, eut aussi son retentissement et son contrecoup dans l'abbaye de Beaulieu, qu'elle mit aux prises avec les sires de Castelnau, devenus abbés laïques. Cette lutte, ignorée jusqu'à présent, et retracée de la manière la plus saisissante par M. Deloche, eut deux résultats : l'un, fatal à l'indépendance de l'abbaye, qu'elle subordonna à la puissante maison de Cluny; l'autre, favorable à l'unification administrative et politique de la France par la constitution d'un groupe important d'agréations monastiques, qui trouvaient dans leur soumission à une grande abbaye des gages de sécurité et de durée. Il ne paraît pas toutefois que ce changement si notable ait beaucoup contribué à relever la fortune ébranlée du monastère de Beaulieu; car, en dépit de la protection lointaine et inefficace de Cluny, il lui fallut encore subir la domination impérienne et parfois violente des seigneurs de Castelnau, et de leurs suzerains, les vicomtes de Turenne, qui lui enlevèrent la haute et basse justice, civile et criminelle, et usurpèrent une à une toutes les prérogatives des moines, jusqu'à ce que les ordonnances de nos rois sur les juridictions seigneuriales en amoindrirent graduellement l'importance au profit des baillis et sénéchaux, puis

des cours de parlement, en un mot, de l'autorité royale elle-même. L'influence politique de l'abbaye est désormais anéantie sans retour; mais l'influence religieuse subsiste encore, et celle-ci ne tarde pas à être battue en brèche, d'un côté, par l'institution des abbés commendataires, triste symptôme du relâchement de la discipline; de l'autre, par les guerres de religion, qui font succéder la destruction matérielle à la dissolution morale, puis par la main de fer de Richelieu et le despotisme absorbant de Louis XIV, enfin par la révolution, qui « aux ruines des cloîtres ajoute celle de l'institution elle-même ».

Pour qui sait quelle place considérable l'Église, et singulièrement le clergé régulier, occupe dans notre histoire nationale, il est inutile de faire ressortir l'intérêt que cette monographie de l'abbaye de Beaulieu peut offrir, et la lumière qu'elle jette sur bien des points obscurs et mal compris de notre histoire provinciale. Le récit de la petite révolution municipale accomplie dans la petite ville de Beaulieu est, à lui seul, un fragment très-instructif et très-original, une pierre de plus apportée au grand édifice que l'illustre Thierry a laissé inachevé.

Mais, si je ne suis pas la dupe des impressions qu'a fait naître dans mon esprit la lecture de ce remarquable travail, il me semble que la géographie de l'ancien Limousin doit en tirer encore plus de profit que son histoire. L'assemblée constituante a bien fait sans doute, en remaniant la division territoriale de la France, d'anéantir jusqu'aux derniers vestiges de ces rivalités d'origine et de ces nationalités propres que l'ancien régime avait laissées subsister. Cependant, pour si bon Français que nous soyons, nous ne pouvons entièrement abdiquer notre vieux titre de Limousin; et, comme nous ne songeons aucunement à faire schisme, on pardonnera à notre patriotisme local de relever avec orgueil les conclusions intéressantes que M. Deloche a cru pouvoir tirer des données de son Cartulaire. Ouvrez la plupart des rudiments de géographie que nos instituteurs mettent entre les mains de nos enfants : vous y verrez que l'ancienne province du Limousin a formé les deux départements de la Haute-Vienne et de la Corrèze. Déjà, en feuilletant le *Manuel d'Épigraphie* de notre vaillant et regretté collègue M. l'abbé Texier, j'allais jusqu'à taxer d'ambitieuse l'opinion qui le faisait rattacher

à notre province le département de la Creuse, et je me demandais comment nos bons voisins les Marchois s'accommoderaient de cette découverte. Voici mes scrupules de géographe mis à une bien plus rude épreuve par les assertions de M. Deloche! A son compte, en effet, nous serions encore en droit de revendiquer une bonne partie des départements de la Dordogne, de la Charente, du Cantal et du Lot! Et ce n'est point par des hypothèses aventureuses, mais par une érudition circonspecte et prudente, appuyée sur les textes les plus probants, que notre auteur établit cette topographie à la fois si flatteuse et si inattendue.

Dans son *Essai sur le système des divisions territoriales*, M. Guérard avait posé le principe suivant : « En prenant les circonscriptions ecclésiastiques telles qu'elles existaient avant le concordat de 1801, on obtient assez exactement les divisions ecclésiastiques des premiers âges, et, par conséquent, les divisions civiles de la Gaule romaine et de la Gaule des Francs ». M. Deloche n'admet ce principe que sous la réserve des empiètements et des usurpations que certains évêques se permettaient sur les diocèses limitrophes; usurpations qui, à en juger par les prohibitions répétées que nous trouvons dans les canons des conciles et dans les capitulaires des empereurs et des rois, auraient été beaucoup plus fréquentes qu'on ne peut l'imaginer. Il y aurait donc, suivant l'éditeur du Cartulaire, une très-grande imprudence à adopter comme définitives les données de la plupart des pouillés de diocèses. Quand ces pouillés sont d'accord avec les indications de l'Itinéraire d'Antonin ou de la Carte de Peutinger, on doit être assuré que les limites des circonscriptions ecclésiastiques représentent bien celles des anciennes nations gauloises sous l'occupation romaine. Dans le cas contraire, il convient, ce semble, de préférer le titre dont la date est la plus reculée, c'est-à-dire l'Itinéraire, dressé au temps même des Romains. Autre chose est, par conséquent, le *pagus lemovicinus* de la Carte de Peutinger, autre chose le diocèse de Limoges tel qu'il résulte du Pouillé de Nadaud : l'un est le véritable Limousin, et l'autre ne l'est pas. Après avoir scrupuleusement suivi, d'après les documents romains, la limite du *pagus lemovicinus*, et constaté les empiètements que les évêques du voisinage ont commis à notre préjudice, M. Deloche va jusqu'à fixer la date

approximative de ces modifications territoriales; et, selon lui, les empiètements du Périgord sont postérieurs à la période mérovingienne; ceux du Quercy s'accomplirent après le premier tiers du x^e siècle, et ceux de l'Auvergne dans le premier tiers du même siècle.

Je n'aurais qu'un reproche à faire à l'auteur pour cette partie de son travail : il a accompagné son étude géographique d'une carte sur laquelle il appelle à très-juste titre notre attention, et qu'il a dressée sur une réduction des feuilles de Cassini. Cette carte présente le tableau de l'ancien Limousin, avec ses limites et ses circonscriptions territoriales aux ix^e, x^e et xi^e siècles. Le malheur est que M. Deloche a conservé sur sa carte les dénominations latines, et que, dans son travail de restitution, il donne à la plupart des lieux leurs noms modernes : ce qui met le lecteur bienveillant et inexpérimenté dans le plus grand embarras, et l'empêche jusqu'à un certain point de se rendre un compte exact sur la carte des renseignements que l'auteur donne dans son texte.

Les quatre autres divisions de l'ouvrage ont, comme je l'ai dit plus haut, un caractère plus général, et tendent à nous démontrer la persistance de l'esprit romain et des institutions romaines parmi les populations centrales de l'ancienne Gaule. Ce fait important ressort déjà avec une parfaite évidence du maintien dans notre province des circonscriptions en *vicairies* et *centaines*, que nous y retrouvons encore à la fin du xi^e siècle, c'est-à-dire à une époque où partout ailleurs elles avaient depuis longtemps disparu. Il n'est pas moins fortement prouvé par la conservation des types du monnayage romain dans les pièces d'or mérovingiennes de fabrication limousine, ni par l'usage permanent de la langue latine, d'où se forma plus tard cette langue romane si riche, si souple et si harmonieuse des troubadours limousins. Mais, en pénétrant plus avant à la suite de M. Deloche, en étudiant avec lui la série des offices et professions monastiques, la législation, la justice et les formules, l'état des personnes et de la propriété, et enfin les impôts, les redevances et les mesures en usage dans notre province, on finit par se convaincre de l'opiniâtreté de ces races, qui, comme il le dit lui-même, « restées longtemps celtiques après la conquête des Romains, furent longtemps romaines après la chute de l'empire d'Occident, au milieu du flot des invasions germaniques ».

En ce qui concerne les offices et professions monastiques, il suffit de signaler l'existence d'une fonction d'origine toute romaine, du *defensor*, attaché au monastère, non comme subordonné, mais comme patron, et chargé de pourvoir à la sûreté de l'abbaye. C'était la résurrection pure et simple de cette magistrature municipale introduite dans les villes de l'empire romain au temps de leur décadence, et dont la mission consistait à défendre le peuple, et surtout les pauvres, contre l'oppression et les injustices des officiers impériaux et de leurs employés. On sait que l'importance et les attributions du *defensor* surpassèrent bientôt celles de tous les autres magistrats urbains, et que ce fut dans ses mains que tomba presque partout ce qui subsistait encore du régime municipal. Il en fut de même dans nos abbayes du moyen âge. Le *defensor*, dit M. Deloche, prit une très-large partie des biens qu'il s'engageait à défendre par les armes. Mais, tandis que, dans les anciens municipes, cette charge était devenue presque partout le monopole du clergé, qui possédait seul alors quelque énergie et quelque crédit; ce fut le contraire qui arriva dans les abbayes, et leur patronage fut généralement déferé à des seigneurs laïques. M. Guizot nous en explique bien le motif : « La force individuelle, et une grande force, pouvait seule garantir la plénitude de la propriété, et ceux à qui cette force manquait étaient contraints de se réduire à une sorte d'usufruit plus ou moins étendu, plus ou moins précaire ».

Ce n'est pas à dire toutefois que l'esprit féodal n'ait réussi à s'infiltrer à la longue au sein de la hiérarchie monastique. Je n'en voudrais d'autre preuve que les vicissitudes, si savamment et si compendieusement décrites par M. Deloche, de cette fonction du *servus iudex* ou *servus vicarius*, qui, choisi d'abord parmi les fiscalins de Chameyrac, et assujéti à une foule de contraintes destinées à lui rappeler sa condition première, s'émancipe progressivement, et devient, au commencement du xiii^e siècle, un véritable seigneur, luttant ouvertement avec l'abbé, et faisant régler contradictoirement, par arbitres choisis, sa juridiction et ses droits particuliers. « Et cet affranchissement, ajoute l'auteur, qui s'observe dans l'histoire des petits officiers n'était qu'une imitation de l'exemple donné par les fonctionnaires et tenanciers de l'ordre supérieur, du mouvement d'ascension

de toute les classes de cette société, en travail de la constitution féodale. »

Même conclusion à tirer de la législation. La plupart des chartes insérées par M. Deloche à la suite de son travail s'en réfèrent à la loi romaine, qu'elles désignent indistinctement sous les dénominations transparentes de *antiquorum auctoritas*, *legum institutio*, *unitas legum*, etc., quelquefois même *lex romana* tout uniment. Or, quoique le Bas-Limousin ait été occupé pendant un assez longtemps par les Wisigoths, on ne trouve dans le Cartulaire de l'abbaye de Beaulieu aucune mention de cette loi wisigothique, ou *breuiarium alaricianum*, dont il est si souvent parlé dans les Actes du Languedoc. La loi salique elle-même, dont les citations se rencontrent quelquefois dans la Gaule centrale, et notamment dans un décret du concile de Limoges à la date de 4034 ; la loi salique paraît avoir été complètement inconnue aux moines de Beaulieu, et, par conséquent, dans tout le Bas-Limousin. Mais là aussi l'esprit féodal a marqué son empreinte par l'usage du duel judiciaire, par l'institution des justices privées, et enfin par cette série de formules dont M. Deloche nous a donné la curieuse énumération.

Si le Cartulaire de Beaulieu ne fournit que peu de données sur la condition des personnes ; si l'auteur est obligé de nous renvoyer sur ce point aux travaux des Perreciot, des Guérard et des Naudet, nous ne laissons pas que de distinguer, dans les quelques mots qu'il consacre à ce chapitre, la trace de deux conditions empruntées à la société romaine : je veux dire les *mancipia* ou serfs, et les *clientes*, qui tiennent, paraît-il, le milieu entre les *mancipia* et les *milites* ou chevaliers. Les choses ne sont peut-être pas absolument identiques ; mais, du moins, les mots sont restés les mêmes. Et il en est ainsi des propriétés, dont les conditions sont certainement bien différentes, mais dont les noms latins se sont intégralement maintenus dans toute l'étendue du Limousin. Ce sont, comme autrefois, des *villæ*, des *mansi*, des *castra* et des *castella*, des *silvæ*, des *culturæ*, des *pascua*, etc. ; et M. Deloche compte ainsi jusqu'à trente espèces de propriétés : ce qui n'empêche pas que, au point de vue de la tenure, la situation n'ait été profondément modifiée depuis le temps de la conquête barbare. Dans l'un de ses plus remarquables *Essais sur l'histoire de France*, M. Guizot n'a mentionné

que trois sortes de propriétés territoriales : 1° les terres allodiales ; 2° les terres bénéficiaires ou féodales ; 3° les terres tributaires ou serviles. M. Deloche en a découvert cinq autres sortes sur les domaines de l'abbaye de Beaulieu ; savoir :

- 1° Les terres vicomtales ;
- 2° Les terres vicariales ;
- 3° Les borderies abbatiales ;
- 4° Les villas seigneuriales (*villæ indominicalæ*) ;
- 5° Les manses ecclésiastiques.

Quant aux impôts, il va sans dire que les vieilles inventions de la fiscalité romaine ont été religieusement conservées. Il y a encore en Limousin, au temps du Cartulaire, des impôts publics sur les bateaux et les charrois, des droits de justice, amendes et consignations, des impôts sur les terres et sur les personnes, des contributions sur les marchandises importées, des droits à percevoir dans les marchés, pour le logement et l'hébergement des officiers publics, etc., etc. ; mais il y a aussi le luxe des redevances féodales, imposées ou consenties : la dîme des églises, la dîme de la monnaie, le tiers, les prémices, les tailles, etc., etc., payables soit en argent, sous, deniers et oboles, soit en nature, avoine, cire, foin, gerbes, légumes, noix, pain, vin, huile, poissons, moutons ou corvées.

Restent les mesures agraires, de capacité ou de longueur, dans lesquelles il est permis aux plus novices de démêler avec la même clarté les débris de l'ancienne économie romaine. Et d'abord on ne retrouve ici aucune de ces mesures dont la terminologie gutturale et rude laisse entrevoir suffisamment leur origine germanique, le *jornalis*, l'*antsinga*, l'*aripennum*, le *bunnarium*, etc., en usage dans les provinces du nord. En fait de mesures agraires, tout est romain, le mot et la chose : c'est la *sextariada* (setérée), qui, d'après les recherches de M. Deloche, mesure à peu près la même superficie que l'ancien *jugerum* ; c'est la *quarteria* (cartonnée), qui, ainsi que l'a observé du Cange, mesure justement la quatrième partie du *jugerum* : c'est la *denariata* (denérée), qui, suivant le même auteur, désigne la contenance d'une terre produisant annuellement la valeur d'un denier. Le muid (*modius*), avec ses subdivisions en demi-muid et en setier, avait disparu depuis longtemps à Beaulieu lors de l'introduction du système décimal ; mais il s'était maintenu à Tulle, à Brive et sur d'autres points du Bas-Limousin : or le muid est une mesure de capacité essentiellement romaine, et sa

valeur seule avait changé depuis l'invasion des barbares jusqu'au XVIII^e siècle. Enfin dom Carpentier, le continuateur de du Cange, a découvert que la *virga pannorum*, la seule mesure de longueur usitée dans le Limousin pour les étoffes, avait absolument la même valeur que l'*ulna* ou aune des Romains. Je ne sache rien de plus concluant qu'une pareille similitude en faveur de la thèse de M. Deloche.

Cette analyse, toute sèche et toute décolorée qu'elle puisse être, montre néanmoins quel parti l'histoire devra tirer du travail si savant et si consciencieux de notre jeune compatriote. Tout a été dit, et depuis bien longtemps, sur les batailles comme sur la diplomatie et l'administration de notre pays; et l'on n'a encore envisagé que d'un œil assez distrait l'état social des classes inférieures dans le passé de notre histoire. Il y a là tout un monde de faits à étudier, de souvenirs à évoquer, de physiologies effacées à faire revivre. On ne paraît pas encore assez généralement convaincu que là est dorénavant, pour la science historique, le neuf et l'important. Nos jeunes érudits se fatiguent inutilement pour découvrir ici ou là quelque source ignorée, au lieu de se placer tout simplement au milieu de ce large courant d'études vraiment nationales et vraiment populaires, au plein centre de ce foyer des origines de la nationalité française. Nous ne donnons pas certainement le livre de M. Deloche pour une œuvre irréprochable et parfaite de tous points. S'il ne laisse presque rien à désirer au point de vue de la science et de l'exactitude, les délicats pourront trouver à redire à la forme un peu raide de son travail, à la froideur de son exposition, à l'austérité par trop technique de son style. Nous lui conseillerons très-volontiers de s'inspirer plus fréquemment de la manière puissante et large, du ton chaleureux et passionné d'Augustin Thierry; mais nous dirons que, par rapport à l'histoire générale de notre pays, il a montré et aplani la bonne voie, celle qui mène aux résultats féconds, aux découvertes fructueuses. C'est le titre qui le recommande à l'attention de la critique, à l'estime de ses concitoyens, et au suffrage des académies, où il ne peut tarder à occuper la place réservée aux vrais talents.

GUSTAVE D'HUGUES,

Docteur ès-lettres.

ÉMAILLEURS LIMOUSINS.

FRANÇOIS GUIBERT.

J'ai ajouté deux noms nouveaux à la liste des émailleurs limousins que j'ai publiée après l'exposition du centre de la France, à l'occasion de laquelle furent réunis dans notre ville un grand nombre d'émaux de divers artistes. Tous les visiteurs purent voir ces petits tableaux placés par moi, suivant l'ordre chronologique, aux vitrines de l'hémicycle du palais de l'industrie.

Ces deux noms m'ont été révélés par la lecture de *lièves* ou registres des revenus de l'abbaye de St-Martial, appelés *gros* des chanoines en termes du temps. L'un deux porte inscrite une rente sur la maison de Jean Guibert, émailleur, sise Grande-Rue-des-Combes, près l'hôpital St-Martial et les murs de la ville. Cette maison passa, en 1648, à Pierre Cibot dit Pilat.

A la page 44 de ce registre, il est fait mention d'une rente due par François Guibert, émailleur, sur une vigne du clos Fontalernoux, pour l'année 1655, donnant à entendre qu'il en était le propriétaire depuis plusieurs années.

Les Guibert étaient une famille d'argentiers, orfèvres, *aurifabri*, et de monnayeurs; leur nom, dans le principe, était *Guimbertus*. Pierre et Aymeric frères, orfèvres, florissaient en l'an 1484; leur maison était dans la rue *Descendant-Manigne*.

Pierre vivait en 1496; Jehan, Pierre et Barthélemy, au xvr siècle; André, autre Aymeric, Jacques et autres Jean et Pierre, au xvii.

Un registre de St-Gérald fait mention de rentes dues à ce prieuré, en 1600, par sire Pierre *Guimbert*, *orpheuvre*, sur sa vigne du clos des Guibert-sous-Naugeat, payée, jusqu'à 1608, par sire André Guimbert, au même lieu, de 1600 à 1609.

Il était dû aussi à St-Gérald des dîmes par *syre* François Guimbert, *maitre orpheuvre*, sur sa vigne du clos des Guibert et sa maison rue Grandes-Pousses, de 1655 à 1658.

C'est notre émailleur.

Syre Jehan Guibert et Pierre Guibert, *orpheuvres*, devaient aussi pour leurs vignes de Beaupeyrat.

Aymeric Guibert était essayeur de la monnaie l'an 1670 ; Jacques Guibert et sa femme avaient des emplois à notre atelier monétaire l'an 1757. Je pourrais multiplier les citations, nos archives conservant un grand nombre d'actes de cette famille.

Le monogramme FG, accompagné de dates qui coïncident avec celles des actes concernant François Guibert, émailleur, ne permet pas de douter que ce ne soient bien là les initiales du nom de cet artiste, la couleur exactement la même des revers des émaux portant cette signature; le genre de dessin et la manière de peindre parfaitement conformes des trois œuvres connues jusqu'ici avec le monogramme FG, tout doit nous confirmer dans l'attribution que nous en faisons à François Guibert.

Voici la description successive, et par ordre chronologique, des émaux de ce peintre émailleur qui sont aujourd'hui à Limoges. Les catalogues des musées et des collections particulières n'en ont signalé jusqu'à présent aucun; ce qui peut les faire présumer rares.

Le premier est un petit tableau, large de six centimètres sur neuf de hauteur; il représente sainte Marguerite. Sa tête est ceinte d'une auréole d'or; sa robe est bleue, recouverte en partie d'une sorte de manteau violet, rehaussé dans les plis de l'étoffe par des filets d'or; une croix dorée se voit entre les mains jointes de la sainte, dont les pieds sont entourés par les replis sinueux d'un grand dragon vert et ailé. Le fond de cette peinture est un ciel d'azur semé d'étoiles et de points d'or.

On lit au bas : STA. MARGARITA; et, à la suite de cette légende, les lettres FG; cette dernière est assez grande pour renfermer la date, 1655. Cet émail est un de ceux que M. Gabriel Reculès prêta avec tant de complaisance à notre exposition. Il fait encore partie de sa collection.

Le second ouvrage de François Guibert d'après sa date est le plus anciennement connu; il est la propriété de M. Taillefer, négociant à Limoges, depuis plusieurs années. J'avais été tenté d'abord d'en faire honneur à un émailleur du nom de Gérôme, dont le prénom est ignoré, et qui vivait en 1711. C'est le portrait de Mathieu Molé. Cet illustre magistrat

y est représenté debout, en robe noire, col rabattu, devant un rideau bleu, d'étoffe glacée d'or, avec houppes de fil d'or.

F. Guibert a donné au visage de Mathieu Molé la gravité qui lui était naturelle; ses traits sont sévères et caractéristiques, comme ceux d'un homme que le coadjuteur de Retz disait *être tout d'une pièce*; ses yeux noirs sont cernés dans leurs cavités profondes; son front, ridé, est découvert; une calotte noire laisse échapper ses cheveux, gris comme sa barbe. Cette barbe est longue, ainsi qu'il avait l'habitude de la porter : il fut pris par sa barbe dans une émeute, au dire de Guy Joly, et son geste familier était de la saisir avec force lorsqu'il était ému vivement. Sa toge est de velours noir, ainsi que le pourpoint boutonné qu'elle laisse entrevoir. Derrière le portrait, on aperçoit, dans le lointain, un clocher de village, des arbres vert et or, trois cavaliers sur des chevaux blancs; l'un d'eux est nu, et pousse son coursier au galop. Plus en avant, on voit un homme nu, le corps d'un vieillard couché sur le ventre, les bras et les jambes agités par des convulsions : c'est probablement une allusion à quelque cause célèbre de l'époque.

Un ovale de couleur blanche encadre le portrait. Dans l'angle gauche est placé l'écusson des armes de Mathieu Molé, à quatre quartiers, deux au croissant d'argent avec étoiles d'or sur fond d'azur, deux au lion d'or; dans celui de droite, deux palmes dorées; dans ceux du bas, quintefeuilles rouges ornés de paillon; et, au-dessous, cette inscription : MESSIRE MATHIEU MOLÉ, CHEV. CONS. DU ROY, PREMIER PRESID. AU PARL. DE PARIS, FG, 1656. Revers, lilas pâle. Ce grand homme, né en 1584, mourut le 3 janvier 1656, date du portrait. Cet émail a 160 millimètres de hauteur sur 105 de largeur.

La troisième œuvre de F. Guibert m'a été apportée de Bordeaux. C'est une grisaille de même dimension, et à revers lilas, comme le précédent émail.

Jésus-Christ y est représenté attaché à une croix blanche, bordée de points d'or dans la branche de gauche; l'écriteau *INRI* est en lettres majuscules rouges; l'auréole à rayons et la barbe du Sauveur sont dorées; le sang de la face, des plaies, de son côté, de ses mains et de ses pieds est peint en rouge, et coule en larges gouttes jusqu'à terre; le linge qui ceint les reins de Jésus est relevé de filets rouge et or. Marie se tient debout à gauche les mains jointes; l'or brille sur le nimbe de sa tête et l'étoffe de ses vêtements. Madeleine, agenouillée, embrasse la croix. Le

nimbe et le vêtement sont comme ceux de Marie; ses manches sont plus courtes; elle est coiffée de ses cheveux, et la sainte Vierge est voilée par un coin de son manteau. Près des genoux de Madeleine, on voit un vase de parfums, une tête de mort avec deux os ensautoir; à gauche, l'apôtre saint Jean tenant un livre : il est nimbé, et vêtu comme les deux saintes. Dans le lointain, montagnes, temple rond à colonnes, maisons, tours crénelées; arbres et buissons se rapprochant du premier plan, où l'or se mêle aux lignes noires. Au bas est écrit, en lettres rouges, sur des cailloux : « FG, 1657 ». Deux filets d'or encadrent, en forme de dentelle légère, ce petit tableau, dont le cuivre est un peu bombé.

BARTHÉLEMY VERGNAUD.

Les archives départementales nous ont révélé aussi le nom de cet émailleur, tombé dans l'oubli parce qu'il n'est point resté d'œuvres signées de lui, œuvres qu'on retrouvera tôt ou tard.

Plusieurs titres constatent son existence, et nous en donnons ici le relevé par ordre chronologique.

Le registre de la communauté des prêtres de St-Michel-des-Lions, folio 142, contient les détails suivants : « Le 9 juin 1627, sieur Pierre Meyrangeys, prêtre de la paroisse de Saint-Michel, vend à sieur Barthélemy Vergnaud, son neveu, émailleur, la moitié d'une maison à luy appartenante à cause de la succession d'Anne Verthamon, veuve de Mathieu Meyrangeys, sa mere; ladite maison située au devant de l'Andeix (1) du Vieux-Marché, et faisant le coin venant du dict Andeix à la tour de Pissevache (2). Barthélemy Vergnaud doit payer dans six ans à Meyrangeys deux cents liures, et ce pendant l'intérêt au denier vingt. Signé Mouret, et, au dos, Jean Peybrey. »

(1) Andeix, *andena*, *anderius*, andier : chenêt, trépied (DU CANGE); *trivium* : carrefour de trois rues.

(2) Pissevache, mieux *Picherache*, du vieux mot patois *pichar*, assommer : le voisinage de la boucherie fortifie cette étymologie.

Jean Vergnaud, gendre de Jean Garat dit Peybrey, payait pour cette maison en 1644, et Pierre Vergnaud, en 1667.

(Même registre.)

Nous lisons à la page 66 du cinquième volume des rentes dues à l'hôpital général : « *Andeix du Vieux-Marché* : la maison de Barthélemy Vergniaud, esmailleur, doit, de rente perpétuelle, quinze sols », et, à la page 69 : « Maison de B. Vergnaud, esmailleur, rue Banc-Léger (1), quinze sols de rente, de 1630 à 1656, et de 1656 à 1670 ». (Apostilles ajoutées.)

La page 94 est plus explicite : « Les arrérages des années 1657, 1658, 1659, 1660, 1661 et 1662 s'élevoient à quatre liures dix sols. Pierre Vergnaud paye de 1667 jusqu'à 1689, et dix liures de la rente annuelle.

» La maison cy-deuant de Barthélemy Vergnaud, esmailleur, apres de Pierre Vergnaud, apres le décès de celui-ci, passe à sa veuve Anne Mouriat. » Cette maison confrontait à celles de Marie Parot et de Marguerite Plénas-Meyjoux. La rente de quinze sous qu'elle payait n'était que la moitié de sa redevance; l'autre moitié était payée par un sieur Thévenin à la confrérie des Pauvres à vêtir. Il était dû, en 1703, les arrérages de quinze années.

Les registres de la confrérie des Pauvres à vêtir font mention de la maison de Barthélemy Vergnaud, esmailleur, rue Banc-Léger, qui devait quinze sous de rente de l'an 1636 à 1673.

Un autre acte, changeant l'orthographe de son nom, désigne ainsi sa maison : « *De Barthélemy Vergniaud, esmailleur*, au bout de la rue Torte (2), au coin de l'Andeix du Vieux-Marché, doit une rente annuelle et perpétuelle de quinze sols ».

On le voit, les désignations de rues et la manière d'écrire les noms varient suivant les scribes de ces actes. Je ne crois donc pas que B. Vergnaud ait été propriétaire de deux maisons; car, suivant moi, l'Andeix du Vieux-Marché, antérieur à notre place actuelle des Bancs, était entre les rues Vigne-de-Fer, de la Boucherie et Banc-Léger : cette maison occupait l'emplacement de l'ancien hôtel Saint-Pierre, dont le rez-de-chaussée

(1) Cette rue, qu'on a appelée aussi *Baslagier*, etc., est désignée, dans un titre de 1307, par les mots *Banxes Lauzenis* : elle semble revenue à son premier nom, *Banc-Léger* ou *portalif*, comme les tables de la rue des *Taules*.

(2) La rue *Torte* de la boucherie a porté jadis les noms de *Bussigario* et *Corbasury*.

s'appelait le *Poids-du-Roi*, parce qu'il y avait un bureau où se pesaient légalement les marchandises des voituriers du Bas-Limousin et de l'Auvergne, principalement les fruits, les huiles, les fromages, etc.

Enfin un arrêt du parlement de Bordeaux de l'an 1662 nous fait connaître Barthélemy Vergnaud comme le principal tenancier du tènement de Las Fouas, appartenant à l'abbaye de N.-D.-de-la-Règle. Notre émailleur, après une première condamnation en 1660, avait fait un appel à *longs jours*. L'abbesse Jeanne de Verthamont obtint un arrêt d'*abréviation* de délai : cet arrêt est rendu au nom de Louis XIV.

Barthélemy a dû naître dans les premières années du *xvii*^e siècle, et mourir vers 1667, époque à laquelle son fils *Pierre*, devenu propriétaire de sa maison, commença à payer la rente et les arrérages. Pierre Vergnaud, fils de Barthélemy, mourut vers 1689, puisqu'on trouve un arriéré des rentes dues sur sa maison de quinze années avant 1703. Il laissa une veuve, nommée Anne Mouriat.

Voilà tout ce que j'ai découvert aux archives sur cette famille d'émailleurs. Espérons que, comme pour François Guibert, qui était resté longtemps ignoré, et dont j'ai retrouvé des émaux et le monogramme, l'on découvrira peut-être des œuvres de Barthélemy Vergnaud, dont les initiales seraient un B et un V. Il en reste encore beaucoup qu'on n'a pu expliquer.

L'industrie métallurgique a été exercée par un autre membre de cette famille : nous pouvons signaler Jacques Vergnaud, arquebusier ou armurier, rue des Combes, à Limoges, de 1749 à 1756.

PIERRE COURTEYS.

La famille des Courteys est, depuis longtemps connue à Limoges : il y a eu des notaires de ce nom au *xiv*^e, au *xv*^e et au *xvi*^e siècle. Jacques ou James Corteys, 1393, est juge des assises de la salle épiscopale l'an 1400. Martial et Guillaume Corteys ou Courteys habitaient, en 1433, une maison de la rue des Pousses. Le premier paraît avoir transmis son prénom à

l'orfèvre émailleur qui exerçait son industrie au xvr^e siècle. Un Pierre Courteys possédait, en 1494, une maison, rue Manigne, près la rue de l'*Arbre-Ferrat* (1). La famille Courteys paraît s'être adonnée, dans le principe, à la peinture sur verre. Robert, un de ses membres, en faisant son tour de France, selon la coutume encore en usage parmi les ouvriers limousins, aurait travaillé aux vitraux de l'église de La Ferté-Bernard, comme nous l'apprend un contrat de 1498 cité par M. Léopold Charles, page 86 du *Bulletin du Comité de la langue, de l'histoire et des arts de la France* (janvier 1853). Son œuvre est malheureusement perdue. C'était l'arbre de Jessé, qu'il s'était engagé à peindre dans la verrière d'une fenêtre haute de 11 à 12 mètres et large de 6 à 7. Suivant le curieux devis conservé au trésor de la fabrique de l'église, il devait peindre *Jessé en grand triomphe et Aaron* : du corps de Jessé devait se produire un arbre sur les branches et rameaux duquel seraient *pourtraicts* en beaux fleurons douze rois et, à sa *sommelte*, Notre-Dame avec son enfant.

Les émaux des Courteys sont fort rares en Limousin : ils ont été enlevés pour les musées impériaux et les collections des riches amateurs. Cette famille s'est perpétuée jusqu'à nos jours, et une *Courteys* s'est alliée récemment à un Poncet descendant de l'émailleur de ce nom. Les registres des rôles des tailles et les signatures d'actes authentiques ne permettent plus de douter que le véritable nom ne soit *Courteys*, mot patois qu'on a voulu franciser en le changeant en celui de *Courtois*. Les membres de cette famille signent aujourd'hui *Courteix* au lieu de *Courteys*.

Le plus ancien émailleur de ce nom me paraît être Pierre, qui portait, en 1529, le surnom de *Petit*, soit à cause de sa taille, soit à cause de sa jeunesse. Il fut honoré de la confiance des deux rois François I^{er} et Henri II, et chargé par eux de peindre des émaux pour la décoration du château de Madrid, commencé par le premier de ces monarques et achevé par le second au bois de Boulogne près Paris. Sa maison, d'après un acte de 1568, était située rue Manigne, à Limoges. Le rôle des tailles de 1602, n^o 225, porte la cote d'un écu trois sous au nom d'un Pierre Courteys ; il fut exempté de la taxe, et rayé du rôle,

(1) Un Anthoine Courteys suivait, en 1511, la bannière du quartier Lansecot, comme Léonard Pénicaud, celle du Clocher. (T. VII, page 121, du *Bulletin Archéologique*.)

par une sentence de l'élection du 16 mars 1602, inscrite en marge du rôle; il avait possédé une vigne au clos de Ville-Herein, que, en 1634, on appelait encore la vigne de feu Pierre Courteys.

Ses premiers émaux sont datés de 1545 et de 1548; son nom y est souvent défiguré; on y lit : *P. Corteys, Cortoyos, Courtoys, Courleu, P. Corteys*, et enfin *Courteys*, et P. C. ses initiales; leur revers est d'un rouge pâle et marbré.

Pendant mon séjour à Paris, en 1855, il s'y vendit, parmi les émaux de la succession du feu W. Hope, au prix de 365 fr., deux plaques inscrites au catalogue sous le numéro 596. Ces plaques, de forme ovale, représentent Jupiter tenant la foudre, Vénus et l'Amour peints en couleurs rehaussées d'or sur fond bleu : les cadres sont en bois doré; on y lit les initiales P. C.

La riche collection de M. Taillefer, négociant à Limoges, renfermait un émail de ce maître où il a peint en grisaille et chairs colorées une allégorie : deux bergers et leurs chiens donnent la chasse aux péchés capitaux, figurés par des animaux. L'Avarice est un loup; l'Orgueil, un lion; la Luxure, un renard; on y voit les lettres P. et C. Son propriétaire croit avoir lu, dans un coin endommagé, les lettres I. et C., et assure avoir rencontré des émaux signés de ces deux monogrammes : il en conclut que, les deux artistes Pierre et Jehan Courteys se réunissaient pour travailler ensemble à la même œuvre.

M. Arbonneau d'Abjat envoya, sur ma demande, à notre exposition du centre cinq émaux de sa collection, dont deux sont des portraits de personnages inconnus : ils ont la forme de losange. Les angles en sont ornés de fleurs de lis d'or, tête d'homme barbu, cuirasse dorée, manteau blanc, carnation teintée, grisaille; et buste de femme, voile retenant ses cheveux derrière la tête, robe blanche brodée d'or.

M. Gabriel Reculés exposa aussi une grisaille d'émail octogone : tête d'empereur romain, couronnée de laurier vert, où l'on reconnaît les traits de Néron, malgré la légende *imp. Vespasian*. Nous avons été d'accord, M. l'abbé Texier et moi, pour attribuer à Pierre Courteys ces trois émaux un peu endommagés.

Je ne fis qu'entrevoir, lors d'une visite à M. Préaux, rue Montmartre, à Paris, une salière ronde de ce maître émailleur, dont je n'ai retenu que la devise *Spera lucem : pour aymer en vertu*.

M. Jules Labarte, qui croit, comme moi, Pierre Courteys l'aîné

de la famille, le signale comme un des meilleurs dessinateurs de notre école de Limoges sur les émaux de moyenne dimension. La collection de M. Brunet-Denon possédait une grisaille, n° 460 de son catalogue, suivant lui assez médiocre, portant, avec les initiales P. C., la date 1550, et qui annonçait tout à fait les débuts de l'artiste. Le même écrivain donne une description des œuvres de Pierre Courteys de la collection de M. Debruges du Mesnil.

Le n° 731 est une plaque ovale peinte en émaux de couleurs rehaussées d'or et de paillon : elle représente un *Concert dans la campagne*. Deux femmes assises et deux enfants font de la musique; une autre femme place des fleurs dans un vase : M. J. Labarte cite une gravure d'après un dessin d'Étienne Delaune, n° 634 de l'album de sa collection, qui aurait inspiré, en partie, cette composition de Pierre Courteys, et que notre émailleur aurait copiée avec quelques variantes. A l'arrière-plan, un château au-devant duquel trois hommes attachent à un arbre un écusson aux armes de France; dans le ciel, le signe des *Gémeaux* sur un fond d'or (mois de mai). Les lettres P. C. sont inscrites sur les murs du château; le revers est rouge pâle et marbré.

Le n° 732 fait pendant au n° 731 : la *Natation*. Au premier plan, rivière où s'exercent cinq nageurs, trois hommes se déshabillent sur les bords; à droite, un homme nu se jette à l'eau; du même côté, un village; à gauche, moissonneurs, et, au-delà, une ville; au bas de la plaque, P. C.

733. — Plaque en forme de demi-lune, couleurs, or et paillon. Berger; femme assise cachant sa tête dans ses mains; campagne; ville dans le fond. — Revers rouge marbré.

734. — Trois plaques oblongues, provenant d'un coffret. La *Création*; le *Péché d'Adam et d'Eve*; leur *Expulsion du paradis terrestre*, peintures sur fond blanc d'un procédé différent des autres, ainsi que les n° 735 et 736, qui se font pendant. *Oreste et Jason*, tous deux coiffés d'un casque, et en buste, le premier portant un bouclier; revers marbrés de brun-rouge. Notre musée possède ces trois premières plaques ou des plaques parfaitement semblables.

M. J. Labarte cite encore un coffret signé P. C. appartenant à M. Sauvageot. Il est peint sur fond blanc à l'imitation d'émaux de ce genre de Léonard Limosin : les teintes en sont pâles, et ont l'apparence des faïences et majolica. Les tons de la

peinture de Pierre Courteys lui paraissent beaucoup plus chauds.

M. Didier Petit, de Lyon, au n° 93 de son catalogue, décrit un coffret à couvercle cylindrique, monté en vermeil, dont les émaux sont en couleurs avec paillon : ce coffret est d'une belle exécution ; il est signé en toutes lettres P. COURTEYS. Ses différentes parties représentent le *Festin de Balhazar* ; *Moïse frappant le rocher* ; *Melchisédech offrant des présents à Abraham* ; *Gédéon combattant les Madianites* ; les petits côtés, le *Sacrifice d'Abraham* ; le *Prophète Élie* ; la *Chasteté de Joseph* ; le *Songe de Pharaon*.

Au n° 88 est mentionné un portrait en couleurs, portant au bas deux écussons de forme italienne, d'azur à la fasce d'or, à deux losanges de même : l'un en chef, et l'autre en pointe. Il est daté de 1557, et signé au revers : P. CORTEYS, avec le chiffre de Marc-Antoine, le graveur.

M. D. Petit, dans sa liste des signatures et initiales des émailleurs de Limoges, donne les dates qu'il a lues sur les œuvres de P. Courteys : 1557, 1559 et 1568, sur de grands émaux, chez M. Delaunay, à Paris.

Dans son beau livre, imprimé en 1847, M. J. Labarte signale comme œuvres capitales de P. Courteys un bassin avec des figures d'un grand style, conservé à la Kunstkammer de Berlin, et les émaux géants du château de Madrid : j'ai lu dans le *Journal des Débats* du 20 janvier 1845 :

« Les émaux de Madrid sont de Pierre Courteys : ils portent l'inscription : « *Fet à Limoges, 1559* ». Il y en a neuf pièces de dimension colossale, représentant les *Vertus* et les principaux dieux de l'antiquité. Elles sont signées de Pierre Courteys. Ces émaux formaient la principale décoration du château de Madrid, bâti par François I^{er} au bois de Boulogne, façade tellement riche par ses dehors de terre émaillée, au dire d'Andronet du Cerceau, qu'elle ressemblait à un immense vaisselier. Lors de la démolition du château, trois passèrent en Angleterre ; les neuf autres ont été déposées au musée des Thermes et de l'hôtel de Cluny par les soins du ministre de l'intérieur. »

J'ai visité plusieurs fois les salles de ce musée, et, grâce à l'obligeant accueil de M. du Sommerard, j'ai pu examiner à l'aise ces émaux de la taille d'un homme : aux n° 1000, 1001 et 1002 : la Justice (*Justitia*), la Prudence (*Prudentia*) et la Charité (*Charitas*) ; l'inscription *fet à Limoges* et la date 1559, comme sur les six plaques suivantes.

Du n° 4003 à 4008, *Saturnus*, *Jupiter*, *Sol* (le Soleil), *Mars*, *Hercules* et *Mercurius*; sur l'émail de Saturne on lit la signature fautive *Cortoyos*; sur les autres et les représentations des *Vertus* : *P. Cortoyos*, *Courtoys* et *Courteys*.

M. le comte L. de La Borde, qui a observé de très-près ces émaux, donne des éloges à l'adresse avec laquelle P. Courteys a dissimulé, *sous des bracelets, sous des ceintures et autres parties des vêtements*, les raccords ou soudures des quatre plaques de cuivre repoussé en bosse qui forment chacune de ces hardies compositions.

Ces mêmes émaux avaient été vus, en 1802, par M. Alexandre Lenoir, chez M. Cavé, ciseleur, à Paris.

Malgré sa prédilection pour les pièces de grandes dimensions, Pierre Courteys en a peint quelques-unes de très-petites, telles que le miroir ovale de M. Germeau, notre ancien préfet, haut de 405 millimètres et large de 85, au dos duquel on voit Pallas debout, le casque en tête, et entourée de rinceaux et de fleurs. M. Ch. de Théis, fils d'un autre préfet de la Haute-Vienne, possède de cet artiste une plaque ovale en cuivre repoussé et émaillé, signée de lui, où est représenté le groupe de Laocoon.

C'est au Louvre qu'il faut aller admirer des chefs-d'œuvre de ce maître copiés sur ceux des plus grands peintres de l'Italie avec une fidélité telle qu'il envahit son modèle, et se personnalise en lui, suivant l'expression de M. de La Borde. Nous recommandons à tous nos compatriotes qui visiteront ce magnifique musée les numéros de son catalogue :

375. — Le *Sacrifice d'Abraham*, en couleurs rehaussées d'or. Les initiales P. C. sont inscrites sur un caillon, et on lit sur le revers incolore : *P. Courteys Me Fecit*.

376. — L'*Enlèvement d'Hélène*, d'après Le Primatice : plaque ronde, couleurs, détails dorés, signée P. C. — Hélène; soldat et rameurs sur le rivage de la mer; au milieu de coquillages, les initiales P. C.

377. — Plaque semblable aux deux précédentes : la *Dernière Nuit de Troie*, d'après Rosso. Dans le fond, Priam couronné, et tenant un sceptre; femmes échevelées; statue de Pallas dans un temple à colonnes; monuments enflammés. Au premier plan, Énée emportant son père Anchise, et suivi de son fils Ascagne, trois guerriers, et, sur une pierre où Achille a posé le pied, P. C. en lettres d'or.

ÉMAILLEURS LIMOUSINS.

378. — Le *Mois d'Octobre*, d'après Ét. de Laulne : plaque ovale, couleurs, or et paillon. Des hommes labourent, hersent et sèment du grain que dévorent des oiseaux; village avec son église; moutons paissants; le signe du Scorpion sur un fond d'or au milieu des nuages; P. C. inscrit près du sac du semeur.

379. — Le *Repas de noces de Psyché*, d'après Raphaël : plat ovale, grisaille sur fond noir, chairs colorisées et détails dorés. Jupiter et Junon, Pluton et Proserpine, Hercule et Vénus, assis à table avec l'Amour et Psyché; *Heures* portant des fleurs. Sur le rebord sont peints, dans des médaillons, des figures dorées d'hommes armés de lances; sur l'un de ces médaillons, le nom de *P. Courteys*; sur un autre, la date 1560 en lettres ou en chiffres dorés. Au revers, *fleuve* couché, s'appuyant sur son urne, et tenant un aviron; têtes de lion, masarons, guirlande de fruits, ligne de perles et rang d'oves terminant l'ornementation. Cette histoire de Psyché a inspiré aussi à P. Courteys une suite d'assiettes de la collection Andrew Fountaine, en grisaille teintée, signées P. C. et datées de 1560.

380. — *Apollon et les Muses* : plat dans le même genre de peinture : le dieu au sommet du Parnasse; les muses en deux groupes, jouant d'instruments divers : l'une d'elles chante; Pégase, l'Hypocrène, le Permesse et la fontaine Castalie; olivier, génies, poètes, etc.; le tout entouré d'une vignette dorée. Le rebord est décoré de masques, de têtes de satyres et d'animaux; le revers, de corbeilles de fruits, de satyres tenant des palmes. Au centre sont peints des instruments de musique sur fond pointillé d'or; on lit, en lettres noires, dans l'encadrement qui les entoure : *Par Pierre Courteys, à Limoges*. La frise est en grisaille.

381. — *Neptune et Cybèle* : bassin rond en émaux de couleur, filets d'or, fond bleu : figures d'après Raphaël.

Neptune, personnifiant l'eau, traîné dans un char ou coquille par des chevaux marins, précédé d'un triton sonnant de la conque. — *Cybèle* ou *la Terre*, couronnée de tours et de fleurs; son sein, chargé de deux rangs de mamelles, allaite un enfant et une chèvre blanche; un loup soulève la draperie légère dont elle est à demi vêtue; sur ses genoux, une petite nacelle. Lion, cerf et ours à peu de distance. De grandes figures de fleuves séparent les deux groupes ou les deux éléments; cygnes dans les roseaux près d'un fleuve. Sur le support est peinte une femme demi-nue, assise, écrivant dans un livre; homme vêtu

comme un moine, lion, chèvre, frises ornées de fleurons et d'arabesques. Têtes de satyres sur le rebord et le revers : les bras de ces êtres grotesques forment des anses. Corbeilles de fleurs, syrènes, triton, singe et chat dans des médaillons. Au fond de l'intérieur du bassin on lit en lettres d'or : 1568, *Faict à Limoges par Pierre Courteys*.

La belle collection Carlisle, au castel Hovard, Yorkshire, renferme un bassin de même dimension, dont les sujets sont des allégories des quatre saisons ; on y lit de même : *Fet à Limoges par P. C.*

382. — *Les Enfants de Niobé percés de flèches par Apollon et Diane*, d'après Jules Romain : plat rond, couleurs, or et paillon. Les deux divinités occupent le haut de la composition. Apollon, armé d'un arc, lance ses traits contre les fils de Niobé ; Diane menace d'un javelot leurs sœurs ; cinq des jeunes gens sont étendus morts ; le sixième va périr sous les coups d'Apollon ; deux vieillards, couchés sur la terre, manifestent leur terreur. Au premier plan, prairie et grands arbres ; vers la gauche, plus en avant, un vase renversé et trois flèches d'or ; dans le fond, rivière et monuments d'une ville.

Diane, distinguée par le croissant qui orne sa tête, et Apollon sont portés par des nuages sur un fond d'or. Une vignette dorée encadre l'ensemble de ce sujet. Le fond noir du rebord est enrichi de draperies soutenues par des paons, oiseaux et papillons ; des corbeilles de fruits, des vases, des pavillons, des têtes d'enfants, des masques et des arabesques. Dans le milieu du revers, rosace dorée, anges ou génies ailés, vêtus de bleu ou de vert, posent leurs pieds sur des corbeilles de fruits, tenant d'une main une aiguère, et soulevant de l'autre les draperies de pavillons. Deux nymphes ou naïades sont assises dans chaque pavillon, s'appuyant sur leurs urnes et des palmes d'or en mains ; deux fleuves, aux mêmes attributs. Au-dessous de deux pavillons verts, cygnes et autres oiseaux aquatiques nageant parmi des roseaux sur les eaux sorties des urnes des fleuves ; têtes de femme alternant avec des figures d'ange, rattachées par des ornements aux groupes de nymphes et de fleuves. Une guirlande de feuillage à filet d'or complète le décor de cette élégante composition. On lit, en lettres d'or, sur le pavillon bleu qui couronne le groupe des nymphes : *Courtois*.

383. — *Le Mois de Février*, d'après Étienne de Laune. — Assiette en grisaille, fond noir, chairs colorées, filets d'or.

Homme, femme et deux enfants, assis, se chauffant au feu d'une cheminée : un bûcheron apporte du bois ; hache et fagot près de lui ; monuments dans le fond. Sur le rebord, cartouche relié à des urnes enflammées, des paquets de poissons et de coquillages et des draperies. On lit dans l'écusson placé entre une syrène et une salamandre : FEBRUARIUS ; au centre du revers, *le Signe des Poissons*. Têtes de chérubin et d'animal fantastique ; frise ou collier de perles rougeâtres.

383. — *Le Mois de Juillet* : assiette semblable pour la peinture. Homme fauchant ; femme étendant l'herbe au râteau ; autre homme buvant. Le rebord est orné de deux écussons rattachés par des guirlandes où sont suspendus des groupes de fruits et de fleurs, ainsi que des instruments d'agriculture : dans un de ces écussons sont inscrites les lettres P. et C. ; dans l'autre on lit le mot *Julius* en lettres d'or. Au centre du revers, encadrement en grisaille et légère frise dorée.

385. — *Le Triomphe de Diane et de Junon* : vase ou urne destiné à accompagner le bassin n° 384. Le couvercle est surmonté d'une figurine de Mercure en bronze doré. Diane sur un char traîné par deux nymphes : elle tient le disque de la lune dans sa main gauche ; le char est précédé par des génies ailés sonnant de la trompette, et suivi par des nymphes dont l'une conduit deux dauphins en laisse ; une autre porte un croissant ; une troisième sonne du cor. Le haut de cette composition représente les phases de la lune dans quatre petits médaillons ovales peints en camayeu, séparés par les figures des *Heures de la nuit*. Des masques, des draperies et des guirlandes décorent le bord supérieur. Au-dessous alternent des ornements en écailles et des godrons figurés ; des cartouches symboliques décorent le pied, et sont supportés par des aigles tenant la foudre dans leurs becs et des dragons vomissant des flammes. Un rang de perles entoure le pied. — Sur le fût de la base, Junon est assise dans un char traîné par des paons et entouré de ces mêmes oiseaux ; un génie sur des nuages replie le manteau de la *Nuit*. Une moulure est découpée à jour au-dessous du Mercure du couvercle.

386. — *Triumphes de Neptune et de Cérès, ou l'Été*, d'après les gravures de Ducerceau et de Virgilius Solis : aiguière en couleurs, paillon et filets d'or. Dans le premier sujet, Neptune et Diane sont portés sur les eaux par des chevaux marins, précédés par deux tritons : l'un élève dans les airs un vase rempli de

flammes; le second porte des lauriers; deux autres soufflent dans une conque. Monstres marins. Au second sujet, plus bas que le premier, Cérès, couronnée d'épis, une faucille à la main, dans un char traîné par des cigognes blanches; Apollon, jouant de la lyre, assiste à ce triomphe; près de lui Pluton, casqué, tenant une fourche à trois dents; Mars, coiffé de même et sans armes, des épis à la main; Vertumne, couronné de feuillage, portant une corbeille de fruits. Derrière le char de Cérès, deux femmes avec les attributs des travaux agricoles, un fléau, un râteau, des épis. Le goulot et le pied sont décorés de feuillage, et l'anse, d'une légère frise d'or sur-émail bleu.

387 et 388. — *Les Épreuves de Job, l'Innocence de Susanne reconnue et le bon Samaritain* : coupe avec couvercle, en grisaille sur fond noir, chairs colorées, détails dorés.

Job est représenté, dans l'intérieur de la coupe, nu et couché sur le fumier, tourmenté par Satan. Au loin, à gauche, ses enfants écrasés sous les ruines d'un bâtiment; à droite, sa maison en flammes : un valet en sort épouvanté; au fond, autre serviteur et bestiaux tués par une grêle de pierres; dans le haut, Dieu, couronné de la tiare, sur des nuages au milieu d'un fond d'or. Au-dessus de Job, on lit, inscrit en lettres noires, le mot : *Pacianse*, et, sous ses pieds, la signature P. C. Une vignette dorée encadre ce sujet. Revers, arabesques d'or et cartouche en grisaille.

Couvercle : le Samaritain penché sur un homme blessé et couvert de sang, gisant sur la terre, verse sur ses plaies le contenu d'une bouteille; plus loin, un lévite et un sacrificateur; à gauche, entre les arbres, deux hommes armés. Le P et le C sont inscrits sous les pieds du prêtre, et les mots *S. Luc*, au-dessus du Samaritain.

Au côté opposé, Daniel, sur une estrade, un sceptre à la main, désigne Susanne, dont il a proclamé l'innocence. Susanne, debout, la tête voilée, a les mains attachées par des liens que retient un homme armé d'une lance; un des vieillards est devant Daniel entre deux guerriers; l'autre est entraîné par deux soldats; foule de spectateurs. Une guirlande de fleurs, fruits et feuillage couronne ces deux compositions. L'intérieur du couvercle est orné d'arabesques d'or et de médaillons ovales, où sont peintes des têtes colorées; une banderole d'émail blanc porte les noms de ces personnages : *Semiramis Babylonia*; *Porcia*; *Bruti uxor*; *Domitian Germ.*, *Cos. XI*, *imp. Cos.*; *Claudia Metella*.

389 et 390. — *Jupiter, Vénus et Mercure*, d'après Raphaël. Coupe et couvercle, grisaille sur fond noir et détails dorés. Jupiter, un sceptre à la main, est assis sur des nuages entre Vénus et Mercure; l'Amour près de sa mère; au bas de ce sujet, aigle au milieu d'un cercle qui réunit les douze signes du zodiaque; aux pieds de Mercure, P. C. L'intérieur de cette coupe est décoré d'une couronne de feuilles et de fruits, d'arabesques dorées et d'un cartouche en grisaille, enrichi, au centre, d'ornements dorés. — Couvercle : quatre médaillons, de forme oblongue sur fond bleu, où sont peintes quatre têtes de profil : deux de femme et deux d'homme. Masques alternant avec des têtes d'animaux. Entre des fruits et des feuillages, deux cartels ornés de petites figures, et portant chacun la signature P. C. A l'intérieur, quatre têtes de profil avec des arabesques. Le revers ou contre-émail est noir.

391. — *Le Repos de Silène* : coupe en grisaille, carnations colorées; Silène, à demi couché, le coude appuyé sur une cuve remplie de raisins, est couronné de pampres, et ceint d'une branche de vigne; il tient une coupe, dans laquelle un satyre verse le vin d'une aiguière; corbeille de raisins soutenue par deux enfants nus; autre corbeille portée par une femme. A l'arrière-plan, hommes chargés de grands vases; le tout encadré par une couronne de fruits, de fleurs et de feuillage. Le revers est décoré d'un cartouche, et orné, ainsi que le pied, de feuilles vertes; sur un fond noir on lit la signature P. C.

A l'exposition centrale de Limoges, la quinzième vitrine renfermait deux émaux : un *Salvator mundi* et une *Sancta Maria*, de Pierre Courteys. Enfin, ce qui confirmerait le dire de M. Taillefer cité plus haut, c'est que la collection Andrew Fountaine conserve la série des douze mois sur autant d'assiettes, signées des initiales P. C. et I. C.; ce qui prouverait la collaboration de Jehan Courteys, et annoncerait leur proche parenté.

L'importance de ces brillantes compositions et le nom des maîtres célèbres auteurs des œuvres dont Pierre Courteys s'est inspiré nous feront pardonner la longueur de ces développements. Ajoutons qu'il peignit, comme Léonard Limosin, des grisailles bleues et des émaux en couleurs sur fond blanc. Citons encore de lui deux plats en grisaille : *Apollon sur le Parnasse*, signé *P. Courteys MF*, et *l'Entrée dans l'arche de Noé* d'après Raphaël, signée de même, de la collection Visconti.

N° 466 du catalogue de la collection de M^{me} de La Sayette. de

Poitiers : coffre à couvercle cintré ; peintures en couleurs rehaussées d'or. *Combat des Vertus contre les Vices*, belle et grande composition, dont les nombreuses figures sont pleines d'énergie et de grâce. Chaque camp a son étendard : sur l'un on lit *Foy* ; sur l'autre, *Perfidie* ; d'autres inscriptions expliquent le sujet ; le couvercle représente le *Séjour des heureux* ; des colonnes en émail ornent les angles de la monture en bois doré de ce coffre. Hauteur, 22 centimètres ; largeur, 25.

Cette pièce capitale, remarquable par son beau style et le fini de son exécution, est signée des initiales de *Pierre Courteys* P. C., et peut être considérée comme un des chefs-d'œuvre de ce maître.

On peut juger, d'après ces détails, si nos émailleurs étaient ignorants en histoire sacrée ou profane. Après l'opinion de M. Jules Labarte sur le talent de P. Courteys comme dessinateur, et l'éclatante vivacité de ses émaux coloriés, il n'y a plus qu'à proclamer, avec M. le comte de Laborde, qu'on reconnaît en lui une étincelle du feu sacré.

MAURICE ARDANT,

Archiviste de la Haute-Vienne.

BREVET

*De dame d'honneur de la reine Anne à Françoise des Cars
de La Renaudie , signé de la reine, 1639.*

« Aujourd'huy neuf de mars mil six cent trente-neuf, la royne estant à Paris, desirant tesmoigner à la damoiselle de La Renaudie (Françoise), des Cars, l'affection qu'elle luy porte pour l'estime qu'elle faict de ses vertus et ses qualités, qui luy donnent sujet de l'approcher de sa personne, Sa Majesté, pour ces causes, a retenu et retient la dicte damoiselle de La Renaudie pour l'une de ses filles damoiselles pour la servir dores en auant en cette qualité, et en jouir par elle aux honneurs, arretez, prerogatiues, préeminences, priuileges, exemptions, gages, droictz y appartenants, et dont jouissent ses autres filles damoiselles de pareille condition. Voullant Sa dicte Majesté, pour cet effect, que le nom de la dicte damoiselle soit couché et employé chün an sur l'estat de ses officiers domestiques avec certaines filles damoiselles. Pour tesmoignage de quoy sa dte Majte ma commande den expedier à la dte damoiselle des Cars le pñt breuet qu'elle a voullu signer de sa main, et je l'ay faict contresigner par moi, son consr et secretaire de ses commandemens, maison et finances.

» Signé ANNE, et plus bas DEGRARE ou DENZACE ».

Cette signature est celle de la reine de France Anne-Marie-Mauricie d'Autriche, fille de Philippe III, roi d'Espagne. Elle devint l'épouse de Louis XIII le 7 octobre 1615, et mourut l'an 1666. Ce brevet a été accordé six mois après la naissance de Louis XIV.

Françoise des Cars, de la riche, puissante et illustre maison des comtes de Pérusse des Cars, princes de Carency, marquis de Pranzac, barons d'Aixe, seigneurs de La Vauguyon, La Roche-l'Abeille, Saint-Bonnet, Saint-Ybard, La Renaudie, etc., qui a donné à l'Église un cardinal et des prélats, et à l'État des lieutenants généraux et grands sénéchaux. Cette demoiselle

portait alors le nom d'une des terres de la maison des Cars, dont nous possédons de nombreux titres aux archives.

Limoges, le 27 avril 1860.

MAURICE ARDANT,
Archiviste de la Haute-Vienne.

LETTRE

*De François I^{er} aux doyen, chanoines et chapitre de l'Église
de Limoges du 18 juillet 1530.*

« De par le roy :

» Chers et bien amez, nous avons este aduertiz que nre ame et feal le viconte de Bridiers, premier gentilhomme de nre chambre, gouuern^r, preuost et bailly de Paris, entend faire quelque eschange avecque les preuost et religieulx de la ville de La Soubsterraine, de la justice, jurisdiction et aultres droictz d'icelle ville et autant de rente ou reuenue en assiete de cens audedans de lad. viconte que le tout pourra monter; et, dautant que les affaires dud. viconte nous sont en singuliere recommandaon, vous en auons bien voullu escrire, dautant quil est requis que led. eschange soit approuue et omologue par vre chappre. A ceste cause, nous vous prions bien fort que delad. approbaon et omologaon, aussy de toutes aultres choses qui y sont requises, vous les veuillez incontint despescher et luy fauorablement traicter, dont nous ferez, ce faisant, agreable plaisir. Donne à St-André, le xvji^e iour de juillet mil cinq cents trente.

» FRANÇOYS.

» Contre signé :

» BATON.

» *A nos chers et bien amez les doyen, chanoines et chappitre de
Limoges.* »

Le vicomte de Bridiers dont il s'agit ici devait être de la

maison d'Étampes : un inventaire des titres de cette vicomté fait, il est vrai, en 1770, en copiant un acte du 11 juillet de cette même année 1530, le nommé Jean de La Barre, chevalier comte d'Étampes, vicomte de Bridiers et autres lieux.

D'après l'intérêt que manifeste pour lui, dans sa lettre, le roi François I^{er}, je serais bien tenté de croire que c'était plutôt Jean de Brosse, maréchal de France, descendant, de mâle en mâle, des anciens vicomtes de Limoges, qui devint duc d'Étampes en épousant la belle Anne de Pisseleu, fille d'honneur de la reine Louise de Savoie, mère du roi. Le copiste, M. Gour-saud, a bien pu lire *de Barre* pour *de Brosse* sur le parchemin de 1530.

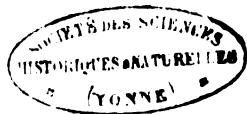
Le même registre signale, comme étant vicomtesse de Bridiers en 1509, *Claude* ou *Claudine* de Savoie, et, en 1522, *Philiberte* de Savoie, M^{lle} de Heilli, duchesse de Nemours, fille posthume de Philippe, duc de Savoie, surnommé *Sans-Terre*, femme de Julien de Médicis, frère du pape Léon X et tante de François I^{er}. Cette princesse s'occupa beaucoup des affaires de la vicomté, et fit faire des terriers aux notaires Betholaud et Nonique, de La Souterraine, en 1522.

La vicomté de Bridiers, qui appartenait, en l'an 1393, au seigneur d'Amboise, devint, en dernier lieu, propriété des vicomtes de *Rochechouart-Pontville*.

Limoges, le 1^{er} juin 1860.

MAURICE ARDANT,

Archiviste de la Haute-Vienne.



DE QUELQUES

TRADUCTIONS ET IMITATIONS PATOISES

DES FABLES DE LA FONTAINE.

« Je voudrais que l'on entreprit un La Fontaine ou seraient mises en regard les fables dont il existe des traductions en languedocien, en gascon, en provençal, en limousin, etc. »

(G. Bauxat, « Recueil d'opuscules et de fragments en vers patois ». — Paris, 1839, in-16, page 52, en note.)

I.

Le conte est né gaulois : j'en dirais presque autant de la fable poétique si je ne craignais de faire crier à l'anachronisme et au paradoxe. C'est peut-être un travers de mon esprit ; mais je ne puis guère me figurer la fable que sous les traits que lui a donnés La Fontaine. Vivant avec elle depuis mon enfance, je me suis tellement habitué à sa physionomie et à ses allures que je ne puis voir en elle ni l'emphase orientale de Bidpai, ni la sèche-resse philosophique d'Ésope, ni la pâle élégance de Phèdre, ni la concision systématique de Lessing, ni l'esprit recherché de nos fabulistes modernes. Je retrouverais plus volontiers dans son air quelque chose du naturel et de la délicatesse de Marie de France, le poète anglo-normand du *xiii^e* siècle, dont l'abbé de La Rue a pu dire « qu'on serait tenté de douter si La

Fontaine n'a pas plutôt imité cet auteur que les fabulistes d'Athènes et de Rome (1) ». J'y retrouverais surtout les qualités et les défauts qui distinguent les vieux conteurs français et italiens : l'insouciance un peu sceptique, la naïveté railleuse, la verve spirituelle, l'abandon, la familiarité, cette bonne humeur, en un mot, plus soucieuse de prendre ses ébats que de donner des leçons, et prétendant moins à moraliser les gens en les divertissant qu'à se divertir elle-même en les moralisant. Tel est à mes yeux La Fontaine dans ses fables comme dans ses contes, abstraction faite de ce haut esprit des convenances qui règne dans les unes, et qu'on voudrait voir régner dans les autres. Les fréquents emprunts qu'il fait aux anciens prennent sous sa plume je ne sais quoi d'original, de manière à constituer, en quelque sorte, une création nouvelle. Le fabuliste français ne descend plus d'Ésope ou de Phèdre, et je vois en lui bien plus le poète que le philosophe, bien plus le conteur que le moraliste.

Je n'ai pas la prétention de vouloir refaire, après le travail si complet de Robert (2), l'histoire naturelle de ce qu'était la *fable-chrysolide* avant que La Fontaine vint lui donner une nouvelle vie. Je me bornerai à dire que le moyen âge en France eut ses fabulistes, comme l'antiquité avait eu les siens. Il suffit de citer : les recueils connus sous le nom de *bestiaires*; les différents romans du *Renard*; les fables de Marie de France; le recueil du XIII^e siècle décrit sous le n° 264 du catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Chartres, et mis au jour par M. Duplessis (3); les fables latines de Pierre Alphonse traduites en latin, toujours du XIII^e siècle, sous le titre de : *Le Castoïement d'un père à son fils* (4); certains apologues qui se trouvent incidemment dans les œuvres de Rutebeuf, d'Hebers, de Jean de Condé, de Jean de

(1) DE ROQUEFORT, *Poésies de Marie de France* : Paris, Marescq, 1832, 2 vol. in-8. — Cette idée est réfutée par Amaury Duval, *Hist. litt. de la France*, T. XIX, p. 807. — V. aussi *ibidem*, T. XVI, p. 223. — C'est aussi ce que prétend M. Henri Taine, *Essai sur les fables de La Fontaine*, 1854, in-8.

(2) *Fables inédites des XIII^e, XIII^e et XIV^e siècles, et fables de La Fontaine rapprochées de celles de tous les auteurs qui avaient avant lui traité les mêmes sujets*, par A.-C.-M. ROBERT, conservateur de la bibliothèque de Sainte-Genève. — Paris, Étienne Cabin, 1825, 2 vol. in-8.

(3) Chartres, 1834, in-8.

(4) DE BARBAZAN, *Fabliaux et contes*, édition Méon, T. II : Paris, B. Warée, 1808, in-8.

Boves, de Jean le Laboureur, etc.; et enfin les trois recueils du xiv^e siècle indiqués par Robert sous le titre d'Ysopet I, Ysopet II et Ysopet-Avionnet.

Ce n'est pas non plus le lieu d'examiner quelle connaissance La Fontaine a pu avoir de ces divers recueils, et quelles idées de détail il peut y avoir puisées. Le seul but de cette aride nomenclature est de vous faire remarquer que tous les auteurs cités plus haut, tous sans exception, appartiennent à la langue d'oïl.

Combien j'aurais été heureux de trouver quelques fabulistes parmi nos troubadours! De quel attrait n'eût pas été pour moi l'étude comparative des productions de l'ancien langage méridional et de celles de nos idiomes dévoyés, mais toujours pleins de verdure! Malheureusement mes recherches ont été vaines : non-seulement les poétiques du temps ne font pas mention de la fable (4), ce qui du reste ne serait pas une raison bien concluante : témoin Boileau; mais rien d'approchant de l'apologue ne se rencontre ni dans Renouard ni dans le recueil auquel M. Gatién-Arnoult a donné son nom, ni dans le *Parnasse occitanien*, et j'ajouterai qu'aucune fable languedocienne ne se trouve dans le travail si complet de Robert, qui, s'il faut en croire le titre de son livre, « a rapproché des fables de La Fontaine celles de tous les auteurs qui avaient avant lui traité les mêmes sujets. » Il m'est permis dès lors de supposer que, au moyen âge, l'apologue, en tant que poème distinct et complet, ou ne fut pas connu dans le midi de la France, ou n'y fut pas adopté.

Ce n'est qu'en tremblant que je hasarde cette idée, que je ne trouve exprimée nulle part : je connais le danger des hypothèses en pareille matière. Tout ne se sait pas. Si une chose a laissé des traces ignorées, si même elle n'a pas laissé de traces, pouvons-nous affirmer que cette chose n'a pas existé? Cependant j'imagine que, à une époque de guerres continuelles, où les relations de peuple à peuple étaient restreintes, où l'imprimerie était encore à trouver, il a très-bien pu se faire que le livre d'*Ésope* ait été inconnu dans le midi de la France. Et puis il me semble que le sans-gêne trop souvent cynique du conte, la morale un peu positive de la fable, ne pouvaient convenir au lyrisme des troubadours, à leurs idées platoniques,

(1) V. notamment le traité intitulé : *Las Flors del gay saber, estier dichas Las Leys d'amors*.

à leurs mœurs chevaleresques. Leurs œuvres manquent complètement de comique. On dirait qu'ils ont considéré comme indigne de leur caractère les déguisements de la pensée et les raffinements de l'esprit. A eux la satire véhémence, injurieuse; aux hommes du nord l'épigramme et la fable. D'un côté le roman, de l'autre le conte narquois et égrillard (4). Voyez en effet nos conteurs, depuis les trouvères du moyen âge jusqu'à La Fontaine, en passant par Louis XI, Rabelais, Bonaventure Desperriers, Marguerite de Valois, Jacques Yver, Noël du Fail, Guillaume Bouchet, Béroalde de Verville : ils appartiennent tous à cette partie de la France appelée autrefois *langue d'oïl*. Or, à l'exception peut-être de Marguerite de Valois, qui était femme et angoumoisine, c'est-à-dire presque languedocienne, il y a entre les productions de ces conteurs et les romans des troubadours provençaux toute la différence qui sépare le badinage de la rêverie, le libertinage de l'amour.

La Fontaine a donc créé la fable telle que je la comprends. Après lui, nous voyons à l'œuvre ce *troupeau servile des imitateurs* dont parle Horace, ces *aveugles adorateurs* dont parle Lessing. La nouvelle littérature s'efforce d'adopter le genre naïf de l'immortel fabuliste, et, glanant après lui, ramasse, pour se les approprier, les sujets et les maximes dédaignés ou abandonnés par le génie paresseux du bonhomme. La fièvre d'imitation gagne les campagnes, et alors se produit un fait étrange en apparence : tandis que la fable est en quelque sorte abandonnée par la langue d'oïl, qui l'avait importée en France, elle est adoptée par la langue d'oc dans la nouvelle forme que lui a donnée notre inimitable causeur. Il existe des traductions patoises dans les dialectes du nord (2); mais je doute qu'elles

(1) V. RAYNOUARD, *Choix de poésies des troubadours*. — V. surtout T. II, p. 158 : « Les pièces des troubadours étaient presque toutes du genre lyrique ». — V. aussi ROBERT, recueil précité, p. clxxij : « Chez les poètes du nord, les contes, les fables, les légendes et ces espèces de poèmes que nous nommons *romans* tenaient le premier rang. Le nom de *fable* qu'ils avaient pris n'a pu cependant leur survivre, tandis que leurs rivaux, plus heureux sous le nom de *troubadours*, n'ont jamais été entièrement oubliés. Les romances et les allégories sont pourtant presque les seuls genres dans lesquels ils se soient exercés. » Il faut entendre ici par *allégories* des comparaisons dépouillées de moralité, et accessoirement mêlées à d'autres poèmes.

(2) V. notamment : *Passe-temps lorrains*, par Jaelot de Saulny : Metz,

soient nombreuses, par la raison qu'on ne s'imite pas soi-même, et que, sauf certaines nuances, ces dialectes ne sont que le vieux langage français. Il n'en est pas de même dans le midi : il y a encore, malgré les routes et les chemins de fer, un langage pittoresque, sonore, original, des croyances naïves, des usages singuliers. Jugez de ce que ce devait être vers la fin du dernier siècle et au commencement de celui-ci, période à laquelle remontent les principaux essais de traduction. Ici l'imitation avait sa raison d'être, et les poètes n'ont pas fait défaut.

La liste de ces imitateurs ne sera pas moins longue que celle que j'ai cru devoir dresser pour les fabulistes français du moyen âge. Mais, si la première pouvait avoir quelque utilité, la seconde est indispensable. Je suis donc parvenu à recueillir :

Pour le Béarn et la Gascogne, un ouvrage anonyme publié à Bayonne en 1776; les fables de Bergeret, de Bordeaux, imprimées à Paris en 1816, et celles de Limouzin-Lamothe, de Verdun;

Pour le Languedoc, les fables et contes d'Auguste Tandon et de F.-B. Martin, de Montpellier; de Couret, d'Alais; d'Auguste Galtier, de Castelnau-dary; de Roumieux, Bigot, Manlius Salles, etc., de Nîmes.

La Provence et le Comtat-Venaissin m'ont fourni : Hyacinthe Morel et Dupuy, d'Avignon; Roumanille, de St-Remi; Estachon, Pascal et Laidet, de Marseille; Diouloufet, d'Astros et Ricard, d'Aix; un anonyme de Tarascon signant A. G., et Garcin, de Draguignan.

L'Auvergne est pauvre : je ne connais guère en patois de cette province que les fables qui se trouvent à la suite de *La Paysade* de Râvel.

Nous avons enfin, pour le Limousin, Foucaud, qui certes était bien digne d'être mentionné par le bibliographe Quérard, et l'abbé Richard, chansonnier de mérite, qui n'a eu qu'un tort, celui de vouloir imiter La Fontaine, et qu'un malheur, celui d'être contemporain de Foucaud.

Je ne cite que pour mémoire une traduction basque (Bayonne, 1852) indiquée par Pierquin de Gembloux : *Histoire littéraire des patois*.

1854; — *Fables et contes en patois saintonjais*, par Burgaud des Marets. — Je regrette, au sujet de ce dernier recueil, de ne pouvoir franchir la limite que je me suis tracée.

Le nombre de ces traductions ou imitations est déjà très-honnête, sans compter celles qui ont échappé à mes investigations. Où trouver les causes d'une profusion contrastant si vivement avec le long silence du moyen âge? Cherchons-les tout d'abord dans le caractère essentiellement causeur de la fable, dans ses allures familières, et surtout dans sa nature idyllique. Le paysan, à part ses intérêts matériels, est un peu enfant : il aime les contes, et ce qui lui plaît dans la fable ce n'est pas précisément le côté moral. Avec elle d'ailleurs il n'a pas besoin de se transporter par l'imagination dans des régions inconnues : il voit tous les jours les héros du drame, et le conteur est sûr d'être accueilli par lui comme un compatriote. D'un autre côté, la fable est courte, d'une versification facile, rendue plus facile encore par l'orthographe capricieuse des poètes patois. Un thème étant donné, il ne faut pas grand'chose à un écrivain patois pour être un fabuliste médiocre : de l'observation, un peu de malice, et surtout l'esprit ou plutôt l'habitude des rapprochements. Mais les vérités morales ou politiques ne sont pas en très-grand nombre, les sujets nouveaux d'apologues sont assez difficiles à trouver; et, comme l'idée première se prête facilement à tous les caprices de l'imagination, il en résulte que la même idée peut être traitée par une foule d'auteurs, et revêtir à chaque fois une forme originale. C'est ainsi que je me rends compte de ce grand nombre d'imitations qui, dans un avenir peu éloigné, pourront être conservées comme monuments d'un langage détruit, mais n'iront pas prendre place à côté du modèle.

Il est vrai que nous pourrions excuser les fabulistes patois en rejetant la faute sur l'instrument dont ils se sont servis. Et, il faut bien que j'en convienne, quelles que soient mes sympathies pour mon pays, ce n'est pas tout à fait sans raison que l'on a reproché au patois de n'être pas une langue. On allègue ses innombrables dialectes et ses variations continuelles. « Les patois, me dit-on chaque jour, n'ont ni grammaire, ni orthographe, ni prosodie; car vous ne pouvez donner le nom de *grammaires* ou de *dictionnaires* aux différentes compilations qui ne font que constater l'état existant d'un idiome, sans en fixer les règles : ce sont des ouvrages de linguistique plutôt que des codes grammaticaux ». Je reconnais combien ce reproche est fondé; mais, indépendamment de l'utilité philologique que peut présenter l'anatomie du langage patois, est-il donc abso-

lument sans intérêt, au point de vue philosophique et au point de vue littéraire, d'analyser certaines productions de l'esprit humain, de constater les différentes filiations d'une idée-mère, et de recueillir les derniers vestiges de l'originalité gauloise? C'est la tâche que je me suis donnée. Je veux comparer entre eux nos divers fabulistes imitateurs; et, si je ne leur fais pas un titre de gloire d'avoir écrit en patois, je ne pousserai pas l'injustice jusqu'à leur contester les qualités qui font le poète et le conteur.

II.

En étudiant les œuvres des fabulistes méridionaux, on est frappé de leur air de famille. Ils procèdent tous vis-à-vis de La Fontaine et des fabulistes modernes dont ils adoptent le thème comme La Fontaine a procédé vis-à-vis de Phèdre et des anciens fabulistes. C'est tantôt une paraphrase, tantôt une parodie, quelquefois la traduction du langage, plus souvent la traduction de l'idée. Il semble que cette idée ils l'aient prise à l'état hiéroglyphique, et commentée chacun à sa manière. C'est ainsi que La Fontaine habille ses personnages à la française, et leur met dans la bouche ce langage naturel qui nous charme.

Un de nos collègues, au nom duquel il serait superflu d'accoler une épithète banale, M. Othon Peconnet vous disait, il y a quelques années, dans sa biographie de Foucaud (1), que « chez La Fontaine, le lieu où se passe l'action n'est nullement précisé. Ce sont, dit-il, des arbres, des animaux, des hommes, qui prennent vie, pensent, se meuvent; mais ces arbres, ces animaux, ces hommes, sont-ils reconnaissables à quelque particularité? Jamais ». La remarque, pour être ingénieuse, manque cependant de justesse. La Fontaine pouvait-il laisser à ses héros leur cachet d'antiquité, lorsque, vers la même époque, Racine ne pouvait y réussir dans la tragédie? « Le livre de La Fontaine est une galerie de portraits, dit M. Henri Taine (2); mais, quel que soit le personnage, animal, homme ou dieu, il est toujours homme et contemporain de La Fontaine. » Il a métamorphosé, suivant la pente naturelle de son génie, les personnages d'Ésope et de Phèdre en rois, courtisans, bourgeois

(1) V. *Bulletin de la Société Archéologique du Limousin*, T. V. année 1854.

(2) *Essai sur les fables de La Fontaine*, 1^{re} édition.

et paysans de son époque et de son pays. Au lieu de faire une tragédie, il a fait un drame.

Les fabulistes méridionaux ne travaillent pas différemment. Ils transportent sur la scène où ils se trouvent les personnages déjà francisés par le bonhomme. Le cercle d'action se rétrécit. La Fontaine a pris la France pour théâtre : Foucaud prend le Limousin ; Bergeret et les anonymes du recueil bayonnais, la Gascogne et le Béarn ; Aug. Tandon, Martin, Roumieux, le Languedoc ; Diouloufet, d'Astros, Hyac. Morel, etc., la Provence. Les exemples ressortiront d'eux-mêmes dans les citations que je ferai des différentes imitations patoises ; mais, pour ne parler que de La Fontaine, je pourrais choisir dans ses fables bon nombre d'expressions locales et caractéristiques ; je citerais les gens qui prennent *Vaugirard* pour *Rome*, de la fable *le Singe et le Dauphin* ; le Renard *normand*, d'autres disent *gascon* ; l'Enfant qui se laisse choir

En badinant sur les bords de la *Seine* (1) ;

les ornières de *Quimper-Corentin* dans la *Basse-Bretagne* (2) ; les tours de *Tabarin*, et tant d'autres expressions dont l'énumération deviendrait puérile.

C'est que la poésie vit beaucoup de souvenirs et d'allusions, et qu'il faut qu'un mot jeté au lecteur puisse éveiller dans son esprit toute une série d'idées dont le développement serait fastidieux. C'est qu'ensuite il est impossible à l'écrivain de s'abstraire du milieu dans lequel il vit, et que la fable, grâce à la flexibilité de son rythme, se plie merveilleusement à toutes les exigences du langage usuel. Mais, tout en ne m'étonnant pas de ce fait dont s'émerveillait notre collègue, je suis loin d'être enthousiasmé de cette couleur locale dont, il me semble, les fabulistes méridionaux ont étrangement abusé. Un des plus réservés est encore le limousin Foucaud. L'un crée des mots sous prétexte d'harmonie imitative ; l'autre affecte une mignardise souvent hors de saison en prodiguant les diminutifs et les superdiminutifs ; un troisième emploie des expressions grossières, même en patois, en ce sens qu'elles ne rappellent que des idées triviales ou ordurières ; enfin quelques fabulistes contemporains nous servent de la poésie à l'ail, et lardent leurs récits de

(1) Liv. I, fab. 19.

(2) Liv. VI, fab. 18.

gros jurons languedociens. Et qu'on ne vienne pas me dire que toutes ces exagérations sont à la mode du pays, et que les fabulistes ont dû se mettre à la portée de leurs lecteurs ! D'abord je ne reconnais pas de mode en littérature, et je n'admets pas que l'écrivain ait le droit de s'abaisser pour plaire. Et puis croyez-vous de bonne foi que tous ces prétendus bienfaiteurs de l'humanité aient écrit précisément pour une classe capable à la vérité d'entendre leur langage, mais au fond très-peu en état de saisir les finesses de leur style et la valeur de leurs écrits ? Défions-nous de ces maîtres d'école, trop nombreux de nos jours ; figurons-nous La Fontaine parlant avec sa bonhomie habituelle de la portée morale de ses contes, et disons-nous qu'en définitive le diable, c'est-à-dire l'orgueil, n'y perd rien. Foucaud affiche la prétention de faire une littérature pour les paysans limousins ; ce qui ne l'empêche pas de présenter ses fables à la Société d'Agriculture, des Sciences et des Arts de la Haute-Vienne, et je suis loin de l'en blâmer, car son livre pouvait se présenter partout ; Auguste Tandon se laisse décorer du titre pompeux de *troubadour de Montpellier* ; et Bergeret de Bordeaux dédie sa traduction à monseigneur le duc d'Angoulême.

Une autre particularité de la plupart des imitations patoises est la prolixité, le caquetage. Il ne faut pas s'en étonner : ce défaut est inhérent au caractère méridional. La Fontaine, à qui l'allemand Lessing a reproché à tort d'avoir gâté la fable au lieu de l'embellir, et d'avoir *assaisonné des épices*, La Fontaine paraît taciturne en comparaison de nos fabulistes. Ce ne sont plus des traductions : ce sont des paraphrases ; et ne vous plaignez pas lorsque l'imitation n'a que deux ou trois fois la longueur de l'original : il se trouve souvent de jolies choses dans ce verbiage ; il y a de la vivacité et du trait ; mais le récit s'enchevêtre dans des guirlandes de fleurs. La Fontaine a-t-il négligé certains développements, se contentant de les indiquer par un mot, un hémistiche, un vers : quelle bonne fortune pour ses commentateurs ! quelle bonne fortune surtout lorsqu'il leur laisse le soin de tirer du récit la moralité qui en découle ! C'est alors qu'ils sont véritablement dans leur rôle de vulgarisateurs campagnards. Quelle verve méridionale ! quelle originalité ! comme ils se relèvent lorsqu'ils sont seuls dans l'arène ! Ils deviennent philosophes, conteurs et même poètes ; ils sont fabulistes.

Je crois vous avoir donné une idée de quelques-uns des caractères généraux qui distinguent nos fabulistes patois : il est grandement temps de prendre à partie chacun d'eux, et de vous soumettre les réflexions qu'une lecture attentive a fait naître dans mon esprit.

III.

FABULISTES BÉARNAIS ET GASCONS.

Recueil anonyme de 1776. — Le premier en date des trois recueils que j'ai pu me procurer sur le Béarn et la Gascogne est un livre in-8, publié à Bayonne, en 1776, sous le titre de *Fables causides de La Fontaine en bers gascons*. Ce volume, sans nom d'auteur, contient les traductions ou imitations de cent six fables de La Fontaine, dont les deux premières sont positivement d'Hourcastremé (1).

(1) Lorsqu'un ouvrage est anonyme, le premier devoir de la critique est de chercher à découvrir le nom de l'auteur. Mes recherches n'ont pas été complètement infructueuses, et voici quel en a été le résultat :

La bibliothèque de Bordeaux possède un exemplaire de ce recueil, enregistré au catalogue des belles-lettres d'abord sous le n° d'ordre 3564, puis sous le n° 4398. D'après les notes manuscrites faites aux deux différents endroits par les anciens bibliothécaires, l'auteur de l'ouvrage serait ici l'abbé Despourrins, peut-être un des frères du chevalier Despourrins dont les poésies viennent d'être rééditées à Pau par M. Vignancourt, et là un abbé Daretche qui m'est complètement inconnu (1). Où est la vérité ? On lit à la page 250 de la *Nouvelle chronique de la ville de Bayonne* (Bayonne, 1827) : « En 1776, M. Paul Fauvet-Duhart, imprimeur, publia un traduction en gascon-bayonnais de quelques fables choisies de La Fontaine. Les auteurs anonymes de cette traduction ont conservé assez heureusement le ton naïf et la facilité gracieuse de l'original ». Remarquez un peu le pluriel que j'ai souligné. Comprend-il l'abbé Daretche, l'abbé Despourrins, ou peut-être d'autres encore ? De l'abbé Daretche je ne puis rien dire. Pour ce qui est de l'abbé Despourrins, sa participation au recueil ne me paraît guère probable. M. V. Lespy, professeur au lycée de Pau (2), et M. Vignancourt, qui ont donné la biographie du chevalier Despourrins, ne disent aucun que ces deux frères, qui étaient abbés, fussent poètes, et, si l'un de ces deux abbés nous eût laissé des poésies, nul doute qu'elles n'eussent été insérées dans le recueil béarnais, dont le dernier volume

(1) Je dois les détails qui précèdent à l'aimable bienveillance de M. Gergerès, ancien magistrat, conservateur général de la Bibliothèque de Bordeaux.

(2) *Illustration du Béarn.* — Pau, 1856, in-12.

Suivant la biographie Michaud, Pierre Hourcastremé naquit à Navarreins dans le Béarn en 1742, et mourut vers 1815. Il a écrit plusieurs ouvrages en français, et son biographe le qualifie d'auteur médiocre mais original. M. Lespy dit qu'il a un style correct, pur, facile, élégant, mais lui reproche ce que vous allez lui reprocher dans un instant, d'avoir voulu compléter La Fontaine. Il a une passion malheureuse pour les développements et les hors-d'œuvre; il veut toujours faire mieux et surtout plus que son modèle. Le renard du fabuliste français connaît son monde. Il n'a pas encore à séduire « le vieux coq adroit et matois en sentinelle sur la branche d'un arbre » : il ne s'agit que d'un corbeau et d'un fromage. Le flatteur ne se préoccupe même pas de savoir si le fromage a été volé, comme le disent Phèdre et quelques fabulistes patois, ou s'il est empoisonné, comme le prétend Lessing. Il est « alléché », avant tout, et a affaire à un sot. A quoi lui serviraient les précautions oratoires? Le trait sera direct et portera. Aussi voyez comme dans La Fontaine l'entrée en matière est brusque :

Eh ! bonjour, monsieur du Corbeau,
Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !

vient d'être publié (1). Or cette publication contient justement les deux premières fables du recueil de 1776, et elles ne sont ni de Daretche ni de l'abbé Despourrins : elles sont d'Hourcastremé (2). Maintenant, que tout le recueil de 1776 soit d'Hourcastremé, je n'oserais l'affirmer, et, pour en revenir à l'idée de pluralité émise par l'auteur de la Chronique de Bayonne, je suppose que l'éditeur de 1776 a puisé à différentes sources : j'en trouve précisément une preuve dans les modifications qu'il a été obligé de faire subir aux deux fables d'Hourcastremé : *La Cigale et la Fourmi*, *le Renard et le Corbeau*. Dans la dernière de ces deux fables, l'auteur béarnais avait, comme Foucaud, localisé l'action. La scène se passait à *La Plante*, promenade au pied du château de Pau. L'éditeur bayonnais, pour être à la portée de ses lecteurs, a changé le lieu de la scène, et l'a placé à *Capbreton*, à quelques lieues de Bayonne. De même, dans la fable du *Renard*, le fromage que le corbeau tient à son bec n'est plus un fromage « de Lanne, rond comme une lune ». Ce trait a disparu dans le recueil de 1776.

(1) *Poésies béarnaises, avec la traduction française*, 2^e édition. — Pau, E. Vignancourt, 1852-60, 2 vol. in-8. — Le tome II de ce recueil contient, outre les deux fables sus-mentionnées, la traduction de la fable *des deux Coqs* donnée, en 1824, par Hatoulet.

(2) V. la critique que M. Lespy fait de ce fabuliste : *Illustration du Béarn*, page 65.

Écoutez maintenant Hourcastremé :

Certain courbach, sus bêt nouguè,
 U roumatye en soun bec tienè
 Deüs de Lanne, ardoun coum ûe lue :
 Et meste renard aü bêt pè,
 Qui deü senti plasé prené,
 Qué sounyabe aü né hà qu'aüqu'ûe :
 Quine casse, disè tout chouaü !
 Aço n'ey biande dé casaü.
 — Holà ! s'eü cride, camarade !
 Lechat-mi dà qu'atque dentade.
 Debarat : qu'ey près û lebraüt ;
 Qué partatyeram l'û et l'aüt :
 Qu'eüs fricasseram chens padère
 E la fé qué heram gran chère.

Certain corbeau, sur un beau noyer, tenait un fromage à son bec, de ceux de Lanne, rond comme une lune ; et maître renard, au pied, qui prenait plaisir à le sentir, songeait à en faire quelqu'une. — « Quelle chasse ! disait-il tout bas, cela n'est pas viande de jardin. — Holà ! crie-t-il, camarade, laissez-moi donner quelque coup de dent. Descendez ; j'ai pris un levraut. Nous partagerons l'un et l'autre. Nous les fricasserons sans poêle, et, ma foi ! nous ferons grande chère. »

On se doute bien que le corbeau reste sourd, et ne donne pas dans un piège aussi grossier. Que va faire maintenant le renard d'Hourcastremé ? « Il se gratte l'oreille, cherche, tourne, finit par trouver quelque chose de meilleur », et se décide à employer la louange. Tout cela n'est pas heureux.

Je me suis servi pour cette petite analyse de la version donnée par M. Vignancourt, comme étant, à mon avis, la version originale. Revenons au recueil de 1776. Les autres fables contenues dans ce volume sont à peu de chose près toutes dans le même genre et de la même force. Il y a, par exemple, dans la fable de La Fontaine *Le Loup et le Chien* deux vers sublimes :

Le loup déjà se forge une félicité
 Qui le fait pleurer de tendresse.

La simplicité de ces deux vers si mélancoliques, si harmonieux, vaut certes mieux qu'un long discours. Il y a là non-seulement les adieux du loup à une vie de vagabondage, mais encore toutes les illusions décevantes des malheureux. Voyons comment cette idée a été délayée par l'imitateur anonyme :

Lou loup detéste
 Le sou bite de bagaboun :
 You n'ei, s'ou dits, arrei de boun :
 Tout à le punte de l'espade ,
 E, si gahi quoque moutoun,
 Quoque crabe à mitat pelade,
 Qu'em hén passa per un lairoun.
 You t'abandouni, triste bite ;
 Loup n'es héit per bibe en hermite,
 Plan coutén seréi d'are-en-là (1).

(Livre I, fable V.)

Le loup déteste sa vie de vagabond. « Je n'ai, se dit-il, rien de bon : tout à la pointe de l'épée ! Et, si j'attrape quelque mouton, quelque chèvre à demi pelée, il me faut passer pour larron. Je t'abandonne, triste vie. Loup n'est pas fait pour vivre en ermite. Je serai bien content désormais. »

Au moins Hourcastremé, dans les deux fables que nous avons de lui, a toujours su respecter les convenances. Je voudrais pouvoir en dire autant du reste du recueil. Voulez-vous un modèle du genre ? Parcourez la table, et choisissez dans les sujets traités par La Fontaine celui qui vous semblera devoir prêter le mieux au dévergondage gascon, soit *le Meunier, son fils et l'Ane*. Les héros d'Homère sont des gens bien élevés comparativement aux personnages de ce conte-fable. Vous vous rappelez que, au commencement du voyage, le baudet est porté comme un lustre :

Oun bas atau ? dits un besin.
 Quéign drole é nabét esquipatye !
 Eh ! l'ats héit prene lou poutatye ?
 Prenets doune gouarde d'ou blassa !
 Hêts à lési, n'eb cau pressa.
 Quént arribits à l'assemblade,
 Per refresqui lou camerade,
 Dats-l'en ibe pinte ab pan fres.
 Digats-me, qui-es l'asou dous tres ?

(Livre II, fable V.)

(1) Remarquez la phrase *Loup n'es héit per bibe en hermite*. Foucaud dira plus tard, en prenant le contre-pied de l'idée :

L'omi, tu sà quità 'no vito
 Que n'erio de segur ni de sen ni d'hermito.

Où allez-vous ainsi ? dit un voisin. Quel singulier équipage ! — Eh ! lui avez-vous fait prendre un potage ? Prenez donc garde de le blesser ! faites à loisir : il ne faut pas vous presser. Quand vous arriverez à l'assemblée, pour rafraîchir le camarade, donnez-lui pinte et du pain frais. Dites-moi quel est l'âne des trois.

« Passent trois bons marchands. » Ces trois bons marchands sont sérieux comme il convient à des gens de leur profession. Ils parlent au nom de la morale, et leur discours est sententieux. Au moins c'est ainsi que nous les représente La Fontaine, avec cet art des contrastes dont il possède si bien le secret :

Oh là ! oh ! descendez, que l'on ne vous le dise ;
 Jeune homme qui menez laquais à barbe grise !
 C'était à vous de suivre, au vieillard de monter.

L'auteur gascon n'a pas compris cette finesse, et, pour comble d'étourderie, c'est en courant la poste que les marchands débitent leurs quolibets :

Lou pai à pé que séc lou hill,
 Pau plantat com bère relique
 Sts lou grisoun. As la coulique,
 Youene barbe ? A pé biste dounc,
 E lachats piba lou papoun.

Le père à pied, qui suit le fils, planté sur le grison comme une belle relique. As-tu la colique, jeune barbe ? A pied vite donc, et laisse monter le grand-père.

Jusqu'ici la caravane n'est pas encore trop maltraitée ; mais la voilà aux prises avec des adversaires plus sérieux : ce sont trois femmes. Nous allons voir se développer toute la richesse du vocabulaire imagé et énergique mis en lumière par Vadé.

« Gran nigaut »

se met à crier la plus jeune des trois femmes,

Gran nigaut, et héi mau l'arreye,
 Pendén qui lou gouyat tourteye,
 Qui s'estripe de ha camin,
 Bons plan à d'aise siou Martin,
 Arrequincat com ib espouse.
 — Béi-t-en au diable ! eh ! qu'és yelouse ?

Eh ! soun aco lous touns ahas ?
 Dits lou pai. Hique aci lou naz,
 Male bësti, tros de carrougne.
 — Qu'as dit, penail, gusas, ibrougne.
 Cap de porc ? Parle, héi ! leiroun ;
 Couan-t-a qu'és sourtit de presoun ?
 Ah ! lou cournard ! ah ! lou bagatye !
 Couan de pais abé lou mainatye ?

Je n'ose traduire. Passons vite.

J.-B. BERGERET. — Les défauts que je viens de signaler n'échappèrent pas quarante ans plus tard à un traducteur gascon du nom de J.-B. Bergeret, comme il nous l'apprend du reste lui-même dans la préface de son livre publié sous le titre suivant : *Fablos causidos de Jean La Fontaino tremudados en berses gascons, é dédiados à soun altesso royalo M^{or} lou duc d'Angoulémo, per un bourdelés, M. Bergeyret lou nebout* (1).

« Il me sembla remarquer, dit l'auteur en parlant du recueil de 1776, que mon devancier (c'est mes devanciers qu'il faudrait dire selon moi), que mon devancier avait chaussé le bonhomme en trop lourds sabots. Quoique, en traduisant des fables en patois, il faille bien de rigueur leur donner l'allure villageoise, il importe aussi qu'é cette allure ne paraisse pas trop rustre. » — Et plus loin : « Il paraît avoir eu moins à cœur de rappeler combien son original offrait un mélange de naïveté, de délicatesse et de grâces, que de transporter dans son idiome les divers sujets de La Fontaine, pour ainsi dire, mis à nu, s'embarrassant peu de la forme, pourvu qu'il réussît à rappeler l'idée du fond.... Mais, trop avare des fleurs dont La Fontaine a jonché sa route, il emploie trop rarement cet aimable artifice à l'aide duquel l'inimitable conteur sait faire de la fiction quelquefois la plus simple un tableau des plus vrais et des plus attachants. » — Rectifions, en passant, cette dernière assertion : qu'Hourcastremé soit chaussé de gros sabots, je le veux bien ; mais, quant aux fleurs, vous venez de voir que, s'il manque quelque chose aux fables du recueil de 1776, ce ne sont ni les fleurs ni le parfum.

Rapprochons ces explications de la date du livre, du lieu de son impression, Paris, où l'auteur résidait depuis fort long-

(1) Paris, L.-G. Michaud, et Bordeaux, veuve Bergeret, 1816, un vol. in-12.

temps à son dire, de sa dédicace au duc d'Angoulême, et nous pourrons d'avance nous faire une idée de sa manière. Bergeret, à l'exemple de la plupart des poètes, se fait une poétique à son usage. Il envisage la fable comme Fontenelle envisageait la pastorale. Sa muse, légitimiste et fidèle à tradition, se bornera à suivre pas à pas son modèle. Nous la verrons toujours bien obéissante, bien élevée, comme une muse qui fait ses études à Paris, et qui doit être présentée à la cour, proprette et soignée, se gardant bien de dire de gros mots, et surtout de faire l'école buissonnière. Choisissons parmi les fables les plus courtes :

LA CIGALO E L'ARROUMIC.

Touto l'estius durans, commensalo del prat,
 Quant la cigalo augut cantat,
 Balà que de pitaço élo se troubét nudo,
 A la gelado rebingudo.
 La bestiolo n'abébo pas
 Un pé de mousco à ses repas.
 Doulento bay crida famino
 Chés l'arroumic, sa pu protocho bezino,
 La counjurans de l'y presta
 Quauquo grunal per subsista
 Dinquios à mestibo noubélo.
 Là, bouno amiguo, l'y fay élo,
 Benguo lou mès d'août, counscienco d'animal !
 Bous paguoray la rendo, amai lou principal.
 Se ceumplait d'amassa, mès prèstuso n'es gayre
 L'arroumic : aco's soun défaut.
 Coumo anabets, din lou tems caud ?
 Demando elo à sa malebayre.
 — Lou jour, la néyt, delà, deçà,
 A toutes gens passans, y respoun la cigalo,
 Cantabi, sio dit sense bous offensa.
 — Bous m'offensa, besino ? Abets boulgut passa
 L'estius an de cansous, coumo qui se régalo :
 Hebai ! aro que gélo, es lou tems de dansa.

(Page 103.)

Hélas ! à part quelques chevilles, Bergeret non plus n'a rien prêté à la cigale. Cependant, soyons juste, il y a du mouvement dans le récit, et Bergeret, après Foucaud, qui sous ce rapport est hors ligne, est un des fabulistes patois qui ont le mieux compris tout le parti qu'il y avait à tirer de la coupe du vers :

LOU CAT, LA BELETO É LOU LAPINOT.

Mademouysélo beléto
 S'abizéc, un bel matin,
 D'ana lougea sa persouno louguéto
 Din l'oustal d'un joyno lapin.
 Es rusado tant que fluéto.
 Bous porto aqui ses dius un jourt,
 Tant que lou mésto à l'albo matinouso
 S'en éro anat diso bounjourt,
 É de thym se bauma sur la frésco pelouso.
 Quant augut troutegcat, guimbat d'acin d'à-là,
 E finit de se regala,
 S'entorno Jean lapin al loc de sa demoro.
 La beléto abio mis deforo
 Soun raz pel finestrou..... etc.

Mademoi selle belette s'avisa un beau matin d'aller loger sa personne *longuette* dans la maison d'un jeune lapin. Elle est rusée autant que fluette. Elle vous porte là ses dieux un jour que le propriétaire était allé dire bonjour à l'aube matineuse, et se parfumer de thym dans la fraîche pelouse. Quand il eut trotté, gambadé de çà, de là, et fini de se régaler, Jean lapin s'en retourne à sa demeure. La belette avait mis dehors le nez par la fenêtre.

Le reste marche avec le même entrain. Les parties, ne pouvant s'accorder, ont recours à Rominagrobis, qui leur dit :

Approtcho, drollo ; tu, fay de mémos, maynatge.
 Approuchats de pu prés, é bous tenéts de court :
 Sey sourt.

On peut, sans être taxé de pédantisme, faire remarquer l'à-propos de ce petit vers. Les chutes du genre de celle-ci sont très-heureuses : il est seulement fâcheux que l'auteur les ait trop multipliées.

Je me bornerai à renvoyer pour certains autres détails de critique à une lettre adressée à Bergeret par M. de Roquefort. Cette lettre fait partie d'une Note de l'éditeur insérée à la suite de la préface sus-mentionnée. Vous y remarquerez les appréciations de l'auteur du *Glossaire de la langue romane*, relativement à cette langue, et surtout à la ligne de démarcation entre la

langue d'oc et la langue d'oïl, ligne que, à l'imitation de presque tous les philologues français, il prétend être la Loire. Mais ceci n'est pas de mon sujet (1).

Il faut encore savoir gré à Bergeret de la délicatesse qui règne presque toujours dans son style. Je dis presque toujours, car quelquefois ses images ne sont pas du meilleur goût :

Enfin la péguo tant s'enflée
Que n'en crebéc,
Ses trippos à brimbails escappans de soun bentro.

Enfin la sotte s'enfla tellement qu'elle en creva, *ses boyaux à petits morceaux échappant de son ventre.*

(*La Grenouille et le Bœuf.*)

..... la sanno, é, quant l'oubrit,
A fin finalo el descoubrit
Qué tout l'endédens de sa poulo
Ero arengeat sul mémo moulo
D'aquélos dount lous yoous ne rapourtaben rés,
Se n'es, d'an soun mujol, la glayro touto soulo.

Il la saigne, et, quand il l'ouvrit, finalement il découvrit que tout l'intérieur de sa poule était arrangé sur le même moule que celles dont les œufs ne rapportaient rien, *si ce n'est, avec son jaune, la glaire toute seule.*

(*La Poule aux œufs d'or.*)

Bergeret n'a traduit que vingt-sept fables de La Fontaine. Le dialecte dont il s'est servi n'est pas précisément celui de Bordeaux : c'est celui d'Agen et des environs, seul rapprochement du reste qu'il y ait à faire entre le fabuliste bordelais et Jasmin. Si Bergeret n'eut pas le génie du coiffeur-poète, il n'eut

(1) Je ne puis cependant me résoudre à passer sous silence ce que dit à ce propos M. Louis de Baecker (*Grammaire comparée des langues de la France*, 1860, in-8, page 50) :

« La ligne de démarcation qui sépare le premier de ces idiomes (la langue d'oc) du second (la langue d'oïl) commence, au sud-ouest, au bord de la Gironde, près Blaye, se dirige à travers les départements de la Charente-Inférieure et de la Charente, vers l'est de celui de la Vienne et le nord de la Haute-Vienne et de la Creuse; puis pénètre dans l'Allier, et passe à l'est du Puy-de-Dôme et au nord des départements de la Haute-Loire, de l'Ardeche et de l'Isère ».

Voilà, ce me semble, où est la vérité.

pas non plus son bonheur. N'étant pas l'homme d'une coterie, il ne put offrir aux Bourbons qu'un dévouement inaltérable mais inerte : aussi vécut-il et mourut-il à peu près ignoré. Ses fables, il est vrai, sont mentionnées par le bibliographe Quérard, article *La Fontaine*, et par M. Paul Chéron, *Catalogue de la librairie française au XIX^e siècle* ; mais sa vie ne se trouve dans aucun ouvrage biographique, et, sans l'aimable obligeance de son ami M. Gergerès, conservateur de la bibliothèque de Bordeaux je ne pourrais même pas vous dire qu'il naquit en 1765 dans cette ville, où il mourut le 18 mars 1833.

LIMOUZIN-LAMOTHE. — Suivant l'ordre géographique que j'ai cru devoir adopter, je me vois obligé de placer ici un fabuliste auquel son biographe, M. Moquin-Tandon, membre de l'Institut, professeur à la Faculté de Médecine de Paris, donne le titre de poète languedocien. Je veux parler de Limouzin-Lamothe (1), né à Verdun, petite ville de l'ancienne Gascogne, située, à la limite du Languedoc, sur la rive gauche de la Garonne. Au surplus, l'étude de ce fabuliste sera une transition toute naturelle entre ce que je viens de dire des imitateurs gascons et ce que j'aurai à dire des imitateurs languedociens.

Jean-Philippe-Marc Limouzin-Lamothe, pharmacien, professeur d'agriculture et poète, naquit en 1782, et mourut d'une attaque d'apoplexie foudroyante le 30 novembre 1848. Ses poésies n'ont pas été réunies en corps d'ouvrage, et sont disséminées dans divers journaux ou publications. Ainsi la fable *lou Loup et l'Agnel* a été imprimée dans la *Revue de l'Aveyron et du Lot* (26 juin 1837), et reproduite par Jules Duval, dans son *Mémoire sur les proverbes patois* (2), avec celle des *Animaux malades de la peste*. M. Moquin-Tandon possède trois manuscrits de Limouzin-Lamothe, dont deux in-8 contiennent, l'un quinze fables, l'autre deux fables traduites de La Fontaine. Je dois à l'extrême bienveillance du propriétaire communication de deux de ces fables inédites, que je reproduis moins pour leur mérite que pour leur nouveauté :

(1) V. pour les détails la notice que M. Moquin-Tandon a publiée dans la *Biographie Michaul*, nouvelle édition.

(2) *Mém. de la Société des Sciences, Lettres et Arts de l'Aveyron*, T. V, p. 674. — Le *Mémoire sur les proverbes* a été tiré à part à 15 exemplaires.

LOU RAYNARD ET LOUS RASINS.

Certain raynard gascou, d'aoutres disou nourman,
 Aganit dè talén, vésquét, sur uno treillo,
 Dé rasins dount éro gourman,
 D'uno aparènço sans pareillo.
 Lou pendar, sans fayçons, n'aurio fayt dous bentrats.
 Dins la difficultat dè lous poudèr aténgé :
 Soun pas madurs, ça dits, soun bous per dé goujats.
 Tournarey un aoutré diméngé.....

Certain renard gascon, d'autres disent normand, exténué de faim, vit sous une treille des raisins dont il était gourmand, d'une apparence sans pareille. Le pendar sans façons en eût fait une *rentrée*. Dans la difficulté de pouvoir les attendre : ils ne sont pas mûrs, dit-il : ils sont bons pour des goujats. Je reviendrai un autre dimanche.

LA CIGALO ET LA FOURMIC.

Trabailén al pu léou en sasou favourablo.
 La cigalo noun mét l'exemple dins la fable.....
 Aprèps abé lambrat et cantat tout l'estiou.
 Quand l'hivér arrivet, manquet de pervisiou.
 S'anguet plangé de famino
 A la fourmic sa bézino,
 La préguèn dé ly presta
 Quicomét per subsista
 Jusqu'à la primo noubélo ;
 Nou fougués què bricaillous
 Dè vermés ou mouscaillous.
 A paga sérey fidèlo ;
 Countats-y, fè d'animal,
 Interèt et capital.....
 La fourmic es pas préstayro ;
 Aqui soun pétit défaout.
 — Qué fasiatz dins lou téns caout,
 Doumaysèlo l'énproutayro ?...
 — Cantavi, la neyt, lou jour,
 Faguèn à praqui l'amour,
 Bouno damo, pèr vous playré.....
 — Ah ! cantavetz dé cansous :
 Aro donne vivetz dè l'ayré ;
 Jouyousomén pourtatz-vous.

Travaillons au plus vite en saison favorable. La cigale nous met

l'exemple dans la fable. Après avoir *lambiné* et chanté pendant tout l'été, quand l'hiver arriva, elle manqua de provisions. Elle alla se plaindre de la famine à la fourmi sa voisine, la priant de lui prêter quelque chose pour subsister jusqu'au printemps prochain, voire des *brimborions* de vers ou de mouchérons. — A payer je serai fidèle, comptez-y, foi d'animal ! intérêt et capital. — La fourmi n'est pas prêteuse : c'est son tout petit défaut. — Que faisiez-vous au temps chaud, demoiselle l'emprunteuse ? — Je chantais la nuit, le jour, faisant là tout près l'amour, bonne dame, pour vous plaire. — Ah ! vous chantiez des chansons ? Maintenant donc vivez de l'*air*. Joyeusement portez-vous.

On le voit, Limouzin-Lamothe, comme Bergeret, s'est presque toujours borné à traduire assez fidèlement La Fontaine, et n'a pas eu la main assez légère pour toucher à l'œuvre délicate du maître. Les modifications auxquelles il a été entraîné par les exigences de la versification sont généralement irréfléchies. Combien les regrets et les projets du renard de Limouzin-Lamothe pâlissent devant le dédain suprême et sans appel du héros de La Fontaine ! Combien l'antithèse sèche et cruelle de la fourmi l'emporte, dans le modèle, sur les développements intempestifs de l'imitateur gascon !

Il faut dire que les fables imprimées sont meilleures, notamment celle des *Animaux malades*, et je dois reproduire à ce sujet le jugement de M. Moquin-Tandon : « Les poésies de cet auteur sont écrites avec verve : elles ne manquent ni d'originalité ni de sel ; mais elles paraissent souvent négligées, ce qui tient probablement à ce que l'auteur écrivait à bâtons rompus, sans prétentions, uniquement pour son plaisir, et ne songeant nullement à la publicité ». Les réserves ci-dessus faites, il me paraît difficile d'ajouter quelque chose à une si juste appréciation.

IV.

FABULISTES LANGUEDOCIENS.

A quelque distance des anciennes limites de la Gascogne, à l'est, se trouve Toulouse, la capitale du Languedoc. Je ne possède, comme spécimen du dialecte de cette ville, qu'une fable dont j'ignore l'auteur, et qui court manuscrite dans le pays. Je la reproduis en entier, car la monotonie du rythme y est pleinement rachetée par la vivacité du récit :

LA CIGALO ET LA FOURMIC.

L'é counté dits qué la cigalo,
 Al cor d'hiber, abio la galo,
 Et n'abio rés dé ço qué cal
 Per sé bouta jouts lé caissal.
 La pâouro bestio miêjo morto,
 Cahin, caha, daban la porto
 Dè la fourmic sé trigoussec.
 Peï, d'un toun doulent, ly dissec :
 Prestaï-mé, si bous plaï, bésino,
 Un pâou de blat ou de farino ;
 Car m'a métudo à l'hospital
 La malâoutio del miou sigal.
 Boli qué mé toumbé uno patto,
 S'abez à fa d'am un' ingratto,
 Et bous randré, fé d'animal,
 L'interêt et lé capital,
 Après la prumiero garbiéro
 Qué bastiran dessus l'aïero.
 — E qu'un èro vostre mestié ?
 Ly dits, d'un aïre trufandié,
 La fino coummaïre fourmigo.
 — En plén estiou, quand lé soulét
 Bous pintro coulou dé calél,
 Alabets, nou bous desplasio,
 You cantabi dé bouno gracio,
 E défisi qu'el roussignol
 Ufflé ta pla lé gargaillol ;
 Tabès fasio su l'Esplanâdo
 Lé plasé dè la proumenâdo.
 — Lé tour n' és briquo mal ingert,
 Més presta gasto et douna perd,
 Ça mé disio la miou grand-maire ;
 Bélo càoussiou dè flabutaïre !
 Perqué cantabets alabets,
 Aro dansats tant que pouïrets.

Qui nou sentis qu'ès la mouralo
 Dè la fourmic et la cigalo,
 Al grand desâounou das fègnans
 Truco-taouilles et belligans !

Le conte dit que la cigale, au fort de l'hiver, avait la gale, et n'avait rien de ce qu'il faut pour se mettre sous la dent. La pauvre bête, moitié morte,

cahin, caha, devant la porte de la fourmi se tourmentait. Puis, d'un ton dolent, elle lui dit : Prêtez-moi, s'il vous plaît, voisine, un peu de blé ou de farine, car la maladie de mon mari m'a mise à l'hôpital. Je veux qu'il me tombe une patte si vous avez affaire à une ingratitude, et je vous rendrai, foi d'animal ! l'intérêt et le capital sur la première gerbière que nous élèverons. — Et quel était votre métier ? lui demanda d'un air moqueur la fourmi fine commère. — En plein été, quand le soleil vous donne la couleur d'une lampe de cheminée, alors, ne vous en déplaît, je chantais de bonne grâce, et je défie le rossignol d'enfler si bien le gosier : aussi faisais-je sur l'*Esplanade* le plaisir des promeneurs. — Le tour n'est pas mal ingénieux ; mais prêter gêne, et donner perd : c'est ce que me disait ma grand-mère. Belle caution de flatteur ! Puisque vous chantiez alors, maintenant dansez tant que vous pourrez. — Qui ne voit que la morale de la fourmi et de la cigale est au grand déshonneur des fainéants, batteurs d'estrade et va-nu-pieds !

AUGUSTE GALTIER. — Ne nous arrêtons pas, et arrivons à Castelnaudary dans l'Aude. Là nous trouvons un négociant du nom d'Auguste Galtier, littérateur distingué, qui a publié un grand nombre de contes, de chansons et de pièces fugitives dans les journaux de sa localité. Il est auteur du poème de *Noémi* et des *Mémoires d'un gal*. La seule fable que je connaisse de lui est l'imitation des *Deux Pigeons* de La Fontaine, imprimée dans *l'Abeille de Castelnaudary*, n° du 16 mai 1844. Le récit de Galtier est plein de limpidité, de fraîcheur, de sentiment et de décence ; mais l'intempérance languedocienne m'empêche, quelque regret que j'en aie, de rapporter la fable en entier. Ainsi c'est par un véritable discours de rhétorique que le poète rend les remontrances et les prières du pigeon abandonné :

.....
 L'autre, qu'un tal proujet pla fort estoumagao,
 L'y diguét en plouran : Qué tē manquo al louchis
 - Per boulé tēn ana rouda la patanteyno ?
 Besés qu'ayci sios sansé geyno :
 Y fas tout ço qué bos, digus nou tē dits ré...
 Tē lebos quant tē play, sourtisses quant t'agrado.
 As de blat, as de milh, de bessu pla triado.
 Elè riou y es ta clar qu'on y beou per plasé... (1)
 Anen, sios rasounable, é quittes pas un frayré,
 Qué san tu mourio, pécaïre !
 Car l'absenço es per el un pla tarriblé mal...

(1). Remarquez ce joli vers.

Pas per tu cruel ! car sé b'éro,
 Mé tendrios un discours de touto aoutro maniero.
 Yeou pensi saquéla qué lé trigos qué cal
 Per entrepréne un loung bouyatjé
 Té fara leou cambia dé plan é dé lengatjé...
 Encaro s'attendios la mountado del tens !
 Démoro'n mès dé maï, crey-m'a yeou, qué té presso ?
 L'aoutro neït è soumiat, bejos mous pensomens !
 Qu'un grand malhur foundrio sus un dé moun espéço.
 Tabé, soulet aici, n'aouré, daban les els,
 Qué sédous, qué flalats, qué maïssantis aonzels...
 Hélas ! mé dirè, plaou, ben neït, aro tempesto...
 Qui sap sé moun fraïre sé dol,
 Qui sap s'el a tout ço qué bol.
 Boun gra, boun lochomen, bounis souens é lé resto ?...

L'autre, qu'un tel projet bien fort *estomaquait*, lui dit en pleurant : Que te manque-t-il au logis pour vouloir t'en aller roder la pretontaine ? Tu vois qu'ici tu es sans gêne. Tu y fais tout ce que tu veux : personne ne te dit rien. Tu te lèves quand il te plaît ; tu sors selon ton gré. Tu as du blé, tu as du miel, de la gesse bien triée ; et le ruisseau y est si clair qu'on y boit par plaisir.... Allons ! sois raisonnable, et n'abandonne pas un frère qui sans toi mourrait, hélas ! car l'absence est pour lui un mal bien terrible. Pas pour toi, cruel ! car, si c'était, tu me tiendrais un tout autre langage. Je pense d'ailleurs que (l'idée de) la fatigue qu'il faut (affronter) pour entreprendre un long voyage te fera bien vite changer de plan et de langage.... Encore si tu attendais la *montée du temps* (les beaux jours) ! Reste jusqu'au mois de mai, crois-moi, qui te presse ? L'autre nuit j'ai songé, vois quelles sont mes pensées ! qu'un grand malheur s'abattrait sur quelqu'un de mon espèce. Aussi bien, seul ici, je n'aurai devant les yeux que nœuds coulants, filets, méchants oiseaux.... Hélas ! me dirai-je, il pleut, la nuit vient, la tempête souffle : qui sait si mon frère se plaint ? qui sait s'il a tout ce qu'il veut : bon grain, bon logement, bons soins et le reste ?

Le pigeon voyageur répond sur le même ton. On croit entendre l'un après l'autre deux avocats plaissant une cause. L'odyssée traîne également en longueur. En somme, l'imitation patoise a cent onze vers, et encore l'auteur, par une pruderie singulière, s'est-il arrêté aux réflexions charmantes qui terminent la fable de La Fontaine.

AUGUSTE TANDON (4). — Auguste Tandon, dans une ou deux

(1) *Fables et contes en vers patois*, par Auguste Tandon, troubadour de

de ses fables, est encore plus scrupuleux que Bergeret et que Limouzin-Lamothe : il ne s'écarte du texte que pour les besoins de la mesure ou de la rime :

La raça dé las belétas.
 Pas may qu'aquéla des cats.
 Vòou pa gès dé bèn as rats,
 Et s'èra pa qu'èstréchétas
 Soun las portas d'âou ratun.
 La doumaysèla âou fin mourre
 Lous fariè diablamén courre,
 Et n'estoufariè may d'un.

La race des belettes, pas plus que celle des chats, ne veut guère de bien aux rats, et, si n'étaient étroites les portes des ratons, la demoiselle au fin museau les ferait diablement courir, et en étoufferait plus d'un.

(*Le Combat des rats et des belettes.*)

Dans d'autres fables, au contraire, il concentre La Fontaine, et le réduit en quelque sorte à la concision ésopienne :

Una granouïa énvísageave un biòou
 Aou pe pâoutut, à la taïa quarada ;

Montpellier. — A Montpellier, chez Renaud, an VIII, in-8, avec cette épigraphe :

Ès pas aysat de playre à tout lou mounle.
 Cé qu'un trova poulit, un àoutre ou trava sot :
 Lou voulur ès fachat s'entén qué lou chi grounde ;
 Lou mestre ès pa countén sé lou chi dis pa mot.

Une seconde édition, augmentée, a été publiée en 1813. Le libraire Virenque fils, de Montpellier, en avait annoncé une troisième en 1812 : elle n'a pas paru. G. Brunet, de Bordeaux, a reimprimé la fable intitulée : *la Mountagna qu'accoucha* dans sa *Lettre sur les patois*, 1839, p. 32.

Auguste Tandon naquit à Montpellier le 15 juillet 1759. Doné d'un jugement sûr, d'une imagination vive et d'une mémoire prodigieuse, il fut tout à la fois un poète distingué et le chef d'une des maisons de banque les plus considérables du midi. Il mourut subitement à Montpellier, le 27 novembre 1824. Je dois les détails qui précèdent à l'obligeance de M. Lemercier, sous-bibliothécaire au muséum d'histoire naturelle de Paris, lequel a bien voulu me confier le manuscrit de sa Notice sur Auguste Tandon, destinée à la nouvelle édition de la *Biographie Michaud*, en cours de publication.

Ela, qu'àourîè dansat din lou cruvèl d'un idou.
 S'en trovèt tan humiliada
 Qué, san may counsultà qué soun pichot orgul.
 Vouguèt, én bèn buguèn, couma el dévéni grossa.
 Mès aquèla pâoura talossa
 Faguèt un fort michan calcul :
 Lou trop pintà ye crebèt la panouïa.

Une grenouille envisageait un bœuf au pied pesant, à la taille carrée. Elle, qui aurait dansé dans une coquille d'œuf, s'en trouva tant humiliée que, ne consultant que son petit orgueil, elle voulut, à force de boire, devenir grosse comme lui. Mais cette pauvre maladroite fit un fort mauvais calcul : le trop *pinter* lui creva la *bedaine*.

C'est la fable de La Fontaine dépouillée de son plus bel ornement, le dialogue. Voyez aussi, comme exemple de ces résumés, *la Poule aux œufs d'or*, *l'Écrevisse*, etc. (1).

N'allez pas croire pourtant que Tandon soit toujours aussi sec : plusieurs de ses imitations sont, au contraire, profondément empreintes du génie méridional. Au milieu de la fluidité languedocienne, se détachent, fraîches oasis, de gracieux détails que La Fontaine lui-même n'aurait peut-être pas eu le courage de rejeter. L'introduction de la fable française *l'Amour et la Folie* est digne assurément d'être citée :

Tout est mystère dans l'Amour :
 Ses flèches, son carquois, son flambeau, son enfance :
 Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour
 Que d'épuiser cette science.
 Je ne prétends donc point tout expliquer ici :
 Mon but est seulement de dire à ma manière
 Comment l'aveugle que voici
 (C'est un dieu), comment, dis-je, il perdit la lumière,

(1) Cependant ce laconisme n'est pas encore comparable à celui de deux fables que je trouve dans une brochure anonyme de 16 pages in-12, publiée, en 1806, sous le titre de *Contes en vers provençaux*. L'une de ces deux fables est *la Cigale et la Fourmi*; voici l'autre :

Un paysan prenguet uno vipèro
 Qu'atroubet transido de frech ;
 La mettet din soun sen, let la founctien de pèro ;
 Mai la couquino lou mourdet.
 — Ingrat, vaquí toum caractèro

Quelle suite eut ce mal , qui peut-être est un bien ?
J'en fais juge un amant , et ne décide rien.

Mais l'imitation languedocienne a bien aussi son mérite :

Sé mé demandaves perqué
Nous représentou l'Amour jouyne ,
Poulit , flourat , gras comma un moyne ,
Vous ou dirièy pa , per ma fé ;
Mès sé vouiàs qué vous diguèsse
Perqué lou drolle és toujour nut ,
Perqué tel ou tèt atribut ,
N'ou dirièy pa noun plus quand ou pouguèsse ,
Percèqu'aco finiriè pà.
Vole soulamén vous countà
D'ount' vèn qu'ès privat dé la vista ,
Vous layssan mèstres dé jugeà
Sé fiou n'avèdre l'ama trista ,
Ou sé d'aco fàou s'amusià.

Si vous me demandiez pourquoi nous représentons l'Amour jeune, joli, fleuri, gras comme un moine, je ne vous le dirais pas, non certainement ; mais, si vous voulez que je vous dise pourquoi l'enfant est toujours nu, pourquoi tel ou tel attribut, je ne vous le dirais pas non plus quand même je le pourrais, parce que cela n'en finirait plus. Je veux seulement vous conter d'où vient qu'il est privé de la vue, vous laissant maîtres de juger s'il faut en avoir l'âme triste, ou s'il faut s'en amuser.

Ne dirait-on pas la traduction littérale de quelqu'un de ces essais qu'on a trouvés dans les manuscrits du naïf conteur?...

Mais n'allons pas trop loin dans notre admiration. Chez Tandon le naturel gascon reprend bien vite le dessus : il trouve le moyen d'étendre en cinquante-six vers les vingt et un vers du fabuliste français. Il nous représente l'Amour jouant — de l'argent avec la Folie, et, par suite, une véritable scène de tripot. L'Amour veut en appeler à Jupiter et aux dieux assemblés ; la Folie, qui n'a pas la conscience bien nette, trouve plus expéditif de sauter au visage de son adversaire, et de lui crever les yeux. Vénus demande justice. L'imitateur languedocien en fait une plaidieuse infatigable, sollicitant chaque dieu avec le tact merveilleux de la femme. Jupiter représente la plus haute expression du droit :

Ah ! Jupiter, fassès me dréch.

Chacun des dieux de l'Olympe a sa passion dominante , que Vénus cherche à exploiter :

Vous, Apoulloun, vous diou dé la lumière,
 Moun pâoure fil és coundannat
 A véyre pa-pus vostre éscat.
 Ageás piétat dé sa misèra.
 Et vous, Minerva, ét vous, Junoun,
 Soungeás, pécayre! qué souy mèra;
 Véngea-mé, véngeás Cupidoun.
 Vous, Mars, n'ay pa bésoun d'ou dire,
 San doute vous récusarés.
 Et vous, Vulcain, seriè bè pire
 S'oupinavès din lou coungrès.

Vous Apollon, vous dieu de la lumière, mon pauvre fils est condamné à ne voir jamais plus votre éclat : ayez pitié de sa misère. Et vous, Minerve, et vous, Junon, songez, hélas ! que je suis mère. Vengez-moi, vengez Cupidon. Vous, Mars, je n'ai pas besoin de le dire, sans doute vous vous récuserez. Et vous, Vulcain, ce serait bien pire si vous opiniez dans le congrès.

Mais n'allons pas non plus trop loin dans notre blâme. En présence de cette paraphrase de la charmante allégorie de La Fontaine, je n'ai pas le courage de reprocher à l'imitateur de s'être laissé aller aux entraînements de son imagination.

Les productions du troubadour de Montpellier se recommandent surtout par l'étonnante variété des formes. Je viens de le montrer tour à tour imitateur concis ou verbeux : nous allons le voir parodiste, et, sous ce nouvel aspect, nous ne le trouverons pas au-dessous de lui-même. Le vers sera toujours coulant, le style toujours vif, sans que l'expression soit grossière. Tel est le travestissement donné par Tandon à la fable de La Fontaine *le Singe et le Dauphin*. La scène se passe, non plus à Athènes, mais près d'Aiguemortes. Le dauphin qui porte le singe sur son dos lui demande par hasard :

— Sérias-ti, moussu, dé Broucayre ?
 — Ouy (dis lou singe), ét mé fariàs plési,
 Sé vous yé survèn quâouque afayre,
 Dé mé y' escrioure. Un miou cousi
 Y' es présidén dé la coumuna;
 Sa proutécsioun compta per una.

— Lou dâouphin diguèt : Gramécis !
 Et Tarascoun ? l'anas-ti souvén vèyre ?
 — Toutes lous jours, ét poudès créyre
 Qu'ès lou miïou dé mous amis',
 L'ay maridat émbé una sore siouna.

.....
 Aquél singe mé fay pensà

Qué fossa géns sou dé sa mèma éstofa :
 Tèl résouna dé tout qué n'a jamay rés vis ;
 Tèl prén Rousseau per un péis,
 Tèl l'Inda per un philosopha.

Seriez-vous, Monsieur, de Beaucaire? — Oui, dit le singe, et vous me feriez plaisir, s'il vous y survient quelque affaire, de m'y écrire. Un mien cousin y est président de la commune : sa protection peut compter pour une.
 — Le dauphin dit : Grand merci ! Et Tarascon, l'allez-vous voir souvent ?
 — Tous les jours, — et vous pouvez croire qu'il est le meilleur de mes amis ; je suis marié avec sa sœur..... Ce singe me fait penser que force gens sont de même étoffe : tel raisonne de tout qui n'a jamais rien vu ; tel prend Rousseau pour un pays ; tel prend l'Inde pour un philosophe.

Tandon ne s'est pas contenté d'imiter ou de parodier La Fontaine et quelques-uns de ses imitateurs : son livre contient encore des contes et des fables tirés de son propre fonds. « Ces dernières, au dire de Martin, l'un de ses compatriotes, dont je vais parler, ces dernières font regretter qu'il n'ait pas préféré le plus souvent le rôle d'inventeur à celui d'imitateur. » Dans sa *Notice*, encore inédite, M. Lemer cier prétend que « ses poésies sont écrites tantôt avec une familiarité assez heureuse, tantôt avec un abandon trop négligé ». Enfin l'éditeur du recueil de l'an VIII, tout en reprochant à l'auteur ses nombreux gallicismes, cherche à l'excuser en disant qu'il a préféré encourir ce reproche « que de hasarder certaines expressions qui, quoique bonnes en elles-mêmes, auraient pu paraître basses et grossières ». Pour moi, tout en reconnaissant combien sont fondés les reproches faits au poète par son éditeur et son dernier biographe, tout en pouvant l'accuser de s'être cru obligé de recourir au français, je dirai, en réponse à l'observation de Martin, que toute imitation de La Fontaine doit nécessairement pâlir devant le modèle, qui est inimitable ; qu'il faut inventer pour se débarrasser de ce terrible concurrent ; que c'est ce qui fait la fortune des fables trouvées par Tandon, et qu'enfin celles qu'il a inventées nous paraîtraient charmantes si nous ne con-

naissions pas La Fontaine. On ne peut refuser au poète languedocien l'originalité dans l'imitation. Il y a dans ses œuvres le mouvement et la décente gaité de son professeur Favre, le célèbre prieur de Cellaneuve, et je place Tandon bien au-dessus des anonymes bayonnais et du fabuliste de Bordeaux.

R. MARTIN fils (1). — Auguste Tandon eut un ami et un rival en poésie. Cinq ans environ après la publication du livre de Tandon, R. Martin faisait paraître : *Fables, contes et autres poésies patoises*. — A Montpellier, chez Renaud, libraire, an XIII (1803), in-8.

Outre les apologues que Martin a imités de Thomas Yriarte, de Nogaret, de J.-B. Rousseau, etc., et quelques autres dont les sujets lui appartiennent, le recueil que j'ai sous les yeux contient trois fables tirées de La Fontaine : *lou Gal et lou Réynard*, *la Fourniça et la Paloumba*, *lou Réynard et lou Courpatas*.

L'expression de Martin est généralement plus patoise que celle de Tandon; mais on peut dire qu'il a moins imité La Fontaine que son compatriote, dont il a une partie des qualités et des défauts. Son style est parsemé de trop de ces détails insignifiants qui nous rappellent le fatras gascon du recueil de 1776 :

(1) François-Raymond Martin, né à Montpellier le 27 janvier 1777, et mort le 18 mars 1851, s'était de bonne heure adonné à la poésie et à la linguistique romanes. On a de lui, indépendamment de l'ouvrage ci-dessus :

1° *Les Loisirs d'un Languedocien*; Montpellier, 1827, in-8, contenant un *Essai historique sur le langage vulgaire des habitants de Montpellier*;

2° Deux exemplaires autographes complets de ses œuvres patoises, dont l'un fut donné par l'auteur à la bibliothèque de sa ville natale : M. Moquin-Tandon, légataire de l'autre, a fait imprimer à Toulouse, en 1846, et à 25 exemplaires seulement, une des pièces de ce recueil, intitulé : *Histouéra dé moun Récul de joblas, ou Galimathias en rimas* : dans ce badinage poétique, Martin raconte l'histoire de sa vocation littéraire, inspirée par la lecture des fables d'Auguste Tandon;

3° Un *Dictionnaire général et étymologique des patois languedociens*, manuscrit inachevé, passé entre les mains de M. Noulet, à Toulouse.

Je ne puis mieux faire, au surplus, que de renvoyer le lecteur à la *Notice* que M. Moquin-Tandon a consacrée à Martin dans la nouvelle édition de la *Biographie Michaud*, T. XXVII, p. 135.

Un gal, fin couma l'ambre, ét déjà viélrouquié,
 Sus ûna branca d'aôubre un jour s'espéziouiâva,
 Quand un reynar lurat, que savié soun mestié,
 Dé déchout l'aôubré l'encensâva.

Un coq, fin comme l'ambre, et déjà vieux routier, s'épouillait un jour sur une branche d'arbre, pendant qu'un renard luron, qui connaissait son métier, au pied de l'arbre l'encensait.

La Fontaine, lui, s'est bien gardé de qualifier son héros, qui, cette fois, va avoir affaire à partie et ne sera pas le plus fort :

Sur la branche d'un arbre était en sentinelle
 Un vieux coq adroit et matois.
 — Frère, dit un renard, adoucissant sa voix,
 Nous ne sommes plus en querelle.....

Mais le renard de Martin va prendre sa revanche sur le corbeau ; et cette fois il sera sublime d'astuce, et ne le cèdera en rien au renard de La Fontaine :

Adissias, mons dé courpatas :
 Per Môia (1) ! sé noun vostra alûra
 M'a tout d'un cop émbalâouzit !
 Chout ûna tant bèla tournûra
 Déou nîza ségu fôça éspnit.
 Oh ! sé, din la cour plumajîna,
 Un réynar èra réçajut.
 Tout-nâou dirièy à l'aousselîna
 Qué per èstre rèy sès nascut ;
 Sousténdrièy âou premiè vengut
 Qué l'ègla mây que vous pot pa paga dé minâ.

Bonjour, monsieur du corbeau : par ma foi si votre allure ne m'a pas tout à coup ébloui ! sous une si belle tournure doit nicher bien sûr force esprit. Oh ! si dans la cour emplumée un renard était reçu, tout haut je dirais à la gent volatile que pour être roi vous êtes né ; je soutiendrais au premier venu que l'aigle mieux que vous ne peut payer de mine.

(1) Par Maia ! vieux reste du paganisme.

Ici s'arrête le compliment. Le renard languedocien fait réellement beaucoup d'honneur au corbeau en tenant les grands moyens en réserve. Tout l'attirail de flagorneries entortillées que La Fontaine met dans la bouche de son flatteur ne déguise pas complètement le piège dans lequel doit tomber le corbeau, mais qu'il pourrait fort bien apercevoir :

Sans mentir, si votre ramage
Est semblable à votre plumage.....

Le héros de Martin aura toujours le temps de faire chanter sa dupe. Qu'a-t-il besoin en effet que le corbeau « ouvre un large bec » ? Qu'il le desserre un peu, c'est tout ce que demande le sournois :

Moussu dé courpatas, prénén
Ayço bon joc ét bon argén,
Vòou né répondre àou coumplimèn ;
Ouvris lou bèc, ét soun floc dé fromage
Tòmba, ét d'aquel rèynard né devèn lou partage.

Monsieur du corbeau, prenant cela bon jeu et bon argent, veut répondre au compliment. ouvre le bec : son morceau de fromage tombe, et du renard devient le partage.

Si Martin avait su se maintenir dans cette réserve, nul doute que sa traduction n'eût été une des mieux comprises qui nous ont été données. Malheureusement le récit est précédé d'un interminable avant-propos, dans lequel l'auteur, s'adressant à l'un de ses amis, lui explique en vingt-neuf vers comment il se fait que les bêtes parlent, puisque le matin même il a entendu un renard qui encensait un corbeau. Le même verbiage provincial reparaît dans la conclusion. La fable française offre un double dénoûment et une double expiation : ce n'est pas assez pour le corbeau d'avoir perdu son fromage : il doit encore subir les impertinences spirituelles et les humiliants conseils de l'imposteur. Mais, en définitive, la péripétie du drame est la chute du fromage : la toile doit tomber. Aussi La Fontaine n'a-t-il mis que quelques mots dans la bouche du renard, qui doit être pressé d'aller dévorer sa proie. Ce n'est pas le compte de Martin :

Acos's cé qué vouïèy (yé cride-él) grand talos ;
 Ara fâv-té rêçâoupre rêy sé pos.
 Adiou, moun cher, aprêndras à toun age
 Qué tout flatavièïa és troumpur ;
 La liçou t'a coustat un moucèl de froumagé :
 Aco's un fort pichot malhur ;
 Un fôutra fès sêras pu sage.
 Lou courpatas, fort hountous,
 Rêspoundèt din sou lêngage
 Qu'un atrapat né vâou dous.

C'est ce que je voulais (lui crie-t-il), grand lourdaud ! maintenant fais-toi recevoir roi si tu peux. Adieu, mon cher : tu apprendras à ton âge que tout flatteur est trompeur. La leçon t'a coûté un morceau de fromage. C'est un très-petit malheur. Une autre fois tu seras plus sage. Le renard, fort honteux, répondit dans son langage qu'un attrapé en vaut deux.

A. COURET. — Avant d'arriver aux fabulistes nîmois, qui doivent terminer cette série, je ne puis passer sous silence un écrivain qui a été instituteur primaire à Alais. A. Couret a fait paraître un « *Recueil de poésies, légendes, ballades, etc.* — Alais, Martin, 1842, in-8 ». — Le *Bouil-Abaisso*, 2^e série, n° 76, 44 juillet 1845, p. 306, contient de lui une traduction patoise de la fable *le Renard, le Singe et les Animaux* :

Un journal vènié d'announça,
 Chez touto la raço abestido,
 Que lou lioun vènié de terminar sa vido,
 Et que chaqu'animaou devié se prounounça
 Per faire un nouvel rey. Tirerou la courouno
 De soun estui d'argent, et chacun l'ensagét ;
 Mais, si rencountrèt pas persouno
 Per remplaça lou vieil *sujet* :
 L'un avié la testa trop grosso ;
 L'aôltre y passavo tout entié ;
 A la fin, un viel singe, expert din soun mestlé,
 Que de grimaço savié fosso .
 Parce qu'avié servit un mêtre balladin,
 Prenguèt lou ceoucle d'or, sé yé pleguèt dedin .
 Faguèt de tours, de minganellos,
 Pièi millo grimaços nouvelles
 Qu'avié pousados aou fleiraou.
 Talamen qu'à la fin tout lou pople animaou,
 Encanta dé soun saoupre-faire,
 Lou noumèt soun rey et soun payre.

Lou reïnard, que se savié maou
 De veïre que l'esprit fouguesso mes de caïre,
 Per los fa counveni qu'avieou caousit un sot,
 Aou nouvel souverain diguét aqeste mot :
 — Siro ! save, dins lou bouscage,
 Un endrech rescoundut que counten un trésor
 Qu'avie cachat un gros milord :
 En monarco prudén et sage,
 Duvez lou rèclama per lou bé de l'Estat.
 Venéz doun d'aqeste coustat.
 Que vous lou moustraraï. — Lou nouvel gouvernaire,
 Counveneu qu'un rey sans argen
 Es pas capable de rés faire;
 Qu'acos lou soul mouyen de gouverna las gen,
 Creseigné caouso fort utilo
 D'avedre per pas res uno listo civilo,
 Qu'as animaou ventrus servirié de régal;
 Et se lasset guida per lou rusa coumpaïre
 Vers un endrech ount' un cassaïre
 Avié tendu soun regétal.
 — Cercas aqui ségur, li dis la bestio fino.
 L'aoutre, que creï déjà poussesta lou trésor,
 Se mets à gratassa, fai parti lou ressort,
 Et lou ferre lou prend oou mitan de l'esquino.
 Lou reïnard yé diguét : Pos pas nous fa la leï.
 D'abord que sables pas tus-mêmo té counduire.
 Toutes los animaous esclateroun de rire,
 Et chacun féniguet per dire
 Que doou proumié vengu loun poudié pas fâ 'n reï.

Un journal *venait* d'annoncer à toute la race animale que le lion *venait* de terminer sa vie, et que chaque bête devait se prononcer pour faire un nouveau roi. On tira la couronne de son étui d'argent, et chacun l'essaya. Mais il ne se trouva personne pour remplacer le vieux monarque : l'un avait la tête trop grosse; l'autre y (dans la couronne) passait tout entier. Enfin un vieux singe, expert dans son métier, qui savait force grimaces parcequ'il avait servi un maître balladin, prit le cercle d'or, se plia dedans, fit tours, simagrées, mille grimaces nouvelles qu'il avait apprises à la foire, tellement qu'à la fin tout le peuple animal, enchanté de son savoir-faire, le nomma son roi et son père. Le renard, qui se savait mal de voir que l'esprit fût mis de côté, voulant les faire convenir (les animaux) qu'ils avaient choisi un sot, dit ces mots au nouveau souverain : Sire, je connais, dans la forêt, un endroit dérobé qui contient un trésor qu'avait caché un gros milord. En monarque prudent et sage, vous devez le réclamer pour le bien de l'État. Venez donc de ce côté : je vous le montrerai. Le nouveau gouverneur, convaincu qu'un roi sans argent n'est capable de rien, et que c'est le seul moyen de gouverner les gens, crut chose fort utile d'avoir pour rien une liste civile qui pût servir de régal aux

animaux ventrus, et se laissa guider par le rusé compère vers un endroit où un chasseur avait tendu son piège. Cherchez là sûrement, lui dit la fine bête. » L'autre, qui croit déjà posséder le trésor, se met à gratter, fait partir le ressort, et le fer le saisit au milieu de l'échine. Le renard lui dit : Tu ne peux nous faire la loi dès l'instant que tu ne sais pas toi-même te conduire. Tous les animaux éclatèrent de rire, et chacun finit par dire que du premier venu on ne peut faire un roi.

Fabulistes nîmois. — J'ai peu de chose à dire de la pléiade patoise qui fait actuellement les délices de la population de Nîmes. Dans les recueils aux titres pittoresques (1) édités par elle depuis quelques années, elle semble avoir pris à tâche d'exagérer la grossièreté gasconne et l'intempérance provençale. Jamais le pauvre La Fontaine ne fut si maltraité. Les uns, à l'exemple de ce qui se faisait il y a une douzaine d'années, métamorphosent les fables en chansons *sur l'air du Tra la la*, avec force variations, fioritures, points d'orgue, etc.; les autres les mettent en contes, les faisant précéder de prologues rabelaisiens, d'interminables avant-propos; et tout cela, s'il vous plaît, enjolivé d'expressions qui, abusant du privilège de leur origine latine, se dispensent de respecter le lecteur. Aussi les citations sont-elles presque impossibles. Cependant on peut à la rigueur tirer de ce fouillis une traduction assez fidèle de la *Femme noyée*. Cette fable fait partie du recueil intitulé *uno Bourbouyado*, et est signée : *Un Amatur dou beù sexo* (D. C.)

(1) *Li Pénjo-col* (les figues), poésies patoises, par L. Roumieux, de Nîmes. — *Mariano la despichouso*. — *Lou Gnafre et soun Vésin*. — *L'Escarpo et si Picho* (fablo). — *Quand on és dous*,.... (cansounèto). — *L'Ase mor* (élégio). — Nîmes, Manlius Salles, 1855, in-12 de 24 pages.

Uno Bourbouyado (œufs brouillés), poésio diverso per quaouqué sièche, fablo de La Fontaino, Florian, etc.; tradutioun et imitatioun en patois. — Prèmièiro livrèsoun : *Lou Lou e l'Agnel*. — *L'Apendrissage dou jouine Lioun*. — *L'Immourtèlo e la Roso*. — *Lou Rachalan soulda e lou Rachalan amoureux*. — *Uno Déclariatioun de racho*. — *La Toro e lou Magnan*. — *Lou Ra e l'Huitro*. — *La Galino is ionu Nor*. — *La Fenno négado*. — Paris, Micheou Levy; Nîme, enco dé Manlius Salles, 1856, in-12 de 24 pages.

Li Boutoun dé guèto, poésies patoises, par A. Bigot. — Fables imitées de La Fontaine : *lou Racho, soun Gargoun et l'Asc*. — *Lou Rinat et lou Crowpatas*. — *La Cigalo et la Fournigo*. — *Lou Lou et l'Agnel*. — Deuxième édition. — Nîmes, Manlius Salles, 1859, in-12 de 24 pages.

LA FENNO NÉGADO.

Siei pa d'aqueli que disoun : Acò 's paren,
 Es uno fenno que patouyo.
 Dise qu'es fosso, yeou : li fenno vòloun ben
 Per lou men un regrè, car siei coumo Grigouyo.
 Ici ce que vou dise es for ben à prepaou ;
 Car s'agis dinc aquesto fablo
 D'un grel d'aquel pouli bestiaou
 Qu'avié fa din lou Vistre uno fin déplorable.
 L'ome n'en cercavo lou cor,
 E coumo un bajanel plouravo,
 Se despitavo sus soun sor,
 E coumo un animaou cridavo.
 Se rencountre que su lou bor
 Dou Vistre outur de sa disgràço
 Se proumenavo de gen
 Qu'ignouràvoun l'acciden.
 Lis abordo en ye demanden
 Se dou cor de sa fenno an paca vis de traço.
 — Pagen, un ye respon ; mais cercas-la pu bas,
 Suivissès toujours la rivieiro.
 — Un aoutre ye diguè : Mais noun ! la manquarias :
 Li fenno soun tan reboussièro
 Qu'a revira camin ; vejaqui moun avis.
 Ben que la pento sièje forto,
 Es ben poussible que, soudis,
 Ague camina de la sorto.
 — La farço, aquel moumen, èro pa de sesoun.
 Quant à l'humou countradisento,
 Me semblo qu'avié ben resoun.
 Mais, qu'aquelo humou sièje ou noun,
 Lou defaou dou sexe e sa pento :
 Ségur quaou end'elo naitra,
 San faouto end'elo mourira,
 E jusqu'ou bou countredira,
 E mèmo après èstre enterra.

Je ne suis pas de ceux qui disent : Ce n'est rien : c'est une femme qui barbotte. Je dis que c'est faux, moi : les femmes valent bien pour le moins un regret ; car je suis comme Grigouille. Ici ce que je vous dis est fort à propos ; car il s'agit dans cette fable d'une tête de ce joli bétail qui avait fait dans le Vistre (1) une fin déplorable. L'homme cherchait le corps, et pleurait comme un imbécile, se désolait sur son sort, et criait comme

(1) Rivière qui passe tout près de Nîmes.

une bête. Il se trouva que, sur le bord du Vistre auteur de sa disgrâce, des gens se promenaient, ignorant l'accident. Il les aborde en leur demandant si du corps de sa femme ils n'ont pas vu de traces. — Non, lui répond l'un ; mais cherchez-le plus bas ; suivez le cours de la rivière. — Un autre lui dit : Mais non ! vous la manqueriez ; les femmes sont si contredisantes qu'elle a rebroussé chemin. Voilà mon avis. Bien que le courant soit fort, il est bien possible que, comme je vous le dis, elle ait cheminé de la sorte. — La plaisanterie, dans ce moment, n'était pas de saison. Quant à l'humeur de contradiction, il me semble qu'il (le plaisant) avait bien raison. Mais, que cette humeur soit ou non le défaut du sexe et sa pente, bien sûr quiconque naîtra avec elle sans faute avec elle mourra, et contredira jusqu'au bout, et même après être enterré.

On peut encore reproduire quelques lignes de *Mariano la despichouso*. Marianne la cédaigneuse, c'est la *Fille* dont La Fontaine a raconté l'histoire. Après une entrée en matière et des développements qui n'ont pas moins de soixante vers, le conteur languedocien a la bonne idée de suivre de loin son modèle :

..... lis annado
 Filavoun , flavoun toujours ;
 Et Mariano, desboubinado,
 Vésié qué d'un à l'aoutre jour
 Sa babino èro pu plissado !...
 Agué beou sé fréta'd'òli, dé tripouli,
 Per nétéja soun moure, et lou faire lusi :
 Dou maï én maï ségué frounzido !
 Uno murayo desmoulido
 S'arenjo end' un paou dé mourtié ;
 Mais , quan s'agis dé la frimoussou ,
 La cirarias coumo un souyé ,
 N'én farias pa qu'uno simoussou !

Les années *flaient*, *flaient* toujours ; et Marianne, dévidant sa bobine (vieillissant), voyait sa figure se rider de jour en jour davantage. Elle eut beau se frotter d'huile, de tripoli pour nettoyer son visage et le faire luire, de plus en plus elle fut plissée. Une muraille démolie se relève avec un peu de mortier ; mais, quand il s'agit de la peau, vous la cireriez comme un soulier, vous n'en feriez jamais qu'une guenille.

C'est à peu près tout ce qu'on peut citer.

V.

FABULISTES PROVENÇAUX.

Sollicités par l'action fécondante d'un chaud climat et la vue d'un beau ciel, animés de cet amour expansif de la patrie qui fait sourire les Français du nord, et fidèles aux traditions du moyen-âge, les poètes provençaux ont, aujourd'hui surtout, l'entraînement et la verve des troubadours. Grâce à l'habile direction de ses chefs, la nouvelle littérature forme sa langue, épure son goût, et sait se maintenir dans la voie de la décence et de la morale. C'est véritablement une renaissance poétique. Mais il ne faudrait pas croire que le mouvement littéraire se soit complètement arrêté depuis les troubadours jusqu'à notre époque. Pour ne parler que de ce siècle, avant Roumanille, Aubanel et Mistral, la Provence avait produit des écrivains de mérite, entre autres les conteurs-fabulistes Morel, Diouloufet et d'Astros.

Partis de Nîmes, et continuant notre marche vers l'est, nous arrivons à la capitale de l'ancien Comtat Venaissin. C'est là que Pétrarque s'essaya à la poésie dans la douce et amoureuse langue romane; c'est là que, de nos jours, se centralisent de préférence les diverses productions poétiques. Avignon fut le berceau de Pétrarque : c'est aujourd'hui le théâtre de Roumanille. Mais ce dernier considéré comme fabuliste sera apprécié à son rang. La priorité appartient à Hyacinthe Morel.

HYACINTHE MOREL. — Hyacinthe Morel, qui fut professeur de rhétorique au collège royal Bourbon à Aix, et ensuite au lycée d'Avignon, était né, en 1759, dans cette dernière ville, où il mourut le 4^{re} août 1829. Il se rendit recommandable par un grand nombre d'ouvrages, dont le dernier, *lou Galoubé* (1), « est tout à la fois, dit la *Biographie Michaud*, son testament littéraire et un dernier hommage à sa langue maternelle ».

Le Discours préliminaire placé en tête du volume contient sur l'origine de nos patois méridionaux d'excellentes idées em-

(1) *Lou Galoubé* de Jacintou Morel, ou Pouésious prouvençalous d'aquel outour, réculidous per seis amis. — En Avignoun, de l'imprimaye de Bonnet fils, 1828, in-12.

pruntées à une Dissertation de M. Jules Pierrot. Mais, comme nous n'avons à nous inquiéter que du mérite littéraire des fables d'Hyacinthe Morel, ne cherchons dans ce discours que ce qui pourra nous aider à définir la manière de notre poète. Ses amis, qui, de son vivant, se sont constitués ses éditeurs, prennent soin de nous prévenir « que l'auteur a imaginé le sujet de plusieurs de ses fables, mais qu'il en a emprunté le plus grand nombre à Desbillons, à La Mothe, à Pesselier, à Béranger, à Creusé de Lesser, à Stassart, à Jauffret ». Je suis étonné de ne pas voir figurer ici le nom de Lessing, auquel appartiennent certains apologues du recueil (1). On voit que le Provençal a su faire son profit de cette réflexion critique qui termine une des plus jolies fables de Lessing, intitulée *la Poule aveugle* : « Le laborieux Allemand compose les recueils dont profite le Français ingénieux ».

Mais ne lui reprochons pas trop d'avoir traité Lessing en Allemand ; excusons même, sous le rapport du langage, les nombreux larcins qu'il a faits aux dialectes de Montpellier et de Marseille, et contentons-nous de n'accepter que sous bénéfice d'inventaire les éloges que lui donne son biographe. « Toutes les productions de Morel, dit M. H. Audiffret, se distinguent en général par la solidité du raisonnement, par l'aisance, la clarté, le naturel et la grâce ».

Admettons l'aisance, le naturel et la grâce, et que la concession ne nous coûte pas plus que les éloges n'ont coûté au biographe. Mais soyons un peu plus difficile pour le reste. Examinons :

LE SAULE ET LE BUISSON.

Mais dis-moi donc, demandait le saule au buisson, d'où vient que tu es si avide des habits du passant ? Qu'en veux-tu faire ? A quoi peuvent-ils te servir ? — A rien, dit le buisson. Je ne veux pas non plus les lui prendre ; je veux seulement les lui déchirer. (LESSING, II, trad. de Boutteville.)

C'est tout : pas même de morale. Lessing jette aux commentateurs un simple fait : que chacun en tire les réflexions philosophiques qui seront à sa convenance. Le champ est ouvert à

(1) V. *lou Chaîné et lou Porc* ; *lou Sauzé et lou Borissoua* ; *Herculou din lou ciel*.

l'imagination. Je vois tout un poème dans la question naïve du saule et dans la réponse plus naïve encore du buisson. Ne dissipez pas ces nuages allemands, derrière lesquels je pouvais rêver tant de choses ! Mais le commentateur provençal ne l'entend pas ainsi : il m'explique tout, et prend même la peine de faire ressortir la moralité de l'apologue. Il veut être clair. La fable de Lessing était une goutte de liqueur : Morel l'*éclaircit* — en y versant de l'eau.

LOU SAOUZÉ ET LOU BOUISSOUN.

Un saouzé qu'habitave en façou d'un bouissoun
 Yé parlé d'aquestou façoun :
 Vos doune vieouré qué dé rapinou ?
 Arrapés toujou leis habi
 Dei gen maou avisa qu'approchoun teis espinou ;
 Aqueou mouyen es vil, doouriés te l'énhébi.
 — Dei passan m'inchoou pas dé prendre l'habiagé,
 Respondé lou bouisson amé l'air d'un sanfla :
 Mé countenté dé l'estrassa.

Imagé dou michan, qu'on vei toujou sé tordre
 Per lou plési cruel et dé pogné et dé mordre.
 Yeou pensé qué dé talei gen
 Dôu tigré soun proché paren.

(Fable VIII.)

Un saule qui habitait en face d'un buisson lui parla de cette façon : « *Tu ne veux donc rien que de rapine ? Tu accroches toujours les habits des gens mal avisés qui s'approchent de tes épines : ce procédé est vil, tu devrais te le défendre.* — Je m'inquiète fort peu de voler les vêtements du passant, répondit le buisson avec l'air d'un sans-cœur : je me contente de les déchirer. — Image du méchant, qu'on voit toujours se tordre pour le plaisir cruel de piquer et de mordre. Je pense que de telles gens du tigre sont proches parents.

Voilà qui est clair au moins, et surtout profondément raisonné. Que pensez-vous de ce saule sermonnant le buisson ? Moi, je suis loin de voir là cette solidité de raisonnement dont on fait honneur à Morel, et à ce propos je tombe dans mon inévitable redite relativement à la maladresse des imitateurs méridionaux. Ce n'est jamais sans raison que La Fontaine modifie les œuvres de ses prédécesseurs : son but moral est trop souvent contestable ; mais, pour atteindre ce but, tout, soit dans la

peinture des caractères, soit dans le récit, soit dans le dialogue, est combiné, ajusté avec une précision admirable. Ne touchant aux fabulistes anciens que pour les perfectionner, il nous a laissé des œuvres achevées et si parfaites qu'il nous est impossible d'y porter la main sans en compromettre l'harmonie. Prenons par exemple la fable *le Cheval s'étant voulu venger du Cerf*, dont nous retrouvons l'idée première dans Horace et dans Phèdre. Le poète satirique (1) raconte comment le cheval, vaincu dans un grand combat, alla implorer le secours de l'homme, et termine par cette leçon : « Celui qui, craignant la pauvreté, sacrifie sa liberté plus précieuse que l'or, rampe sous son maître, et sera toujours esclave ». Phèdre (2) nous représente le cheval voulant se venger du sanglier, qui se vautre dans l'eau où il a l'habitude de boire. Il y a déjà progrès : ce n'est plus dans Phèdre le faible implorant le secours du fort, mais l'égal cédant aux conseils d'une mesquine vengeance. Chez La Fontaine, le tort frivole fait au cheval n'existe même plus : l'amour-propre seul est en jeu. Le cheval d'Horace est plus à plaindre qu'à blâmer. Phèdre en avait fait un étourdi ; La Fontaine en fait un orgueilleux et un étourdi tout à la fois. Lequel de ces trois modèles pensez-vous qu'ait suivi l'imitateur provençal ? Celui laissé par Horace :

LOU CERF ET LOU CHIVAOU.

Un cerf vieou coumé l'ambré, et pourten ben soun boï,
 Et qué segur n'erou pas goï,
 Broutavou l'herbou delicatou
 Journelamen à cousta d'un chivaou :
 Or aqieuou cerf erou un aristocratou
 Qué souffrissié gis dé rivaou.
 Per desmama lou sieou, yé fasié cent chicanou,
 Fourtiffen soun dré dé quaouquei co de banou.
 Lou coumbat n'erou pas egaou ;
 Et nosté Bucéphale érou gaïré dé tayou
 A pousqué contre un cerf tira la courtou payou.
 Doune, ôu maou voulén coupa court,
 Au lio d'ana cerqua pu yeun dé pasturagé,
 S'en vaï, et creï d'estre ben sagé,
 Dé l'homé imploura lou secours.
 Aqès l'engavaché d'ôu bâts et dé la bridou ;

(1) *Épîtres*, I, 10.(2) *Fab.* IV, 4.

Amé l'ajudou d'aqueou guidou,
 Agué leou tout acapara;
 Mais sé cassé lou cerf dôu pra,
 Pousqué plus déboussa l'homé de soun esquinou.

Eici nostou mourale eisamen sé dévinou.
 Aqueou qué dédégnen sa médiocrita,
 Ou voulén satisfairé unou hainou malinou,
 D'un grand-signour vaï s'afflata,
 Perd lou pu beou présen de la bounta divinou,
 Car rénounce à sa liberta.

(Fable XXIV.)

Un cerf *vif comme l'ambre*, et portant bien son bois, et qui bien sûr n'était pas boiteux, broutait l'herbe délicate journellement à côté d'un cheval. Or ce cerf était un aristocrate qui ne souffrait pas de rival : pour affamer le sien, il lui faisait cent chicanes, fortifiant son droit de quelque coup de corne. Le combat n'était pas égal, et notre Bucéphale n'était guère de taille à pouvoir contre un cerf tirer la courte paille. Donc, au mal voulant couper court, au lieu d'aller chercher plus loin un pâturage, il part, et croit qu'il est bien sage d'implorer le secours de l'homme. Celui-ci l'emprisonne dans le bât et la bride. Avec l'aide de ce guide, il (le cheval) eut bien vite tout accaparé; mais, s'il chassa le cerf du pré, il ne put chasser l'homme de son échine.

Ici notre morale aisément se devine : celui qui, dédaignant sa médiocrité, ou voulant satisfaire une haine maligne, d'un grand-seigneur veut s'approcher en rampant, perd le plus beau présent de la bonté divine, car il renonce à sa liberté.

Non, cette morale ne se devine pas aussi aisément que veut bien le dire l'imitateur d'Horace. Il y a autre chose que de la *médiocrité* et de la *haine maligne* chez ce pauvre cheval couvert de blessures, et implorant le secours de l'homme. L'ironique et sceptique Champenois, qui d'ordinaire fait si bon marché de la faiblesse, a été cette fois plus moral que le fabuliste provençal.

Après les spécimens du dialecte avignonnais que je viens de donner, je me contenterai d'indiquer une assez mauvaise imitation du *Rat de ville*, qu'un maître de pension d'Avignon, nommé A. Dupuy, a fait insérer dans le *Bouil-Abazso*, n° du 6 mai 1842.

ROUMANILLE. — Mais, avant de quitter le Comtat, nous entrerons, rue Saint-Agricol, dans le magasin du libraire-poète Roumanille, et nous prendrons un recueil de ses opuscules, qu'il a édité en 1839 sous le titre de *lis Oubreto*.

Le poète nous conduira tout d'abord à Saint-Remy, « petite ville située au pied des Alpines, au fond de cette magnifique vallée qui montre fièrement vers le nord Avignon et son château des papes; vers le midi, les tours sarrasines des arènes d'Arles (1) ». C'est là, dans un jardin, qu'il est né, comme il le dit lui-même, d'un jardinier et d'une jardinière, le 8 août 1818. L'article de M. Saint-René-Taillandier cité en note rapporte l'histoire de sa vocation poétique et de ses progrès; on y trouvera surtout une appréciation éclairée de ses œuvres : « Le caractère de M. Roumanille, dit-il, c'est la grâce, l'élévation morale, et, en même temps, la verve joyeuse et rustique ». Oui, mais cette rusticité est toujours délicate et pudique : c'est le bon gros rire de la famille, faisant rougir les jeunes fronts de plaisir, et jamais de honte. Comment se fait-il donc que Joseph Roumanille, le poète sentimental et moralisateur par excellence, ait eu l'idée de donner le costume arlésien à certains personnages du sarcastique La Fontaine? Il aura sans doute été séduit par l'air de naïveté du conteur; mais, pour traduire, il a fait son choix, et, sauf la fable *le Loup et l'Agneau*, on peut dire que toutes les imitations du fabuliste provençal respirent une pure morale. Que ne puis-je reproduire les dix fables éparpillées dans *lis Oubreto* (2)? Je mettrais en tête celle des *deux Pigeons*, qui me semble la plus appropriée aux mœurs et au génie de Roumanille. Malheureusement ce long poème me fait peur : obligé de me restreindre, je ne puis en donner que des extraits. Voici d'abord le discours du pigeon casanier. On pourra comparer l'imitation provençale avec l'imitation languedocienne de Galtier. Dans ce passage, Roumanille s'est principalement attaché à exagérer le désordre d'idées qui se trouve dans le poète français :

(1) SAINT-RENÉ-TAILLANDIER, *Revue des Deux Mondes*, 15 octobre 1859 : *La nouvelle poésie provençale*.

(2) Voici les titres de ces dix fables : *la Despichouso*; *lou Loup et l'Agneu*; *li dous Pijoun*; *li Bardouio* (*les Femmes et le Secret*); *lou Chainé é lou Canèn*; *Maniclo* (*le Saretier et le Financier*); *lou Mounier, soun fiéu é l'Ase*; *li Reinard é lou Felibriç*; *Mise Moustelo* (M^{lle} Belette, imitation de la fable *le Serpent et la Lime*); *l'Entarro-Mort* (imitation de la fable *l'Arave qui a perdu son trésor*).

.....
 Que me cantes aqui ? ie sonjes pas, moun fraire !
 Que catârri t'a pres ? Quau diantre t'a 'stourdi ?
 E perqué vos mena la vido d'un bandit ?

Margarido nous dis : Mignoto !

Regardo : que nous manco ? Aigo fresco, pesoto,

Galant panié per nous coucha....

Rèn nous manco. Auriés-ti quaucarèn à me dire,

Quaucarèn à me reproucha ?

Moun bon, moun rèi, moun sang, perdoun se t'ai facha !

N'i'en a que quand soun liuen souffrisson lou martire :

Sara pas tu, michant ! Passo enca' se lou tèms

Èro bèu ! Anen, vai ! espèro lou printèms.

Fau èstre un gargamèu pèr ana faire un viage

Emè la caud que fai !

Que te dirai ?

As de courage !

Adès sus uno pibo ai vist un corpatas ;

Croa ! croa ! l'entènde encaro !

Acò marco de mort, ah ! segur.... Paro ! garo !

Aviso-te di serpatas

Que badon souto li bertas !

E quand sarai soulet, que farai-ièu, pecaire !

De làngui plourarai ; dirai : Es nivo, plòu ;

Moun fraire a-ti tout ce que vdu ?

Ès belèu mort dedins lou carnié d'un cassaire !

Que me chantes-tu là ? tu n'y songes pas, mon frère. Quel catarrhe t'a pris ? Qui diantre t'a étourdi ? Et pourquoi veux-tu mener la vie d'un bandit ? Marguerite nous appelle mignons ! Regarde, que nous manque-t-il ? Eau fraîche, gesce, joli panier pour nous coucher, rien ne nous manque. Aurais-tu quelque chose à me dire, quelque chose à me reprocher ? Mon bon, mon roi, mon sang, pardon si je t'ai fâché ! Il y en a qui, lorsqu'ils sont au loin, souffrent le martyre : ce ne sera pas toi, méchant ! Passe encore si le temps était beau ! Allons, va ! attends le printemps. Il faut être idiot pour se mettre en voyage avec la chaleur qu'il fait. Que te dirai-je ? tu as du courage ! Tantôt sur un peuplier j'ai vu un corbeau : croa ! croa ! je l'entends encore. C'est signe de mort ! ah ! bien sûr !... Gare ! gare ! défie-toi des gros serpents qui guettent sous l'herbe ! Et, quand je serai seul, que ferai-je, hélas ! De languir je pleurerai ; je dirai : Le temps est couvert ; il pleut : mon frère a-t-il tout ce qu'il veut ? Il est peut-être mort dans la carnassière d'un chasseur.

Peine perdue ! les conseils, les prières de l'amitié, ne peuvent rien sur l'écervelé : il lui faut la leçon du malheur. La leçon ne se fait pas attendre : un orage survient, et quel orage ! Oh ! La

Fontaine n'a dit qu'un mot, Roumanille va faire une description : les images, les comparaisons, les exclamations vont se presser dans le récit. La paraphrase tiendra plus du poème épique que de la fable :

Oh ! mai , veici que tout d'un cop
 Lou cèu s'ennevoulis e l'aigo toumbo à bro.
 Maire de Diéu ! quento tempèsto !
 Eh bèn ! mounte fau s'assousta ?
 Li tron peton pèr l'èr, li vènt soun en batèsto.
 Vaqui su'n amourié lou pijoun recata.
 Lou revoulun di vènt lou brèssò sus la branco ,
 Jouïssié pas , lou pijounèu !
 Escoundegué soun coui souto soun alo blanco ,
 E coume un anedoun se coulantè lou péu.
 Basto ! la chavano esvartado ,
 Espooussè lèu soun alo i raïoun doou soulèu ,
 E lèu
 Prengué mai la voulado....
 E zoou ! volo que voularas !
 Barrulo que barrularas !

Oh ! mais voici que tout à coup le ciel se couvre de nuages, et l'eau tombe à verse. Mère de Dieu, quelle tempête ! Eh bien ! où faut-il s'abriter ? La foudre craque dans l'air ; les vents se font la guerre. Voici le pigeon retiré sur un mûrier. Les vents en révolution le bercent sur la branche. Il n'était pas à l'aise le pigeonneau ! Il cacha son cou sous son aile blanche, et, comme un caneton, se colla les plumes sur la peau. Bast ! la bourrasque dissipée, vite il secoua son aile aux rayons du soleil, et vite il reprit sa volée. Allons ! vole, voleras-tu, roule, rouleras-tu !

Roumanille excelle dans ce genre de descriptions, car il a étudié à fond la nature. Voulez-vous un autre exemple : lisez *lou Chainé et lou Canèu*. Cette imitation est, comparativement à quelques autres du même auteur, assez courte pour trouver ici sa place. Vous verrez avec quel art l'imitateur a su changer le caractère de ses personnages en les transportant sur une autre scène :

LOU CHAINÉ E LOU CANÈU.

Lou chainé un jour dis au canèu :
 De toun sort malurous as pas tort de te plagne ;
 La petouso te peso e te met de cantèu ,
 E i'a rèn que noun te magagne !

Lou mendre ventoulet que vèn frounci lou rièu
Te forço de clina la tèsto.

O moun paure canèu, me fas pieta ! Mai iéu,
Boufo, boufo, mistrau ! que m'enchau la tempèsto ?
Tout es auro pèr tu, iéu tout m'ei ventoulet.
Siéu rèi, e d'amoundaut vese à mi pèd li moure.
Pèr n'atrouva 'n pu fort que iéu faudrié courre !

Au liogo de naisse soulet,
Mounte doou vent-terrau se desgrounflo la rage,
S'aviés agu lou biais de sourti contro iéu,

A la calo de mi brancage,
Quand s'ausirien rounda lis alo de l'aurage,
Paure mesquin, t'assoustariéu !
De toun sort malurous as pas tort de te plagne !
— Sias trop bon, gramaci ! repliquè lou canèu ;
Vous esmoougués pas tant : li revoulun, belèu,
Me fan pas tant qu'à vous, Moussu ! Se plòu, me bagne,
E me gible quand fai de vènt ;

Cline, e me roumpe pas ! Pèr vous, avès jusqu'aro
Tengu bon. Esperas, quaucarèn se preparo :
Bessai que moularès.... Ai ! veleici que vèn !
E d'apereilalin part, à brido abatudo,
Un aurige di verinous.

Garò, garò davans ! n'en vai faire de rudo !
E bramo, e chaplo, espòusso, emporto, furious !
L'aubre coto, tèn bon ; e, coume uno amarino
Se giblo lou canèu ;

Li diable soun pèr l'èr, e que l'enchau à-n-éu ?
Lou roure sangagna cracino.

A soun front dins li nivo e dins l'infèr si pèd :
E que ie fai ? Contro éu l'aurige s'entarino....
E bròu ! l'aubras qu'avie tant de croio e de bè,
Lou revoulun lou derrabé !

Le chêne un jour dit au roseau : De ton sort malheureux tu n'as pas tort de te plaindre : le grimpereau te pèse et te fait plier, et il n'y a rien qui ne te blesse ! le moindre petit vent qui vient rider le ruisseau te force à courber la tête. Oh ! mon pauvre roseau, tu me fais pitié. Mais moi, souffle, souffle, mistral ! que me fait la tempête ? Tout est aquilon pour toi ; moi, tout m'est zéphyr. Je suis roi, et, de mon haut, je vois à mes pieds les rochers. Pour en trouver un plus fort que moi, combien il faudrait courir ! Au lieu de naître seulet, là où s'exhale la rage du vent de terre, si tu avais eu l'esprit de naître contre moi, à l'abri de mon feuillage ! Quand on entendrait gronder les ailes de l'orage, pauvre petit, je te défendrais ! De ton sort malheureux tu n'as pas tort de te plaindre ! — Vous êtes trop bon, grand-merci, répliqua le roseau : n'ayez pas tant de compassion. Les tourbillons me font peut-être moins qu'à vous, Monsieur ! S'il pleut, je me baigne, et je fléchis quand il fait du vent. Je plie

et ne romps pas ! Pour vous, vous avez tenu bon jusqu'à présent. Attendez : quelque chose se prépare : peut-être que vous faiblirez.... Ah ! voici qui nous arrive ! — Et de là-bas part, à bride abattue, un orage des plus mutins. Gare ! gare de devant ! Il va en faire de rudes ! Il siffle, il brise, il secoue, il enlève tout, furieux. L'arbre, frappé, tient bon, et le roseau se dérobe comme un brin d'osier. Les diables sont dans l'air. Et que lui fait cela ? Le chêne, secoué, craque. Il a son front dans les nuages et ses pieds dans l'enfer. Et que lui fait cela ? Contre lui l'orage se butte. Et *crac !* le grand arbre qui avait tant de confiance et de force, l'ouragan le déracina.

DILOULUFET (1). — Si Roumanille me représente un peu, surtout quant à l'expression, le romantisme appliqué à la fable, Diouloufet me paraît plus particulièrement appartenir à l'école classique. Les deux fabulistes ont au reste plusieurs points de ressemblance : d'abord ils sont tous les deux verbeux : autrement ils ne seraient pas Provençaux. Ils sont ensuite l'un et l'autre essentiellement rustiques et réalistes. A force d'observation, ils se sont identifiés complètement avec le paysan. Mœurs, usages, intérêts, passions, sentiments, idées, expressions, tout ce qui constitue la vie du village leur est familier. Ils possèdent la science et l'instrument ; mais ils diffèrent dans la mise en œuvre des matériaux. Roumanille est plus jeune que Diouloufet ; il suit ses inspirations parfois avec trop de chaleur ; il ne contrôle peut-être pas assez les idées que lui fournit sa riche imagination ; mais il reproduit les scènes villageoises avec une grande vigueur de touche et une vivacité de coloris qui ne choque pas trop l'œil. Diouloufet au contraire est de la vieille école. Il n'est

(1) Joseph-Marius Diouloufet naquit vers 1785 à Eguilles, petit village à quelque distance d'Aix. Malgré la position peu fortunée de sa famille, il fit d'assez bonnes études, se consacra à la littérature, et devint d'abord bibliothécaire-adjoint et puis bibliothécaire en chef de la ville d'Aix. Il mourut à Cucurron (Vaucluse) le 24 mai 1840. (V. le discours prononcé par M. Rochon à la séance annuelle de l'Académie d'Aix, année 1840, p. 38.) Diouloufet s'était adonné à l'étude de la langue et de la littérature des troubadours. Il a laissé plusieurs petits poèmes en vers provençaux et un poème didactique en quatre chants, intitulé : *Leis Magnans (les Vers à soie)*. Le recueil, assez rare, qui contient un petit nombre de fables imitées de La Fontaine, porte pour titre : « *Fablos, contos, epitros et autros povesios prouvençals*. — A-z-Ai, enco de H. Gaudibert, 1829, in-8 », avec l'épigraphe :

Sur des sujets nouveaux faisons des vers antiques.

(A. CREVIER.)

pas aussi hardi que Roumanille, et se défie de son imagination : sa poésie est plus calme, plus régulière ; son expression, plus mesurée ; son récit, moins chargé d'exclamations ; son rythme, généralement moins capricieux. Quoique, à l'imitation de son maître La Fontaine, il sache tirer bon parti des rejets, des hémistiches et des petits vers, on voit que l'alexandrin est son favori. Ces descriptions splendides dans lesquelles se complaît Roumanille ne sont pas son fait : il préfère les énumérations accompagnées de traits naïfs, et il n'emploie jamais ces répétitions, ces espèces de refrains qui se rencontrent si souvent dans les œuvres du poète arlésien ; enfin, pour me servir d'une expression qu'il emprunte lui-même à André Chénier, « il veut faire des vers antiques ».

Comme pièce à l'appui de ce parallèle, j'indiquerai principalement l'imitation que les deux poètes ont faite de la fable de La Fontaine intitulée *la Fille*. Roumanille trouve le comique dans le récit des distractions de la jeune Arlésienne :

Écoutez, que je vous parle. Une jeune fille, Nanette, glorieuse comme je ne saurais dire, très-frivole et gentille, voulait plaire. Elle s'ennuyait d'être seulette. Allons ! me comprenez-vous ? Elle voulait se marier, mais avec un garçon d'esprit, riche, de jolie figure, un jeune homme fait au tour, un soleil, un amour, une perle de nature. Et, remarquez bien ceci, la friponne voulait qu'il eût beaucoup d'amour et peu de jalousie. Elle n'était pas si sotte pour cela ; mais le plus difficile était de le trouver. Notre belle attendait, et... va ! rêve ! Elle rêvassait la petite ! souvent dans son lit elle ne pouvait fermer l'œil, elle se tournait et se retournait toute la nuit. Et puis, si elle dévidait du fil, elle embrouillait son écheveau ; quand elle cousait, elle se piquait les doigts ; pour descendre à la cave, elle montait au grenier ! puis elle allait à la fontaine afin de remplir sa cruchette, et sans eau revenait au logis. Pauvrette ! souvent elle oubliait de saler la soupe. Elle rêvassait, la petite !

LA DESPICHOUNO.

Escoutas, que vous parle : uno chato, Naneto,
 Glouiouso quenounsai, forço cascadeleto,
 Mai poulideto,
 Vouli' agrada ;
 S'embestiao d'èstre souleto ;
 Anen ! me coumprenès, voulié se marida ;
 Mai emé 'n drole pas fada,
 Emé 'n riche garçoun, de galanto figuro,
 Un juvenome fach au tour,

Un souleu, un amour,
 Un perlet de naturo !
 E, marcas bèn eiço : la couquino voulié
 Qu'aguèssò forço ardour, et ges de jalousié :
 N'èro pas pèr acò tant soto !
 Mai lou pu defecile èro de l'atrouva.
 Nosto bello esperavo, é.... vague de reva !
 Revassejavo, la pichoto !
 Souvènt dins si lançòu poudié pas plega l'ieue,
 Virouïavo touto la niue ;
 E pièi se debanavo, embouïavo so floto ;
 Quand courduravo, se pognié ;
 Pèr descèndre à la cavo, escalavo au granié !
 Pièi anavo à la font pèr empli sa dourgueto,
 E revenié sènso aigo à soun oustau....
 Paureto !
 Fosié mai que d'un cop la soupo sènso sau :
 Revassejavo, la pichoto !...

Long-temps avant Roumanille, Diouloufet, s'essayant sur la pure esquisse tracée par La Fontaine, l'avait envisagée sous un autre point de vue. Villageois avant tout, il s'était appliqué de préférence à mettre en saillie le côté prosaïque, positif du sujet. L'héroïne de La Fontaine est précieuse, mais non intéressée : c'est une demoiselle de bonne maison, enfant gâtée ne connaissant rien des misères de la vie, et n'ayant jamais songé sérieusement aux avantages de la fortune : aussi que demande-t-elle en premier lieu au mari de son choix ? Qu'il soit jeune, qu'il soit beau, qu'il ait de bonnes manières. Le reste n'est qu'accessoire, y compris « le comptant ». Diouloufet au contraire nous place au milieu d'un autre monde. Sa précieuse, à lui, nous l'avons tous connue : c'était une artisane possédée du désir de faire la dame, mais pauvre et journellement aux prises avec la triste réalité. On disait dans le quartier qu'elle prenait des gants pour faire son petit ménage ; mais, en fin de compte, elle était toujours obligée de mettre la main à l'œuvre. Elle connaissait donc tout le prix de la richesse, et son biographe s'étend avec complaisance sur cet objet principal de ses pensées. Elle était femme à passer légèrement sur les dons de l'esprit ; elle n'eût même pas regardé si les lignes du nez étaient correctes ; mais, ayant ces goûts, elle ne pouvait être heureuse avec le garçon serrurier, le garçon menuisier, le tailleur, le tisserand, le cordonnier, desquels elle se moquait si malicieusement. Qu'est-il arrivé ? Rien. Elle a

laissé ses amies se marier. L'une a épousé le malôtru de La Fontaine; l'autre, le bossu de Roumanille. Elle a mieux aimé rester fille, et elle attend encore. Le trait final manque dans cette histoire; mais elle n'en est pas moins vraie.

LA FILHO TROP DALICATO.

Uno pichouno artisanotto,
 Lou nas au vent, et proun farotto,
 Aurié vougut troubar lou siou,
 Voueli dire un poulit et jouine calegnaire,
 Qu'aguesso, en l'espousant, agut de que li faire
 Casaquin d'hiver et d'estiou,
 Li far quittar pouncho et faudiou,
 Et, li fasen cargar leis ribans, la dantello,
 La mettre au rang de dameisello.
 Avié pas marrit gaubi, ero un pichot mouroun,
 Et se cresié encaro plus bello
 Que cadun, per l'aver, farié lou cop de poung.
 Doou vesin sarrailhier ven lou premier garçon,
 Per la demandar en mariagi.
 Ello riguet de soun ooumagi,
 Disen que sentié lou carboun,
 S'en truffo dins lou vesinagi :
 Que vague s'escura, lou beou, auparavant
 Eme de bouen lissiou per me touccar la man...
 Oh ! per aqueou... es ben dooumagi,
 Se noun vèn embrutir ma couiffo et moun visagi.
 Lou sarrailhier fouguet dounc empailhat.
 Un garçon menuisier, bravet et reveillhat,
 Un matin ven poussar sa botto;
 Nouestro pichouno arrougrantoto
 Se mouco maï d'aqueou galand.
 Ah ! disié, es pas de seis ribans
 Que voueli far moun sarra-testo;
 Ce que dich, ce que fach, tout-à-quo es bèn de resto.
 Lou menuisier se retiro et fet bèn.
 Piey un garçon tailhur et qu'avé quauquarèn
 Et countavo levar boutiguo,
 Vouguet li ououffrir soun couer et soun encèn.
 Aques li fa maï l'enterigo,
 Ello esperavo fouesso miés.
 La fremo d'un tailhur !... semblo pas ques damado ?
 Vai te farai pas mau au piés;
 Ai proun leze, siou pas pressado.
 Cresi que nouestro mijourado

Aurié vougut , en veritat ,
 Un estudiant de l'universitat.
 Bessai qu'adounc se sarié decidado.
 Après venguèt un teisseran.
 Puai !.... li dignèt , levo-te de davant ,
 Empestes lou cadai.... Et fasié soun enviado.
 Après lou teisseran venguèt un courdounier :
 — Vai t'en trepougne toun soulier,
 Marrit pegot ! li dich , as lou couragi
 De me demandar en mariagi?...
 Vai espousar la fillo d'un groulier,
 Et sarès doou même mestier.
 A forço de far la sucrado ,
 Se passo maï que d'uno annado
 Que res venguèt plus à l'oustau.
 Seis amigos se marideroun ,
 Pas tant délicatos fougueroun ;
 Caduno devinet pas mau.
 Per vouilher tant chausir , nouestro dalicatouno ,
 Et dire : Voueli aques , et voueli pas aqueou ,
 Lou temp , que toujours courre et que paupo persouno ,
 Li empourtet sa beautat et ses rouitos pereou.
 Tout lou milhour partet , restet plus que la taro ;
 A la fin se languit , espero lou mouceou ,
 Mais disoun que l'espero encaro :
 Entre chausir et pas chausir ,
 Filho resto de se chabir.

Une petite artisannette, le nez au vent et faisant son importante, aurait voulu *trouver le sien*, je veux dire un gentil et jeune galant qui eût, en l'épousant, porté de quoi lui faire casaquin d'hiver et d'été; lui faire quitter pointe et tablier; la charger de rubans et de dentelles, et la mettre au rang de demoiselle. Elle n'avait pas mauvaise mine. C'était un (assez joli) petit minois, et elle se croyait assez belle pour que chacun fit le coup de poing afin de la posséder. Le premier garçon du serrurier son voisin vint la demander en mariage: elle rit de son hommage, disant qu'il sentait le charbon, et s'en moque dans le voisinage: Qu'il aille d'abord se laver, le beau, avant de me toucher la main! Oh! pour celui-là, c'est bien dommage qu'il ne puisse salir ma coiffe et mon visage. Le serrurier fut donc congédié avec mépris. Un ouvrier menuisier, gentil et éveillé, vint un matin porter la botte. Notre petite arrogante se moque encore plus de ce galant. Ah! disait-elle, ce n'est pas de ses rubans que je voudrais faire un serre-tête. Tout ce qu'il dit, tout ce qu'il fait, tout cela est bien de reste. Le menuisier se retire, et fait bien. Puis un garçon tailleur, et qui avait quelque chose, et comptait lever boutique, vint lui offrir son cœur et son encens. Ceci l'agace encore plus. Elle attendait beaucoup mieux. La femme d'un tailleur! semble-t-il pas que c'est une dame? Va! je ne te ferai pas mal aux pieds. J'ai assez de loisir, je ne

suis pas pressée. Je crois que notre mijaurée aurait voulu en vérité un étudiant de l'université. Peut-être qu'alors elle se serait décidée. Puis vint un tisserand. Pouah ! lui dit-elle, ôte-toi de là : tu empestes le chas. Et elle faisait l'aimable. Après le tisserand vint un cordonnier. Vaut-en piquer ton soulier, méchant *tire-paix*, lui dit-elle : as-tu le courage de me demander en mariage ? Va épouser la fille d'un savetier, et vous serez du même métier. A force de faire la *sucrée*, il se passa plus d'une année sans que rien vint à la maison. Ses amies se marièrent : elles ne furent pas aussi délicates. Chacune réussit assez bien. Pour vouloir tant choisir, notre délicate, et dire : Je veux ceci, et je ne veux pas cela ; le temps, qui court toujours, et n'épargne personne, lui emporta sa beauté et ses fraîches couleurs. Tout le meilleur partit : il ne resta plus que la tare. Enfin elle languit, attendant *un mari* ; et l'on dit qu'elle attend encore. — Entre choisir et ne pas choisir, fille reste sans se lotir.

Ainsi la fable de La Fontaine a complètement disparu : personnages, action, conclusion, tout est changé. La conclusion surtout, voilà où Diouloufet se plaît à redresser les écarts du trop véridique La Fontaine. Son âme honnête ne peut souffrir le triomphe de l'avarice, de l'égoïsme, de l'adulation, de toutes les mauvaises passions humaines. Mais il n'a pas atteint du premier coup ce degré d'audace. Dans le principe, il n'ose porter une main profane sur son modèle. Ce n'est même qu'à son corps défendant que, dans la fable de *la Cigale*, il supplée au silence du fabuliste français, afin que « le petit enfant qui récite tout d'une haleine » ne se méprenne pas sur le but moral de l'historiette. Il faut le voir s'excuser de cette licence dans le préambule de la fable citée. Plus tard il devient plus hardi, c'est-à-dire plus scrupuleux vis-à-vis de lui-même et moins scrupuleux vis-à-vis de La Fontaine : il punit le vice ; il récompense la vertu (1), et se montre dans ses écrits ce qu'il est dans la vie privée, l'homme aimable et doué d'un sens droit, dont a fait l'éloge le président de l'Académie d'Aix.

F. RICARD, d'Aix (2). — Ce que Diouloufet n'avait pas osé faire pour la fable de *la Cigale*, un ancien instituteur d'Aix, du nom de Ricard, l'a fait courageusement. Ce n'est pas pour rien qu'il

(1) V. comme exemples : *le Renard et le Corbeau*, — *l'Œil du maître*.

(2) M. François Ricard est né à Aix le 21 août 1804. La fable ci-dessus est la seule que l'on connaisse de lui. M. Ricard est auteur d'un roman et d'une pièce de théâtre en français, qui ont eu quelque succès. Que n'écrivait-il toujours en français !

est instituteur : il ne se contente pas de mettre le précepte en tête de la fable : sa petite comédie a deux actes, *partie et revanche*, et devient, sauf les personnages, l'apologue *l'Ane et le Chien*. Cette fable, imprimée dans le *Rounavagi deis trou-baïres* (1) est longue et monotone (cent trois vers de huit pieds). Après avoir assaisonné à la provençale l'épisode de *la Cigale et la Fourmi*, l'imitateur devient auteur, afin de réparer l'oubli du bon grand enfant *La Fontaine*, qui n'était pourtant pas des plus sots :

Quand escrivét aquelo scèno ,
 Lou bouen enfantas Lafountaino ,
 Qu'ero pourtant pas deis plus sots ,
 Oublidet la fin de l'histoïro ,
 Mai . coumo es pa la mar à boïro ,
 Voù vous la dire en quatre mots .

Ces *quatre mots* sont quatre douzaines de vers, dans lesquels l'auteur raconte comment la fourmi est punie de sa dureté. On s'étonne de voir le laborieux et économe animal gaspiller son avoir, et se donner une indigestion à force de manger ; on s'étonne non moins de voir la cigale, c'est-à-dire l'artiste par excellence, refuser ses soins à la fourmi ; et l'on se demande pourquoi le moraliste qui tient si fort à donner à chacun selon ses œuvres n'a pas fait un troisième acte pour punir la cruauté de la cigale.

A. G., de Tarascon. — Je ne sais quel est cet auteur : la fable suivante a été insérée dans *la Commune, journal du dimanche*, publié à Avignon (2^e année, 24 avril 1850, n^o 55). Est-il besoin de faire observer encore une fois que cette allusion politique est surchargée de développements inutiles ?

LA RATO-PENADO E LA MOUSTELO.

Fable imitée de La Fontaine.

Un jour, sabe pas qu'ouïro, uno rato-penado
 Din un trau de moustelo intrè desvaryado :
 Fouligauo ! criguè d'avè trouva'n abri.
 Mai vaqui que subran coumaire mousteleto,
 Qu'i gari n'en vouïè, tre que vei la paureto,
 Es lèsto per la devouri.

1) Aix, 1851, in-12, p. 111.

— As-ti lou frount, je faï, d'encagna ma coulèro,
Aprè que ti parié m'an fa tres ans la guerro ?

Oh ! d'aquèu laid animau !!

Car, se siéu pas caludo, as bèn l'air d'estre un gari,
Un d'aqueli voulur que furnon din l'armari,

Que vivon rên que per lou mau.

Yèu te dise que sies un gari....

An, digo toun *Counfleor*

Se vos pas crebà coum'un porc.

— Yéu un gari ? trouca de dèn, ma bèlo damo.

Yeu faire un tau mestié!.... Durbissè vosti-s-iu : .

Siéu aucloun, vaqui mi-s-alo.

Reluca bèn quau siéu, m'escalustrarès pu.

Vaqui ce qué diguè nosta rato-penado.

La finocho agué 'qui 'na for bono pensado.

La moustelo la creï e la lèisso parti,

Galoio coum'un san qu'escalo en paradi.

Très jour aprè 'quel escoüfestre,

Mounté manquè trouva la mor,

(Ah ! quand sias malerous, es que lou devè-s-éstre !)

Butado per soun mari sor,

Ver uno outro moustelo intré mai.... l'estourdido !

Aquesto i-s-aucloun n'en vòu,

E n'en sagata tan que poou :

Rato-penado es mai en dangé de la vido.

La damo de l'oustau alongo lou museu.

Vai tatecan soûna l'aucèu....

Ai ! aqués co 's de bon !... Nosta damiseloto

S'ouïbouro, e dit : Plan ! plan ! que catari vous pren ?

Aujourdeui qu'es deminche, aûa-ti fa riboto ?

Qu'ei qu'avé din li-s-iu, de pouisso vo dé bren ?

Coumo ! iéu un aucéou ! mount'és mouñ plumagé ?

Metè vosti besicle, aluca moun pelage :

Siéu un gari, lou vesè pa ?

Lou tron de l'air cure li ca !!

Et per aquela repartido,

La couquino pousqué sauva dous co sa vido.

A l'ouro d'aujourdeui, n'y en manco pas de gèn,

Rato-penado politico,

Que s'augisson brama, selon coum'ès lou vèn :

Vivo lou rèi ! vivo la républico !

A. G.

Tarascon, 3 avril 1850.

Un jour, je ne sais quand, une chauve-souris dans un trou de belette
entra toute troublée. L'écervelée ! elle crut avoir trouvé un abri ; mais voilà

que sur-le-champ commère la belette, qui en voulait aux rats, dès qu'elle voit la pauvrette, est leste pour la dévorer. — As-tu le front, lui fait-elle, de provoquer ma colère après que tes pareils m'ont fait trois ans la guerre? Oh! le laid animal! car, si je ne suis pas aveugle, tu m'as bien l'air d'être un rat, un de ces voleurs qui furettent dans l'armoire, qui ne vivent rien que pour le mal. Je te dis que tu es un rat... Allons! dis ton *Confiteor* si tu ne veux pas mourir comme un porc. — Moi, un rat? Mettez des dents (vous êtes au maillot), ma belle dame! Moi faire un tel métier!!! Ouvrez donc les yeux. Je suis oiseau, voilà mes ailes. Regardez bien qui je suis : vous ne me *rembarrez* plus. — Voici ce que dit notre chauve-souris. La rusée eut là une bonne pensée. La belette la croit, et la laisse partir, réjouie comme un saint qui monte en paradis. Trois jours après cette échauffourée, où elle manqua trouver la mort (ah! quand vous êtes malheureux, c'est que vous devez l'être), poussée par son mauvais sort, chez une autre belette elle entre encore... l'étourdie! Celle-ci en veut aux oiseaux, et les pourchasse tant qu'elle peut : la chauve-souris est encore en danger pour sa vie. La dame du logis allonge le museau, va tout de suite saigner l'oiseau. Ah! cette fois c'est pour tout de bon... Notre petite demoiselle se relève, et dit : Doucement! doucement! quel catarrhe vous prend? Aujourd'hui qui est dimanche, auriez-vous fait ribotte? Qu'avez-vous dans les yeux, de la poussière ou du son? Comment? moi un oiseau? Où est mon plumage? Mettez vos bésicles, regardez mon poil. Je suis un rat, ne le voyez-vous pas? Le tonnerre confonde les chats. — Et par cette répartie la coquine put sauver sa vie une seconde fois. — A l'heure d'aujourd'hui, il n'y en manque pas de ces gens, chauves-souris politiques, que l'on entend crier, selon que vient le vent : Vive le roi! vive la république!

HIPPOLYTE LAIDET. — ESTACHON. — JOSEPH PASCAL. — J'ai plusieurs raisons, bonnes ou mauvaises, pour réunir ces trois fabulistes dans le même aperçu :

1^o En voyant le chemin que j'ai fait parcourir au lecteur, je crains de le fatiguer : c'est, je crois, la meilleure raison de toutes.

2^o Les poètes sus-désignés sont de Marseille; ils ont écrit dans le même dialecte et à la même époque : il y aurait dès lors peu d'intérêt, au point de vue linguistique, à faire de nombreuses citations.

3^o L'intérêt littéraire ne serait pas plus grand, car les fables marseillaises, surchargées en général de colifichets d'un goût souvent contestable, semblent toutes taillées sur le même patron. Elles sont du reste disséminées dans divers recueils. Ainsi M. H. Laidet, que Roumanille qualifie d'habile traducteur

de La Fontaine (1), M. H. Laidet a donné plusieurs fables au *Bouil-Abaisso* de Desanat, notamment *la Cigale et la Fourmi*, et a inséré dans les *Nouvelles poésies provençales* de Pierre Bellot (2) (T. III de l'édition de 1840, T. IV de l'édition de 1844) une paraphrase en cent onze vers de la fable *les Grenouilles qui demandent un roi*. Ainsi encore on trouve dans *lou Tambourinaïre et le Ménestrel* (3), n° des 29 mai et 12 juin 1844, deux fables d'Estachon : *lou Garri retira doou mounde* (*le Rat retiré du monde*) et *lou Païsan et la Ser* (*le Villageois et le Serpent*). Enfin Joseph Pascal a mis dans le même recueil, n° du 8 octobre 1844, *lou Busquéjaïre et la Mouar* (*le Bûcheron et la Mort*). Comme cette dernière fable n'a que dix-huit vers de plus que l'original français, je la transcris en entier, car elle est courte relativement aux autres. Il eût été à désirer que l'auteur, ayant à faire l'histoire du bûcheron, ne se fût pas cru obligé de commencer par l'histoire du fagot :

LOU BUSQUÉJAIRE ET LA MOUAR.

Un busquéjaïre, bouen matin,
Parté per faire uno feïssino ;
Après avé fach proun camin,
Sa picosso dessus l'esquino,
Arribo enfin dins un endré
Mounté l'avié fouesso baragno.
Bon, dis, couparaï tout daré :
S'agisse pas d'aver la cagno.
Dèsuito aganto sa destraou,
Basselo d'amoun et d'avaou ;
Puis, quand a feni sa besougnou,
E què s'ès refresca la trougnou,
Fach soun faï, mai lou fet tant lour
Què per lou cargar resté cour :
S'assagé dè touto maniero,
Per l'ajudar l'avié degun,
Et sentiè véni la fresquiero ;
Vous demandi s'avié lou fun.

(1) *Dissertation sur l'orthographe provençale* en tête de *la Part dau bon Dièu*. — Avignon, 1855, in-8.

(2) Pierre Bellot, né à Marseille le 17 mars 1783, mort en septembre 1855 suivant M. P. Chéron (*Catal. de la libr. franç. au XIX^e siècle*), et en octobre de la même année suivant M. Vapereau (*Dict. des contemp.*).

(3) Journal hebdomadaire in-4, rédigé par Pierre Bellot pour la partie provençale, et par Louis Méry pour la partie française.

Coumo un damna si demenavo ;
 Dins soun despié si désoulavo ;
 Soueno la mouar, et, coumo un fouel ,
 Dis : Per acabar ma journado ,
 Mi vendras pas touesse lou couel ,
 Marrido vieyo descarnado ?
 A pas feni de souhétar
 Que davan d'eu ven s'applantar.
 — Faï leou qué manqui pas d'affaire ,
 Et despacho-ti de leou faire !
 Li dis la maigro. — Lou callan
 Li respouende : Oou ! anen plan ;
 Taï cridado, laïdo mino ;
 Es per mi mettre sus l'esquino
 Un faï lour et maou engeança ;
 Mai de mourir siou pas pressa !

Aco ti provo , moun coumpaïre,
 Que touteis demandan la mouar ;
 Mai que la vouguoum n'a pas gaïre ;
 Car couyé mai que d'arri fouar.

Un bûcheron, de grand matin, partit pour faire un fagot. Après avoir fait beaucoup de chemin, sa hache sur l'épaule, il arrive enfin dans un endroit où il y avait force branchages. Bon ! dit-il, je couperai tout cela de file : il ne s'agit pas d'avoir de la mollesse. Aussitôt il saisit la hache, et frappe d'amont et d'aval ; puis, quand il a fini sa besogne, et qu'il s'est rafraîchi la *trogne*, il fait son fagot, mais le fait si lourd que, pour le charger, il reste court. Il essaie de toute manière. Pour l'aider il n'y avait personne, et il sentait venir la fraîcheur. Je vous demande s'il était en colère. Il se démenait comme un damné, et dans son dépit se désolait. Il appelle la mort, et, comme un insensé, dit : Pour finir ma journée, ne viendras-tu pas me tordre le cou, méchante vieille décharnée ? Il n'a pas encore fini de proférer son souhait qu'elle vient devant lui se planter. — Fais vite, que je ne manque pas d'affaires, *et dépêche-toi de vite faire !* lui dit la maigre. Le *capon* lui répondit : Oh ! allons doucement : si je t'ai appelée, laide mine, c'était pour me mettre sur les épaules un fagot lourd et mal agencé. Mais pour mourir je ne suis pas pressé. — Ceci te prouve, mon compère, que tous demandent la mort, mais qu'il n'y en a guère qui la veulent, car elle cuit plus qu'un raifort.

JOSEPH-JACQUES-LÉON D'ASTROS. — Nous sommes dans le Var. Il y a dans ce département, à peu près à égale distance d'Aix et de Draguignan, un petit village nommé Tourves, célèbre par la naissance du cardinal d'Astros, ancien archevêque de Toulouse et de Narbonne, et de son frère Joseph-Jacques-Léon d'Astros.

M. le docteur d'Astros, né le 15 novembre 1780, est auteur de plusieurs opuscules de médecine, d'histoire naturelle et d'agriculture, insérés pour la plupart dans le Recueil des mémoires de l'Académie d'Aix, dont il est un des membres les plus distingués. Mais il me semble ne s'être décidé qu'assez tard à donner ses œuvres au public. J'ai sous les yeux la liste de ses ouvrages, qu'a bien voulu me communiquer mon confrère de la bibliothèque d'Aix, M. Mouan, secrétaire perpétuel de l'Académie de cette ville, et je n'y trouve rien d'antérieur à 1823, date de la publication du tome II des Mémoires de cette académie.

Ce tome II contient un mémoire d'agriculture et quelques fables patoises : or, à cette époque, M. d'Astros avait quarante-trois ans. Il a eu cela de commun avec La Fontaine et la plupart de ses imitateurs, que, à force de s'étudier, de se chercher, il est arrivé à penser que le beau en littérature est encore le naturel. Or ce n'est pas par hasard que M. d'Astros s'est pris à vouloir imiter La Fontaine, dont il a toute la bonhomie et toute la finesse. Il a en outre, en sa qualité de vieux médecin, une connaissance complète de l'homme et de ses faiblesses, et par suite beaucoup d'indulgence pour l'humanité. C'est, malgré son âge, un de ces bons et aimables causeurs dont on recherche la société.

M. d'Astros est vraisemblablement fils de La Fontaine. Aussi il le respecte, il le suit autant qu'il est possible à un Provençal de le suivre, c'est-à-dire en gambadant de çà, de là, et en s'arrêtant à chaque instant pour cueillir une fleur. Quelquefois même il s'écarte de la route, et alors on se met à songer que, si La Fontaine n'a pas pris le petit sentier suivi par son imitateur, c'est uniquement parce qu'il n'y a pas songé. C'est la réflexion qu'on se fait en lisant les diverses fables insérées dans les T. II, III et IV des Mémoires de l'Académie d'Aix (1), et principalement ce que M. d'Astros appelle « une traduction libre » de la fable *les Grenouilles demandant un Roi*. Cette allégorie poli-

(1) Voici les titres des fables; dans le T. II : *lou Courpatas et lou Reinard*; *lou Loup et lou Chin*; *leis Animaux attaquas de la pesto*; *leis Fremos et lou Secret*; — dans le T. III : *lou Mueou que tanto so lignado*; *la Coouquilhado et seis Pichots*; *lou Cat*, *la Moustelo et lou pichot Lapin*; *leis dous Pigeouns*; — dans le T. IV : *la Cigalo et la Fourmigo* (réimprimée dans *li Proutença* de Roumanille, 1852, p. 369); *lou Mau marida*; *les Laïres et l'Asc*; *les Granonilhas que demandont un Rei*.

tique se trouve à la fin du T. IV du recueil sus-désigné, publié en 1840. La date n'est pas indifférente : c'était, si j'ai bonne mémoire, l'époque où l'on voulait un roi « qui se remuât », et où la guerre était à l'ordre du jour.

LEIS GRANOUILHOS QUE DEMANDOUNT UN REI.

Leis granouilhós, si lassant
 D'esse toujours senso mestre,
 Jangourerount tant et tant
 Que lou diou Jupiter, de poou d'un escooufestré,
 Coumo parei,
 Si décidet à li dounar un rei.
 Li lou mandet doou ciel. Ero pas un arléri,
 Un prince entreprenent, ambitious, tyran;
 Ero poousa, bounias, human.
 A défaout de cabesso, avié proun de matéri;
 Foout dire atou qu'avié un beou plan!
 Pamen fet à soun arribado
 Un taou raffle din l'er, et su l'aïguo un taou bran,
 Que la granouilho espravantado
 Creset la terre aprefoundado.
 Aquelo espèço d'animaou,
 Per l'espourrir, sabès qui lou foout paou.
 Tamben, *saure qui peut*, cadun lou largé gagno :
 Quu va dins leis traous leis pu founds;
 Quu s'escounde dedins leis sagno,
 Dins leis cannos, quu dins leis jounes;
 Lou gros, oou found doou marescagi,
 Si va mettre dessus lou nas
 Mié pan, per lou men, de fangas;
 S'agamoutis, espérant de couragi.
 N'ougerount de long ten allucar oou visagi
 Aqueou qué si cresien que fouguesse un géan.
 Sabès ce qu'ero ? Un calaman !
 Soun aspect impousant fet poou à la prémiero,
 Qué, de lou veire s'hazardant,
 Oouget sourtir de la sourniéro,
 S'avancet, maï en tremourant;
 Un aoutro seguisset, piei uno autro, piei tant,
 Que s'en fet uno tirassiero,
 Et la bando à la fin fouguet tant familiéro
 Que n'en venount jusqu'à saouta
 Su l'espalo doou rei. — Lou rei, plen de bounta,
 Si facho pas de la maniero;
 Souffre tout et dis ren.
 La gent granouilho estounado en vésen

Qué soun rei ero mut et qué si boulegavo
 Escassamen
 Que quand l'aïgo ero en mouvamen,
 Et qu'alors toujours si viravo
 Doou caïre ounté lou vent bouffavo,
 Répépiéguet : Ah ! siam pas gouverna !
 O Jupiter, qué rei n'avés douna !
 Regardas lou toujours en meme plaço.
 Nous méne en lué, disient dintré la populaço
 De mutinos qu'avient de front,
 Vivo lou bru ! vivo la glori !
 Se voulem far parler l'histori,
 Foout pas d'un rei qu'a leis couestos ouu long.
 Jupiter, de seis cris ayent la testo routo :
 Siés pas content, pople ingrat, bouto !
 T'empentiras d'avant que siégué nué,
 Et su lou cooup li mandet une agrué.
 Lou mounarquo, à soun arribado,
 De granouilhos d'abord faguet uno ventrado ;
 Esquicho, empasso.... ero leou lés ;
 Et leis habitants doou marès
 De cridar encaro maï ; et lou diou de li dire :
 Sias tout de sacs maou plens. Oui, vire coummo vire,
 Emé v'aoutreis eici l'y a toujours peïroou rout.
 Sé vous crésiou, fourrié leou changear tout.
 Foullié estar coummo erias, vaqui d'abord per uno.
 Avés vougu changear ? Jabo. Mai per fourtuno
 Quand vous aviou douna un rei bounias et doux,
 V'oun devias countentar : d'aquestou arrangeas-vous.

Les grenouilles, se lassant d'être toujours sans maître, grognèrent tant et tant que le dieu Jupiter, de peur d'une émeute, comme il paraît, se décida à leur donner un roi : il le leur jeta du ciel. Ce n'était pas un extravagant, un prince entreprenant, ambitieux, tyran : il était posé, bonasse, humain. A défaut de tête, il avait assez de matière. Il faut dire aussi qu'il avait un beau phlegme. Pourtant il fit à son arrivée un tel déplacement d'air et sur l'eau un tel fracas que la grenouille, épouvantée, crut que la terre s'entr'ouvrait. Vous savez qu'il faut peu de chose pour effrayer cet animal. Aussi *saure qui peut !* chacun gagne le large. Qui va dans les trous les plus profonds, qui se blottit dans les massettes, dans les cannes, dans les joncs ; les gros, au fond du marécage, vont se mettre sur le nez pour le moins un demi-empan de fange, et s'accroupir, attendant que le courage leur vienne. Ils n'osèrent de long-temps regarder au visage celui qu'ils croyaient un géant. Savez-vous ce que c'était ? Une poutre. Son aspect imposant fit peur à la première, qui, se hasardant à le voir, osa sortir de sa cachette. Elle s'avança, mais en tremblant. Une autre suivit, puis une autre, puis tant qu'il s'en fit une trainée ; et la bande, à la fin, fut si familière qu'elles en vinrent jusqu'à sauter sur

l'épaule du roi. — Le roi, plein de bonté, ne se fâche pas du procédé; il souffre tout, et ne dit rien. La gent grenouille, étonnée en voyant que son roi était muet, et qu'il ne bougeait que quand l'eau était en mouvement, et qu'alors il se tournait toujours du côté où soufflait le vent, murmura : Ah ! nous ne sommes pas gouvernées. O Jupiter, quel roi nous avez-vous donné ! Regardez-le : toujours à la même place. Il ne nous conduit nulle part, disaient, parmi la populace, des mutins qui avaient du front. Vive le bruit, vive la gloire ! Si nous voulons faire parler l'histoire, il ne nous faut pas d'un roi ayant les côtes au long (toujours couché). — Jupiter, de leurs cris ayant la tête rompue : Tu n'es pas content, peuple ingrat, va ! tu t'en repentiras avant qu'il soit nuit. Et, sur ce coup, il leur envoie une grue. Le monarque, à son arrivée, de grenouilles tout d'abord se fit une *ventrée*; il tord et avale.... c'était bientôt fait. Et les habitants du marais de crier encore plus, et le dieu de leur dire : Vous êtes tous des sacs mal pleins. Oui, n'importe comme il retourne, avec vous ici il y a toujours chaudron cassé (il y a toujours à redire). Il fallait rester comme vous étiez; voilà d'abord pour une. Vous avez voulu changer, soit; mais, quand, par fortune, je vous avais donné un roi bonasse et doux, vous deviez vous en contenter. Arrangez-vous de celui-ci.

M. d'Astros a été contemporain de Diouloufet, comme Martin l'avait été de Tandon. Si le languedocien de Tandon est moins pur que celui de Martin, on peut dire du provençal d'Astros qu'il est plus correct que celui de Diouloufet, qui cependant est en général soigneux de remonter à l'étymologie des expressions dont il se sert.

ÉTIENNE GARCIN, de Draguignan. — Comme on vient de le voir, le dialecte des paysans du Var diffère en quelques points de celui des Bouches-du-Rhône. Plus on se rapproche de l'Italie, plus le langage s'éloigne du français, et devient difficile à comprendre. Cependant il est à peu près le même dans tout le département si je puis en juger en comparant les fables de M. d'Astros et la traduction de la fable *le Renard et la Cigogne* due à la plume d'Étienne Garcin, de Draguignan, et imprimée dans le *Bouil-Abatisso*, 4^e série, n° 58, 44 mars 1842. Par ce motif, je ne reproduirai pas cette traduction, qui est à peu près littérale; car j'ai hâte de passer aux fabulistes du Limousin. Mais, avant d'arriver dans cette dernière province, je me détournerai un peu de ma route, et je passerai par Clermont-Ferrand, où je m'arrêterai le temps strictement nécessaire pour copier un spécimen du patois auvergnat.

VI.

FABULISTES AUVERGNATS.

C.-A. RAVEL. — Je ne connais d'autre fabuliste auvergnat que feu M. Ravel. Les quelques fables qu'il a traduites de La Fontaine sont imprimées à la suite d'un poème patois intitulé *la Paysade, ou les Mulets blancs* (1), que l'auteur composa à l'âge de vingt ans. M. Ravel a laissé aussi quelques poésies françaises. Il s'occupait depuis quelques années d'un poème patois intitulé *les Géorgiques auvergnates*, et qui devait avoir plusieurs chants, lorsque la mort est venue l'enlever à sa famille. Voici une des fables qu'il a travesties :

LE (2) GROLLE ET LE RENA.

Eun biau jeu mouètre grolle,
 Pausa desoubre eun queicè,
 Zo n'avé be trouba drolle,
 Zayo eun froumadze o son bè.
 Oqui futa mouètre rena
 L'embabiolavo de démba :
 Bonjeou! mouètre grolle; i dijio, bonjeou!
 De chu sé dévalla por épia to gentou;
 Che t'oya che bon babi
 Coummo te pourta le bè,
 O Bello-Ombre (3), sin mienti,
 Dau ijiau cheya le rei.
 Oquo dou tri peti mou
 O grolle sabon che bou
 Que n'in bado, mon gran Nivèlo,
 Euno grando badorèlo.
 Jo n'echèapo son dina,
 Que n'é pordiu por le rena,

(1) *La Paysade, ou les Mulets blancs*, épopée tirée d'une histoire auvergnate, en vers auvergnats; suivie d'une *Épître à Babel*, et du *Combat des Rats et des Belettes*, et autres fables de La Fontaine, travesties; — 2^e édition, Clermont-Ferrand, chez l'auteur, rue du Grand-Séminaire, 1839, in-8.

(2) Les *e* non accentués sont muets.

3) *Belle-Ombre*, domaine près de Clermont.

Que le goullo, et qu'i diçai :
 Sabia pâ, pobre inucén,
 Qu'eun babilieu vio o dépen
 De to que-z-y bado-bei.
 Dio veuille qu'ouello liçou
 Demo te vaille eun gaporou (1);
 Qu'aneu te serve de curo-dén.
 Adié, l'ami, porto te bien.

Un jour maître corbeau, posé sur un échelas (vous l'allez bien trouver drôle), avait un fromage à son bec. Là, fût maître renard l'enjôlait d'en bas : Bonjour, maître corbeau, lui disait-il, bonjour ! De là haut je suis descendu pour observer ta gentillesse. Si tu avais aussi bon babil que tu portes le bec, à *Belle-Ombre*, sans mentir, des oiseaux tu serais le roi. Ces deux ou trois petits mots à corbeau *sarent si bon* (sont si agréables) qu'il en ouvre, mon grand Nivelle, un grand bec. Il laisse tomber son diner, qui n'est pas perdu pour le renard. Celui-ci l'engloutit dans sa gueule, et dit : Tu ne savais pas, pauvre innocent, qu'un enjôleur vit aux dépens de tout badaud. Dieu veuille que cette leçon demain te vaille un gaparou ! Pour aujourd'hui qu'elle te serve de cure-dent. Adieu, l'ami, porte-toi bien.

VII.

FABULISTES LIMOUSINS.

Le Limousin n'a guère produit de poètes. M. H. Taine donnerait de ce fait des raisons géographiques : ciel trop souvent brumeux, température inconstante, petits monticules, petits ruisseaux ; petite culture ; pauvre pays, parlant peu à l'imagination, et obligeant les habitants à diriger leurs facultés vers le commerce et l'industrie ; région centrale par rapport à la France, et à l'abri des grands fléaux qui affligent l'humanité, mais qui exaltent les âmes ; région limitrophe par rapport à la langue d'oc et à la langue d'oïl, et dont la race participe encore de la nature des deux races voisines, sans en avoir aucun des traits saillants.

Les Limousins n'ont en effet ni le don-quichottisme des gens du midi, ni la matoiserie des hommes du nord. Ils sont posés, réfléchis, peu enthousiastes, et faisant plus de cas de la science que de la littérature : aussi chez eux beaucoup de savants, mais

1) Espèce de fromage.

peu d'artistes, encore moins de poètes. Leurs écrivains sont moins légers, mais en revanche moins sujets aux écarts que ceux du Languedoc et de la Provence. Ils tracent leur sillon pesamment, prudemment, et ne font-ils guère parler d'eux. Dans la petite galerie des poètes limousins je ne vois qu'une figure un peu originale, celle de Foucaud.

FOUCAUD. — Foucaud, avant d'être fabuliste, fut un homme politique dont on se rappelle encore la triste histoire; ce qui n'est pas un mince avantage pour la critique littéraire, car on peut chercher dans sa vie et dans son humeur l'explication de bien des particularités de son style. J'essaierai donc avant tout d'esquisser les traits principaux de son caractère d'après son biographe M. Othon Peconnet (1).

Né à Limoges en 1747, Foucaud grandit au milieu du mal-aise social et des murmures philosophiques précurseurs de la tempête de 1789. Mal partagé sous le rapport de la naissance et de la fortune, dévoré d'une ambition indéfinie, il dut, malgré la robe de jacobin dont il s'était laissé revêtir, saluer avec chaleur l'avènement des idées dites nouvelles, se jeter à corps perdu dans toutes les exagérations révolutionnaires, et, grâce sans doute à cette même robe, ne s'arrêter que devant le sang. L'orage passé, et lorsque le calme commençait à renaître sous la main ferme de Napoléon, Foucaud, dont l'âge avait refroidi la fougue, reconnut tout le vide de ses illusions politiques, et, rêvant une autre gloire que celle de la tribune, demanda des consolations aux âpres jouissances de l'étude et à l'activité dévorante de la pensée. On vit alors se réveiller en lui sa vieille passion pour les mathématiques et pour la littérature. Il lisait et relisait La Fontaine, et, dans sa soif ardente de gloire, il entreprenait de composer des fables patoises sur les sujets laissés par le poète français. Quelques personnes se représentent encore cet homme sec, malingre, hypocondriaque, n'ayant plus la fièvre, mais en ayant conservé l'amertume, sceptique par expérience, et surtout par impuissance, plutôt frondeur comme La Rochefoucault, dont il avait en quelque sorte le passé orageux, que bonhomme comme La Fontaine, dont il n'avait pas la politique égoïste.

(1) V. *Bulletin de la Société Archéologique du Limousin*. T. V. année 1854.

Tel est Foucaud dans ses fables (1). On y sent trop la mauvaise humeur : où La Fontaine est malicieux, il est méchant ; le fabuliste français blesse par étourderie ; Foucaud, toujours avec préméditation. Il faut voir le mal qu'il se donne pour inter-

(1) Il existe trois éditions des fables de Foucaud, publiées à Limoges : la première, de 1809, en 2 vol. in-12, et la seconde, de 1835, en 1 vol. in-8, sorties toutes les deux des presses de Bargeas ; la troisième, formant la première partie du recueil édité en 1849 par Th. Marmignon, libraire, et imprimé par H. Ducourtieux, sous le titre de *Poésies en patois limousin : Œuvres complètes de J. Foucaud, Richard, etc.*, deux parties en 1 vol. in-12. Mais, dans toutes ces éditions, sans en excepter la première, publiée sous les yeux de l'auteur, l'orthographe est si capricieuse qu'il est impossible au lecteur étranger de soupçonner la prononciation limousine derrière cet assemblage incohérent de voyelles, d'accents, de traits d'union, etc. Il serait à souhaiter qu'un nouvel éditeur, se pénétrant de cette vérité que le patois n'est pas un français corrompu, voulût bien prendre en considération les idées suivantes :

1^o En attendant que les philologues soient parfaitement d'accord sur les véritables étymologies des mots patois et surtout des désinences, ne serait-il pas prudent de s'en tenir à la transcription aussi exacte que possible de la prononciation limousine ?

2^o Cependant, comme quelques sons patois que n'a pas le français existent dans certaines langues romanes, telles que l'italien et l'espagnol, ne pourrait-on pas, pour la transcription de ces sons, adopter tout simplement l'orthographe de ces langues ?

Voici donc, d'après ces données, le système orthographique que j'ai cru devoir employer dans la reproduction des fables qu'on va lire :

Voyelles. — La prononciation dite *muette* de l'*e* n'existant pas en limousin, je n'accentuerai pas l'*é* fermé ; — l'*e* et l'*i*, même devant le *m* et le *n*, conservent leur son alphabétique, et se prononcent : l'*e* comme dans *chien*, et l'*i* comme dans *inutile* ; — devant les mêmes consonnes *m* et *n*, *u* n'a jamais le son que nous lui donnons en français dans *un* ; — *au* devra se prononcer à l'italienne en appuyant sur l'*a*, et en glissant légèrement sur le reste de la diphthongue, qui doit sonner *ou* : *âou* ; — de même *ai* devra se prononcer en pesant fortement sur l'*a*, et en passant rapidement sur l'*i* ; — *eu* conserve le son qu'il a en français.

Consonnes. — *G* devant *e* et *i*, *j* devant une voyelle quelconque, ont un peu la prononciation italienne *dge*, *dgi* ; mais c'est à peine si l'on doit faire sentir le *d* ; — même observation pour le *ch* devant une voyelle, qui a la prononciation affaiblie du *c* italien : *tche*.

A l'exception des liquides *l* et *r*, et des consonnes *m* et *n*, qui, lorsqu'elles servent de terminaisons, ont toujours le son nasal, la prononciation limousine n'accuse l'existence d'aucune consonne à la fin des mots. Si, pour éviter certains hiatus, on intercale une consonne entre deux voyelles, je crois qu'il faut considérer cette consonne plutôt comme employée pour l'euphonie que comme appartenant au premier mot. Dans le patois des

caler une satire dans son récit. Ce ne sont plus les poètes méridionaux, bruyants et parfois grossiers, mais bonnes gens au fond ; ce n'est plus le timide Bergeret, le vertueux Diouloufet ou l'ardent Roumanille : c'est, d'une part, l'écrivain instruit et spirituel, de l'autre, l'homme du peuple envieux, l'orateur du club révolutionnaire. Les exemples viennent en foule à mon esprit. Le plus frappant est la fable des *Animaux malades de la peste*. Nous sommes en pleine Convention :

LA BETIA MOLAUDA DE LO PESTO.

Un jour lou boun Di en coulèro
 Boujè no molaudio sur tèro
 Per un piti motà *messieurs* loù animau,
 Que deihey tan de ten ly fogian tan de mau.
 Lou boun Di sobio be que jomai lo fomino
 N'auzo entrà dî lo cousino
 Daù rey mai daù courtisan ;
 Lo n'ey mâ per loù peïsan.
 Mâ lo molaudio eyfrountâdo
 Que leidoun fuguè boujâdo
 Eyssego lo gen tout-à-tai ;
 Lo boueyfo, bouri-t-e bolai.
 Quèlo molaudio impitoyablo
 Êlo touto soulo ey copablo

environs de Limoges, on dit : *lou homey, l'amâ, v'autrey, n'autrey*, et non pas : *lous homeis, las amas, vous autreis, nous autreis*. Par cette raison, qui me semble concluante, je me permettrai d'écrire sans *s* les pluriels, d'autant que le *s* comme marque du pluriel n'existe ni dans le latin, ni dans l'italien, ni, en certains cas, dans la langue romane, ni dans quelques idiomes méridionaux. De même, je ne donnerai pas aux diverses terminaisons des verbes les terminaisons françaises ; car, encore une fois, le patois n'est pas du français : j'essaierai d'écrire comme on prononce.

Je terminerai par une observation qui a quelque importance : quoique nous n'ayons pas de mots terminés par un *e* muet, l'accent tonique subsiste toutefois, et doit se faire sentir principalement à la lecture des vers, qui, pour l'agencement des rimes masculines et féminines, suivent les règles prosodiques françaises. Cependant la dernière syllabe féminine ne s'escamote pas autant que dans la plupart des patois du midi : ainsi l'on prononce distinctement l'*o* final du mot *sereno*, ce qui n'empêche pas l'accent tonique de porter sur la syllabe *fen*. C'est ce qui, joint à la fréquence des hiatus, rend le patois limousin si lourd.

Pour faciliter l'intelligence du texte, j'écris en italique les voyelles finales qui doivent s'élider à la lecture.

Dî trey jour d'ovey bloda
 Tou lou chodan de Louya (1).
 Molaudio que ɾe ne chasso,
 Molaudio qu'en un mou ratèlo ente lo passo,
 Lo pesto (perque fau lo pelâ tou-de-boun
 Per soun veritable noun)
 Lo pesto fuguè doun no tranço generalo
 Per touto lo ɾaço onimâlo :
 Louû febley mai louû for, louû gran mai louû piti,
 Crejian touû sen onâ muri.
 I bromovan,
 Se treynovan,
 Sey pensâ
 A chossâ.
 Ordre de fâ penitenco,
 Dî tout l'eta ly o defenco
 De preney
 Pen plosey.
 Lo fidèlo
 Tourterèlo
 Pû ne vio
 D'oporio.
 N'y o pû de lou que covâle
 Louû patrèy mai louû moutou;
 N'y o pû de renar qu'avâle
 Ni pouletâ ni dindou.
 Leidoun lou lioun que gouverno
 Fai venî dî so coverno
 Touû louû piti mai touû louû gran,
 E lour di : Mouû paubréy efan,
 Lou boun Dî nouû tolofisso :
 Jomai l'ai vu tan fâcha.
 Qui l'o mey tan en moliço ?
 Co n'ey mâ notrey pecha.
 Fosan-li doun lou socrifice
 Dau pû couqui d'entre nouû ;
 Que queuqui tou souû perisse ;
 So mor nouû sauvoro touû.
 I'ai trouba dî mo memôrio
 Qu'à Roumo i se fogian glôrio
 De queu pouen de religi
 Per opojâ lou boun Dî.
 V'au dize coumo iau pense,
 E, per v' au prouvâ, iau coumence
 Lou beu prumiè mo coufessi.
 I'ai plo, per lou segur, offença queu gran Dî !

(1) Cimetière de Limoges.

Deipey que iau sai sur lo tèro,
 Iau n'ai fa pèno justo guèro.
 Quan de moutou que iai boufa
 Que me vian gro jomai re fa !
 Iau ai mèmo, no ve, possa per mo gourgèro
 No bargèro !...
 Moun omitta per vou e per vòtro santa
 Me racho lo francho varta.
 Hebe auro, si fau que perisse,
 Que l'ossemblado me chausisse;
 Crese pertan, crese de bouno fe
 Que chacun deu eyci s'ocusà coumo me,
 Sey co lou tribunau ne sirio pá copáble
 De couneytre lou pú coupáble.
 Pensá-v'entau ? — Aplo ! di lou renar,
 Que vò fà pertou soun bovar,
 Aplo ! mà podè-vou ovey gu lo pensádo
 Que Vòtro Mojestà peche esse coundanádo ?
 Mà, mo fe, qu'ey plo un beu pecha
 Dau cha
 Quan v'auriá fa lo deguèlio
 De cauco mechanto òvèlio,
 De cauquey chèti moutou !
 Si lou minjovan pá, à que sirian-t-i bou ?
 V'ové croca cauco pitito filio !
 Bouey ! co n'ey ma no pecodilio.
 Ne dirio-t-un pá oprè-tou
 Qu'uno bargèro ey lou Peyrou ?
 D'oliour, l'ey di soun tor. Devio-t-èlo, à soun âge,
 Emborossà vòtre posságe ?
 Me, ne veze mà qui un chatimen d'au ceu :
 Lo meritavo piei beleu.
 Quello conálio,
 Quello rocálio
 Ey re que válio
 Per fà ripálio,
 E vou lour vey fa, Mounsegnour,
 En lou crouquan, beuco d'haunour.
 Qu'ey plo entau que fai soun prône
 Queu que praicho autour d'un trône :
 Lou gran soun fa per vantá,
 Lou piti per cliopetá.
 Aussi lá betiá cliopetèren.
 Chacuno lour tour lá venguèren
 S'ocusà bounomen dovan lou coumita
 De tou lou maù que lá vian fa.
 Lou jugey subre chaco phrâso
 Possovan coumo sur lo brâso ;

E l'our, lou tigre mai lou lou,
 Maugra toû lour gran tor, guêren toujours rosou.
 Lou pechá dau renar n'èran mâ no finesso,

Quî dau singe dau tour d'odresso,

E lou jury, di toû soû jujomen,

N'en aurio fa de toû presque de piti sen.

A là fi l'âne se presento.

L'aurelio en l'er, l'âmo countento.

De so vito ô n'o jomai gu

L'envio de fâ mau à degu.

De beu de grovechá, d'eypiauzâ so coussinço,

O se trâ-souvê bien d'uno fauto assey minço.

Iau m'ocuse, se dissé-t-eu,

Qu'en mo charjo sur moun poneu,

Possan per un pra de beguinâ,

Sentiguê tou d'un co dêminjâ mâ norinâ

Querêque l'ôdour me flotè,

Qualo herbo fraicho me tentè,

Beleu lo fan que me pressé,

Cauque diable que me poussé,

Que sabe-iau ! mâ n'en guei n'eylampiâdo ;

Mingei no pitito gourjâdo

De piss en lie.

Coumo degu lo me bolie,

I'ai regre que lo chio raubâdo,

E m'en coufesse à l'ossemblâdo.

— O lou couqui ! ô lou morau !

Lou veyqui ! lou veyqui lou pecha fournicau !

Se credê cauque lou qu'èro di lo tribuno

(E queu lou n'èro pâ d'uno raço coumuno :

I dijian qu'ô vio eyta

Un pau cliar châ 'n ovouca) :

Veiqui plo d'oun ve lo coulèro

Dau ceu countre lo tèro.

Coumo fau eytre scelera

Per raubâ l'herbo di un pra !

E, chauplà ! lou pra de là mèrà !

Co n'ey pâ prou de là golèrà,

Quau lechodiè !... qual eyfrounta !

Ve-v 'auvi coumo ô s'ey vanta

D'ovey minja lou be dau autrey !

Pèno de mor ! qu'en pensa-v'autrey ?

Tou lou clube credê : Brâvo !

E sur l'âne : Hâro ! hâro !

Lo Counvenci decretô en mâsso

Qu'ô siro mei

Hor de lo lei

E pourtoro lo poulinâsso.

E queu malhûroû pecâta
 Poyê bien se tou soû l'éco dau coumita.
 N'y vio degu per lou defendre :
 Se fouguê be doun leyssâ pendre.

Queu qu'o fa lou counte assegûro
 Que, sey vey vu lo proucedûro,
 Noû poden dovinâ, mal bien eyzadomen,
 Coumo siro lou jujomen.
 Veyqui coumen :
 Si qu'ey un riche qu'ey coupâble,
 Châ segur que soun câ n'ey jomai coundanâble ;
 Entre richêy qu'ey-n-entendu.
 Mâ, per pau qu'ô cho minâble,
 Paubre, fêble, misérâble,
 Châ segur qu'ô siro pendu.

Un jour le bon Dieu en colère répandit une maladie sur la terre pour mater un petit messieurs les animaux, qui depuis si long-temps y faisaient tant de mal. Le bon Dieu savait bien que jamais la famine n'ose entrer dans la cuisine des rois et des courtisans : elle n'est que pour les paysans. Mais la maladie effrontée, qui alors fut répandue, suit les gens à taille ouverte; elle balaie tout, balayures et balai (elle ne laisse rien). Cette maladie impitoyable elle toute seule est capable dans trois jours d'avoir ensemencé tout le champ de Louya : maladie que rien ne chasse; maladie qui, en un mot, fait râfle où elle passe; la peste (puisqu'il faut l'appeler tout de bon par son véritable nom), la peste fut donc une panique générale dans toute la race animale. Les faibles et les forts, les grands et les petits, croyaient tous s'en aller mourir. Ils bramaient, se traînaient, sans penser à chasser. Ordre de faire pénitence. Dans tout l'état il y a défense de prendre aucun plaisir. La fidèle tourterelle n'avait plus de compagnon. Il n'y a plus de loup qui *galope* les bergers et les moutons; il n'y a plus de renard qui avale ni poulettes ni dindons. Alors le lion qui gouverne fait venir dans sa caverne tous les petits et tous les grands, et leur dit : Mes pauvres enfants, le bon Dieu nous aiguillonne : jamais je ne l'ai vu aussi fâché. Qui l'a mis si en colère ? Ce ne sont que nos péchés. Faisons-lui donc le sacrifice du plus coquin d'entre nous. Que celui-là tout seul périsse : sa mort nous sauvera tous. J'ai trouvé dans ma mémoire qu'à Rome ils se faisaient gloire de ce point de religion pour apaiser le bon Dieu. Je vous le dis comme je le pense, et, pour vous le prouver, je commence le beau premier ma confession. J'ai bien sûrement offensé ce grand Dieu ! Depuis que je suis sur terre je n'ai fait aucune juste guerre. Que de moutons j'ai bâfrés qui ne m'avaient certainement jamais rien fait ! J'ai même une fois fait passer par mon gosier une bergère. Mon amitié pour vous et pour votre santé m'arrache la franche vérité. Eh bien, maintenant, s'il faut que je périsse, que l'assemblée me choisisse. Je crois pourtant, je crois de bonne foi que chacun doit ici s'accuser comme moi : sans cela le tribunal ne serait pas capable de con-

naître le plus coupable. Pensez-vous ainsi? — Oui, dit le renard, qui veut faire partout son bavard; oui, mais pouvez-vous avoir eu la pensée que Votre Majesté puisse être condamnée? Mais, ma foi! c'est bien un beau péché du chat quand vous auriez fait bombance avec une méchante brebis, avec quelques mauvais moutons : si on ne les mangeait pas, à quoi seraient-ils bons? Vous avez croqué quelque petite fille! bast! ce n'est qu'une peccadille. Ne dirait-on pas, après tout, qu'une bergère est le Pérou? D'ailleurs elle est dans son tort : devait-elle à son âge embarrasser votre passage? Moi, je ne vois là qu'un châtiment du Ciel. Elle méritait pis peut-être. Cette canaille, cette racaille est rien qui vaille pour faire ripaille, et vous leur avez fait, Monseigneur, en les croquant beaucoup d'honneur. — C'est bien ainsi que fait son prône celui qui prêche près d'un trône. Les grands sont faits pour vanter, et les petits pour battre des mains : aussi les bêtes applaudirent-elles. Chacune à son tour, elles vinrent s'accuser bonnement devant le comité de tous les maux qu'elles avaient faits. Les juges sur chaque phrase passaient comme sur la braise, et l'ours, le tigre et le loup, malgré tous leurs grands torts, eurent toujours raison. Les péchés du renard n'étaient que finesses; ceux du singe, que tours d'adresse; et le jury, dans tous ses jugements, aurait fait de tous presque de petits saints. A la fin l'âne se présente, l'oreille en l'air, l'âme contente. De sa vie il n'avait jamais eu l'envie de faire mal à personne. A force de gratter, d'épucer (d'éplucher) sa conscience, il finit bien par se ressouvenir d'une faute assez mince : Je m'accuse, dit-il, que, avec ma charge sur mon bât, passant par un pré de religieuses, je sentis tout à coup mes narines me démanger. Sans doute l'odeur me flatta, cette herbe fraîche me tenta; peut-être la faim qui me pressa, quelque diable qui me poussa, que sais-je? Mais je me laissai aller. Je mangeai une petite gorgée de pissenlit. Comme personne ne me la donna, j'ai regret qu'elle soit volée, et je m'en confesse à l'assemblée. — Oh! le coquin! oh! le maraud! le voici! le voici, le *gros* péché (que nous cherchions)! cria quelque loup qui était dans la tribune (et ce loup n'était pas d'une race commune : on disait qu'il avait été un peu clerc chez un avocat). Voici bien d'où vient la colère du Ciel contre la terre! Comme il faut être scélérat pour voler de l'herbe dans un pré! et, s'il vous plaît, le pré des mères. Ce n'est pas assez des galères! Ce friand, cet effronté! voyez-vous comme il s'est vanté d'avoir mangé le bien des autres! Peine de mort! qu'en pensez-vous? — Tout le club cria : Bravo! et sur l'âne : Haro! haro! — La Convention décrète en masse qu'il sera mis hors la loi, et portera la peine de tous; et ce malheureux *peccata* paya bien lui tout seul l'écot du comité. Il n'y avait personne pour le défendre. Il lui fallut donc bien se laisser pendre. — Celui qui a fait le conte assure que, sans avoir vu la procédure, nous pouvons deviner, mais bien aisément, comment sera le jugement. Voici comment : si c'est un riche qui est coupable, soyez sûr que son cas n'est jamais condamnable; entre riches, c'est entendu. Mais, pour peu qu'il soit minable, pauvre, faible, misérable, soyez sûr qu'il sera pendu.

Ces pauvres riches! jamais Foucaud ne laisse échapper l'occa-

sion de les pourchasser de ses sarcasmes, et de les montrer du doigt au peuple. Cette occasion, il la recherche même le plus souvent (V. *l'Ane et le Chien*, *la Laitière et le Pot au lait*). La Fontaine, dans ses attaques les plus mordantes, fait la leçon aux grands sans arrière-pensée, sans amour de popularité. Foucaud, lui, semble plutôt faire appel aux passions des petits. Il est vrai que les idées vagues de grandeur et de puissance émises par La Fontaine seraient peut-être mal comprises de nos paysans, qui depuis 1789 sont plutôt en rapport avec la bourgeoisie qu'avec la noblesse : c'est la seule excuse que je lui trouve.

Quelquefois cependant, quand il est impossible qu'il soit question de ce malheureux antagonisme social ; quand surtout le maladif fabuliste est dans ses bons jours, il se présente à nous sous un autre aspect, et nous trouvons dans son style toute l'onction du prédicateur :

Mâ mêflan-noù de lo comardo :
 L'ey toujours à nôtrei toloù ;
 Soun dar ne fai pâ de joloù ;
 Touto l'herbo de lo noturo
 Ey per se toujours prou moduro :
 O faucho di toutâ sosoù.
 Dî lou ceu nôtre houro ey fixado ;
 E, plei-t-o Dî ! ly guessan-noù
 Nôtre plaço to-be marcado !
 De segur lo s'y perdrio pâ ;
 Car n'oven beu dire, e beu fâ
 De beù plan, daù proujei, daù chateù en Espagno,
 En villo, o lo cour, en campagno,
 Lo Mor detruî tou co dau mindre co de pe.
 Temouen lou molhuroù cure.
 Ne counaisse mâ no finesso
 Per l'empechá de nou trohi :
 Qu'ey de viaure di lo sogesso
 E toujours tou prete a parti.

(*Lou Cure e lou Mor.*)

Mais méflons-nous de *la camarde*. Elle est toujours sur nos talons. Son dard ne fait pas de jaloux. Toute l'herbe de la nature est pour lui toujours assez mûre. Il fauche dans toute saison. Dans le ciel notre heure est fixée, et plutôt à Dieu que nous y eussions notre place aussi bien marquée ! A coup sûr, elle ne s'y perdrait pas ; car nous avons beau dire, et faire de beaux plans, des projets, des châteaux en Espagne ; en ville, à la cour, à

la campagne, la Mort détruit tout cela du moindre coup de pied. Témoin le malheureux curé. Je ne connais qu'une finesse pour l'empêcher de nous trahir, c'est de vivre dans la sagesse et toujours tout prêt à partir.

Ailleurs il paraphrase ainsi la morale de la fable *l'Écrevisse et sa fille*, et, chose dont il faut lui savoir gré, il est moins méchant que La Fontaine :

Voû vezey be quello pitito fablo ?
 Eh be ! l'o no grando moralo
 Per loû jauney mai per loû viey :
 Car n'y o re de meliour coumo n'y o re de piei
 Per un garçou mai per no filio
 Que l'eyzample de so fomilio ;
 E qu'ey toujours dî so meijou
 Que chacu coumencé d'eyse meichan au bou.
 Quan loû paî et lâ mai soun sageî,
 Voû veyrei de braveî meynageî ;
 Mâ dovan lour pitî s'î se coumpourten mau ,
 Un jour vendro l'y oro dau mau.

Vous voyez bien cette petite fable ? eh bien ! elle a une grande morale pour les jeunes et pour les vieux. Car il n'y a rien de meilleur comme il n'y a rien de pire que l'exemple de sa famille ; et c'est toujours dans sa maison que chacun commença à être méchant ou bon. Quand les pères et les mères sont sages, vous verrez d'honnêtes enfants ; mais, si devant leurs enfants ils se comportent mal, un jour viendra qu'il y aura du mal (1).

Ce sont ces divagations qui, en 1809, faisaient dire au critique anonyme de Foucaud : « Vous voyez bien que le patois est moins riche que le français, puisqu'il faut au traducteur quatre cent quinze vers pour rendre les cent soixante-onze vers des neuf premières fables de La Fontaine (2) ». Non, ce n'était pas

(1) La Fontaine avait dit :

Elle avait raison : la vertu
 De tout exemple domestique
 Est universelle, et s'applique
 En bien, en mal, en tout ; fait des sages, des sots ,
 Beaucoup plus de ceux-ci.....

(2) *Journal du département de la Haute-Vienne*, 9 juin 1809. — V. dans le n° du 12 juin la verte réponse faite par Foucaud au critique mal-avisé.

la faute du patois : mieux valait dire que c'était la faute de Voltaire, dont Foucaud avait la malignité, et celle aussi de Rousseau, dont il voulait imiter l'éloquence. Les tirades sont trop longues; le mot n'est pas assez souvent sacrifié à la rapidité du récit. N'importe! au moins notre fabuliste n'a pas l'insignifiante volubilité de certains autres imitateurs. Quand il allonge, c'est presque toujours pour dire quelque chose. Qu'il corrige une allégation de La Fontaine :

Noù nou chetenen entre nautreï :
 Un secre n'ey pâ mier cota soû un chapeu.
 Si no fenno en tou câ gardo mau queu dau autreï,
Dau min lo gardo bien lou seu.

(*Lâ Fennâ e lou Secre.*)

Nous nous soutenons entre nous : un secret n'est pas mieux caché sous un chapeau. Si une femme, en tous cas, garde mal celui des autres, du moins elle garde bien le sien.

Qu'il charge un tableau :

Lou lou à notre che foguè doun poulitesso :
 O vantè for so bell' espeço.
 E surtou soun embounpouen
 Qu'ô visavo toujours, *mâ pertan d'asè louen.*

(*Lou Lou et lou Che de basso-cour.*)

Le loup à notre chien fit donc politesse. Il vanta fort sa belle espèce et surtout son embonpoint, qu'il regardait toujours, mais pourtant d'assez loin.

Que, d'un trait de plume, il indique le dénûment du bûcheron :

Per de detâ, ô n'en vio pâ :
 Degu li vio vougu prêtâ.

(*Lo Mor e lou Poubre.*)

Qu'il donne une forme ingénieuse à quelque pensée philosophique :

(Lo Fourtuno)

Souven quan lo nou ñ, lo se môquo de nou.

(*Lou Tresor e lou dou Homey.*)

Lou jaune hôme po be muri ;

Mâ lou vieillâr ne po pâ viaure.

(*Lo Mor e lou Mouribouâ.*)

Enfin, qu'il se laisse aller à ses boutades contre la noblesse et la bourgeoisie :

Queu mounde roulen tou corosso,

Mémo per nâ deycho à lo fosso.

Per lou nobley, per lou richar,

L'y-o toujours gu daû corbillar.

(*Lou Cure e lou Mor.*)

Ces gens roulent tous carosse, même pour aller à la fosse. Pour les nobles et les richards, il y a toujours eu des corbillards.

Ou à quelque malice populaire contre le fisc :

Etopau Rodillar gobâvo

Tou lou râ de groniê coumo lou râ de câvo

(*Qui d'arnier de segur n'èran gro regretâ.*)

Dans toutes ses excursions hors du texte français, Foucaud peut revendiquer comme étant bien à lui des pensées et des images pleines d'originalité. Extrayez de ses imitations patoises la plupart des infinis détails dont il a surchargé les fables que La Fontaine lui a léguées déjà suffisamment ornées, et de ces détails eux-mêmes faites un recueil que vous appellerez, si vous voulez, *Esprit de Foucaud* : vous aurez quelques pages où à la finesse d'observation se joindra un bonheur d'expression assez remarquable. Ce ne sera certainement ni du Montaigne, ni du Voltaire, ni du Paul-Louis Courier ; mais ce sera positivement l'œuvre d'un homme d'esprit. Je vais plus loin : ce sera l'œuvre d'un homme du monde. Malheureusement dans une fable patoise ces qualités sont presque des défauts : derrière ce raffinement d'idées, ces phrases un peu prétentieuses et ces nombreux gallicismes, on devine trop aisément le professeur, le *monsieur*, qui n'a pris le costume du paysan que pour dire impunément leur fait aux importants de son époque. Ce n'est pas ainsi que procèdent les vrais loustics du village : ils parlent

naïvement, « fournissent leur ratelée », et lancent leur trait en courant, car ils ont hâte de faire place à d'autres. Chez eux, peu de ces périphrases que le paysan ne comprendrait pas, et qui entraveraient le récit. L'expression est simple; chaque mot est en quelque sorte une allusion, représentant si bien l'idée avec tous ses accessoires que l'auditoire touche immédiatement la chose du doigt. Or, il faut le reconnaître, Foucaud, sous ce rapport, n'est pas toujours dans son rôle. Sous quelque forme que la saillie se présente, il l'adopte, et se met en devoir de lui faire une position dans son œuvre. Que de peine il se donne! comme son vers est tourmenté! que de paroles inutiles, que de contre-sens pour arriver à ce malheureux bon mot, car il faut rimer! J'admets que ce bon mot soit une perle; mais elle est parfois si mal enchâssée qu'il vaudrait mieux qu'il n'y eût ni perle ni chaton.

Mais, oh Foucaud se montre parfait campagnard, c'est dans sa versification.

« Toutes les facultés qui concourent à former le discours concourent de même à former le rythme. L'oreille a en elle une sorte de mesure ou de portée naturelle, qu'elle ne passe qu'avec peine. L'esprit ne fait éclore ses idées et ses jugements que les uns après les autres, etc. »

Essayons d'appliquer au langage familier ces paroles de l'abbé Le Batteux, relatives aux *Nombres oratoires* (1), et demandons-nous si la conversation, en tant que représentant nos jugements, nos sentiments, nos passions dans l'ordre naturel de leur développement, et débarrassée de toute gêne officielle, n'a pas elle aussi son rythme musical. Les divers temps d'arrêt, les différentes intonations de la phrase, constituent alors une harmonie dont nous jouissons sans trop nous en rendre compte, mais dont l'absence nous causerait une impression désagréable. C'est principalement dans la causerie du foyer, je veux dire le conte, que cette règle doit être observée si l'on veut intéresser et plaire. Le meilleur conteur, surtout au village, n'est pas celui qui a le plus d'esprit, mais bien celui qui sait le mieux imiter la voix, le geste et l'attitude de ses personnages; *souligner* les mots principaux, s'arrêter quand il convient, et prendre les inflexions les plus naturelles. On peut en dire autant du fabu-

(1) V. *Mém. de l'Académie des Inscriptions*, T. XXXV, p. 415.

liste. Son premier soin doit être de proscrire impitoyablement la mesure uniforme des vers et l'alignement mathématique des rimes. Il fera ainsi autre chose que d'éviter la monotonie : il laissera le champ libre à son récit ; mais alors il se sera donné la tâche difficile d'en régler lui-même les allures, de les faire cadrer avec la coupe des vers, de mettre enfin dans sa poésie cette harmonie imitative, non pas seulement de la nature (on a dit à ce sujet tout ce qu'il fallait et plus qu'il ne fallait), mais du langage naturel. Exemples :

Un octogénaire plantait.
 Passe encor de bâtir, mais planter à cet âge !
 (*Le Vieillard et les trois jeunes Gens.*)

Une souris tomba du bec d'un chat-huant :
 Je ne l'eusse pas ramassée ;
 Mais un dervis le fit : chaque homme a sa pensée.
 (*La Souris métamorphosée en Femme.*)

L'homme au trésor arrive, et trouve son argent
 Absent.
 — Quoi ! dit-il, sans mourir je perdrai cette somme !
 Je ne me pendrai pas ! eh ! vraiment si ferai !
 Ou de corde je manquerai.
 (*Le Trésor et les deux Hommes.*)

Dans ces exemples pris au hasard, à ne considérer que la cadence naturelle, on doit reconnaître que l'intonation générale résultant de l'agencement des finales et des césures est admirablement adaptée au langage du conteur. C'est toutefois dans une juste mesure que La Fontaine a su donner ainsi du mouvement à sa narration. La plupart des imitateurs patois, frappés de ces beautés, que personne, à ma connaissance, n'avait définies avant M. H. Taine, ont essayé de les reproduire ; mais parfois ils ont chargé le tableau, et sont devenus burlesques pour vouloir être trop naturels. J'ai déjà adressé ce reproche à Bergeret : je devrais l'adresser à tous les fabulistes méridionaux, et à Foucaud notamment. Mais pourquoi lui chercher querelle, lorsque, sous l'empire de cette préoccupation constante, ont été écrites des fables pleines d'entrain comme celle des *deux Rats* ?

LOU RA DE VILLO E LOU RA DAU CHAN.

Ra de noblesso,
 Un jour de l'an,
 Fai politesso
 Au ra peizan.
 O lou couvido
 A no partido
 De beu diná;
 Partido fino,
 E lo cousino
 Devio bien ná.
 A quèlo superbo fêto
 Lou frico ne manquè pâ.
 Chacun de î vio per chiêto
 Un beu fauteur de domâ.
 Lou pâti,
 Lou rôti,
 Lou feizan,
 L'ortolan,
 Lou conar,
 Forço lar,
 Forço nou,
 Lou bounbou,
 Morinâdo
 Bien sucrâdo.
 Massopen,
 Bounâ den,
 Re ne mancâvo
 Assuromen,
 Lo fêto navo
 Divinomen.
 Coumo î soun en trin de rire,
 I van entendre dau bru;
 E moun noble ra de dire:
 Sauvan-noû ! veiqui caucu !
 — Co voû deitalo !
 Co voû dovalo !
 Mâ sei eichalo
 De qui fauteur !
 Chacun dênicho,
 E no cournicho
 Fuguê lo nicho
 Dau doû vuleur.
 Mâ quan l'ôrage
 Fuguê possâ ,

Quan tou topage
 Oguê cessa,
 Moun ra de villo,
 Fier coumo millo,
 Credo au peizan :
 Anen ! dovolan.
 Fau que nou choban !
 Notre feizan.
 Gromarcei ! di lou rustique,
 Iau n'ai pu ni fan ni se.
 Demo vou vendrei châ me.
 Co n'ei pâ que iau me pique
 De vou regolâ to-be ;
 Mâ, si iau sai pû à l'eitre,
 Si vive beuco pû mau,
 Dau min sai tranquille e meitre
 Dî lou foun de moun penau :
 Quan lo coussinço
 Ei de possinço
 Re ne fai mau.

Queu rotou
 Vio rosou.
 Co dau autrey
 Ei per n'autrey
 No pouezou.
 Qui mau verso
 Tremblô à verso
 Dî so peu ;
 E lo transo
 Ei dovanço
 Soun boureu.

Rat de noblesse, un jour de l'an, fait politesse au rat paysan. Il l'invite à une partie de beau dîner, partie fine, et la cuisine devait bien aller.

A cette superbe fête le *fricot* ne manquait pas. Chacun d'eux avait pour assiette un beau fauteuil de damas.

Le pâté, le rôti, le faisan, l'ortolan, le canard, force lard, force noix, le bonbon, marinade bien sucrée, massépains, bonnes dents, rien ne manquait assurément ; la fête allait divinement !

Comme ils sont en train de rire, ils vont entendre du bruit ; et mon noble rat de dire : Sauvons-nous ! voici quelqu'un !

Ça vous détail ; ça vous descend, et sans échelle, de ces fauteuils ; chacun déniche, et une corniche fut la niche des deux voleurs.

Mais quand l'orage fut passé, quand tout tapage eut cessé, mon rat de ville, fier comme mille, crie au paysan : Allons ! descendons ! il faut que nous flinissions notre faisan.

Grand'merci ! dit le rustique, je n'ai plus ni faim ni soif. Demain vous

viendrez chez moi. Ce n'est pas que je me pique de vous régaler aussi bien; mais, si je suis plus à l'étroit, si je vis beaucoup plus mal, au moins je suis tranquille et maître dans le fond de mon genêt. Quand la conscience est paisible, rien ne fait mal.

Ce raton avait raison : ça (le bien) des autres est pour nous du poison. Qui mal verse tremble dans sa peau, et la peur est d'avance son bourreau.

Beaucoup de fables de Foucaud sont certainement au-dessus de celle-ci pour l'esprit, mais non pour la gaîté. C'est bien là le paysan comptant sur ses doigts les parties de la mise en scène et les divers incidents du récit. Tout cela est *ensemble*, solidement posé, courant au but sans déraillements, sans secousses, sans stations inutiles. Chacun de ces petits vers, se modelant sur la nature des choses, nous représente tour à tour l'énumération homérique, la frayeur, la fuite, le calme après l'orage, etc. Le Fontaine ne se sert guères de ces coupes minuscules que pour un coup de théâtre : Foucaud a compris qu'elles pouvaient prendre une teinte de mélancolie :

I bromovan,
Se treinovan,
Sei pensâ
A chossâ !

.....

Lo fidèlo
Tourterèlo
Pû ne vio
D'oporio.

tout aussi bien que représenter la turbulence affairée d'un ignorant :

LOU JAU QUE TROBO UN DIËMAN.

Un viei jau
Dî 'n eyrau (1)
Tan grotê
Que troubê
Un diëman
Bien brillan.

(1) Je ne connais pas de mot en français qui corresponde à celui-ci : *eyrau* signifie l'emplacement où l'on fait pourrir la feuille devant la porte de l'habitation des paysans.

Propromen
 O lou pren
 En soun be,
 Lou pountè,
 Sur lou tar,
 Châ Blanchar,
 Lou premiè
 Bijoutiè
 Dau cartiè.
 — Quouei plo beu,
 Dissè-t-eu ;
 Queu rubi
 Ei de pri ;
 Mâ per me
 Co n'ei que
 Dau bouri.
 Lou vei qui :
 Fozei-n'-en
 Forço argen :
 Moun parpai
 Aimo mai
 Vei doû trei
 Grû de mei.

Un vieux coq sur un fumier gratta tellement qu'il trouva un diamant bien brillant. Proprement il le prend avec son bec. Il le porta, sur le tard, chez Blanchard, le premier bijoutier du quartier. C'est bien beau, dit-il, ce rubis est de prix ; mais pour moi ce n'est que *balayures*. Le voici : faites-en force argent. Mon estomac aime mieux avoir deux ou trois grains de mil.

Voilà Foucaud l'écrivain tel qu'on pent le juger aujourd'hui que nous sommes sortis des agitations politiques, et que nous conservons à peine le souvenir des folies révolutionnaires. Son style s'est ressenti de son caractère aigri et des idées voltairiennes qu'il conserva jusqu'à son lit de mort. Alors seulement ses yeux s'ouvrirent à la vérité, et un de ses anciens élèves, de qui je tiens le fait, le trouva un jour plié en deux dans son lit, et contemplant un crucifix appuyé sur ses genoux. « Tu vois ! » lui dit-il. — L'orgueil s'était humilié. L'ancien moine revenait à Dieu. Il mourut le 44 janvier 1818.

RICHARD (4). — Pendant que les habitants de Limoges sou-

(1) François Richard naquit à Limoges en 1730, et y mourut le 14 août 1814. La Société d'Agriculture de cette ville lui décerna une médaille d'or

riaient aux épigrammes de Foucaud, ils prenaient plaisir aux contes et aux chansons de l'abbé Richard. « C'était, dit M. Othon Peconnet dans la Notice dont je viens de parler, c'était une nature franche, enjouée, pleine de confiance et même de bonhomie. Le rire était sans cesse à ses lèvres, et la bienveillance débordait de son cœur. Mais, à ne juger les auteurs que par leurs livres, Foucaud l'emporte de beaucoup sur son rival. Richard manque souvent de délicatesse et même de convenance. Cet esprit vif et pétillant qui réchauffe l'œuvre de Foucaud ne se retrouve point dans les chansons et dans les contes de Richard. Il n'a point de ces images animées, de ces traits aiguisés, de ces détails imprévus et pittoresques qui sont la marque du talent de Foucaud. En lui la plaisanterie est parfois grossière, et non pas naïve. Il est bouffon plutôt que spirituel. On dirait qu'il a peur de s'élever, et de n'être plus compris dès lors par les paysans, auxquels son livre est adressé. »

Il ne manque rien à ce portrait : qu'il me soit permis pourtant d'en renforcer quelques lignes. Il y a parfois plus que de l'inconvenance dans les récits de Richard. Le bon abbé avait un tout petit travers, commun du reste à bien des ecclésiastiques, — je parle des ecclésiastiques d'alors : — il cherchait le burlesque où Molière l'a trouvé trop souvent, notamment dans *Pourceaugnac* et dans *le Malade imaginaire*. Il faut un estomac bien rustique pour supporter les émanations qui s'exhalent du *Toupi de mieu* (*le Pot de miel*) : voilà pour le conteur. Comme chansonnier, l'abbé Richard est plus délicat, trop délicat quelquefois ; car, à côté de bonnes grosses chansons à boire et de croquis bucoliques tracés de main de maître, on est assez étonné de trouver des couplets mythologiques et des *rimés à Chloris* sous

au mois de mai 1809, en l'invitant à livrer ses poésies au public. Ce ne fut pourtant qu'en 1824 que M. Chapoulaud, imprimeur, publia sous le titre suivant une édition des œuvres de Richard : *Recueil de poésies patoises et françaises de F. Richard, prêtre, et principal du collège d'Eymoutiers, chanoine honoraire, etc., et Choix de poésies patoises de divers auteurs limousins*. — Limoges (sans date), 2 vol. in-12.

A part quelques inconséquences orthographiques, cette édition est bonne. M. Chapoulaud, n'étant pas gêné par l'auteur, a pu suivre son système, surtout en ce qui concerne les voyelles et les diphthongues, qu'il a hardiment débarrassées de cette foule d'accents et de trémas qui rendent presque illisible le patois de Foucaud.

le nom de *la sœur Saint-Michel*, de *la sœur Saint-André*, de *la sœur Hyacinthe*, etc. Les éplucheurs sourient en voyant un prêtre du XIX^e siècle parler du *petit dieu de Cythère*, et débiter des mignardises aux sœurs de Saint-Alexis : voilà pour le chansonnier. Pour ce qui est du fabuliste, je ne devrais pas en parler si je n'y étais contraint par la nature même de mon sujet. Pourquoi faut-il que l'abbé Richard ait eu la faiblesse de vouloir imiter quelques-unes des fables de La Fontaine (1) lorsque inévitablement il allait être mis en parallèle avec Foucaud ? Comment ne s'aperçut-il pas que, ayant la tête pleine d'airs et de refrains, il se trouvait dans de très-mauvaises conditions pour composer des fables, et que, malgré lui, le fabuliste serait toujours chansonnier ? Voici la fable des *deux Rats*. On a toujours envie de la chanter, comme celle de La Fontaine :

LOU RA DE VILLO E LOU RA DAU CHAN.

Fa boun frico di lou dangei
 Qu'ei rendre so jofo bien courto :
 Vau mier sei pau, di soun foujei,
 Ne mâ viaure de grosso tourto.
 Quan un minjo, et qu'un n'auso pâ
 Remudâ loû pei mai lo lingo.
 Dau meliour de toû loû repâ
 Iau ne boliorio pâ 'n'epingo.

Un beu jour un ra de vilo
 Dissê au ra camponiar :
 Venei, voû trobe goliar,
 Minjâ d'un pâti d'anguilo
 E de quauquey trô de lar.
 Sur un beu topi de tablo,
 Lou cuber se trobe mei ;
 Qualo coufreto agreablo !
 Lou cœur banio de plosei.
 Quauquey pâ troublen lo feito ;
 I s'eifreden per lou bru.
 Un si brave teito-à-teito
 Ri bientô interoumpu.
 De lo porto de lo sâlo
 Quaucu deibro lou luque.

(1) Ces fables sont : *lou Ra de villo e lou Ra dau chan* ; *lou Lou e l'Onieu* ; *lo Cigalo e lo Fermi* ; *lo Fenno e lou Secret* ; *lo Mor e lou Buckeiron*.

Lou ra de vilo deitalo ;
 L'autre pleijo soun poque.
 L'un coumo l'autre se fourro
 Di l'entremiâ d'un lambri ;
 Au bou d'un piti car d'houro,
 I remeten lour espri.
 — Tournan , di lou ra de vilo ,
 Chobâ notrey brundilioû.
 — Servitour ! fau tro de bilo ,
 Mâ demo venei châ nou ,
 Reipoun-t-eu : n'oven possinço
 Di notre piti-t-ustau.
 Si notro châro ei pu minço ,
 Nou lo minjen en repau.

Faire bon *fricot* dans le danger, c'est rendre sa joie bien courte. Il vaut mieux sans peur, dans son foyer, ne vivre que de grosse tourte. Quand on mange et qu'on n'ose pas remuer les pieds et la langue, du meilleur de tous les repas je ne donnerais pas une épingle. — Un beau jour, un rat de ville dit au rat campagnard : Venez, je vous trouve gaillard, manger d'un pâté d'anguille et de quelques morceaux de lard. Sur un beau tapis de table le couvert se trouva mis. Quelle réunion agréable ! leur cœur baigne de plaisir. Quelques pas troublent la fête. Ils s'effraient du bruit. Un si joli tête-à-tête est bientôt interrompu. De la porte de la salle quelqu'un ouvre (lève) le loquet. Le rat de ville détale ; l'autre plie son paquet. L'un avec l'autre se fourre derrière un lambris. Au bout d'un petit quart d'heure, ils remettent leurs esprits. Retournons, dit le rat de ville, finir nos bribes. — Serviteur ! je fais trop de bile ; mais demain venez chez nous, répond-il : nous sommes tranquilles dans notre petit taudis. Si notre chère est plus mince, nous la mangeons en repos.

VIII. .

Qu'ai-je voulu prouver en écrivant ce qu'on vient de lire ? A cette question, que l'on ne manquera pas de m'adresser, je n'ai pas grand'chose à répondre. Je me sens en faute d'avoir essayé une critique littéraire alors qu'il eût été plus utile et beaucoup moins dangereux pour moi de donner tout simplement une collection aussi complète que possible de fables traduites ou imitées de La Fontaine. Mais, au lieu d'une brochure, c'eût été un volumineux recueil que quelques philologues seuls eussent pu consulter. Et même, pour le philologue, est-il sûr que ma brochure telle qu'elle est doive complètement manquer d'intérêt ? Je n'ai mis que quelques couleurs sur une palette ; mais un bon peintre en pourra peut-être trouver l'emploi. La

fable est en effet de tous les genres littéraires celui qui se prête le mieux à une traduction patoise. Les noms des différentes productions de la nature et des divers instruments que le villageois a journellement sous les yeux ; les allures familières de langage ; cette foule de proverbes, de dictons, de mots exprimant toute une série d'idées avec une énergique concision ; toutes ces choses, qui sont en quelque sorte de l'essence de la fable, sont aussi de l'essence de nos idiomes populaires. Ce n'est pas en lisant une traduction de l'Iliade ou de l'Odyssée, de Télémaque et de la Henriade, que l'on peut espérer se faire une idée exacte de nos patois à l'état de nature. La poésie villageoise doit se sentir singulièrement gênée dans le rythme et les formules du langage officiel de la tragédie et de l'épopée. On pourrait en dire autant des traductions faites à certaines époques de l'*Oraison dominicale* et de la parabole de l'*Enfant prodigue*. Le respect dû au texte sacré n'a pas permis d'en donner autre chose qu'une traduction littérale. Comment, par exemple, devant la majesté de l'Évangile se laisser aller à une de ces expressions triviales qui rendent si bien la pensée ? Il n'y a pas de contrainte avec la fable ; et, lorsque le fabuliste français emploie une formule qui n'existe pas dans le midi, l'imitateur la remplace par une formule correspondante. Voilà où est le vrai patois, celui qui n'a pas la prétention d'être une littérature ! La littérature patoise pourra se constituer avec les débris du moyen âge et le génie moderne. Quant à la langue elle-même, elle ne se retrouve aujourd'hui qu'au foyer du paysan et dans certaines traductions de La Fontaine.

ÉMILE RUBEN,

Conservateur de la Bibliothèque communale de Limoges.

Limoges, le 27 juillet 1860.

ERRATA.

Des renseignements qui me sont parvenus trop tard donnent pour la date de la naissance de Diouloufet le 19 septembre 1771, et, pour la date de sa mort, le 19 mai 1840.

Page 193, ligne 12, au lieu de « flatteur » lisez : « flûteur ».

NOUVELLES SCIENTIFIQUES.

La Société Archéologique vient d'acquérir de M^{lle} de Brettes, l'une des héritières de sa tante, propriétaire du monastère de Saint-Martin-lès-Limoges, le monument du *Bon Mariage*, qui y était enfoui depuis long-temps dans un lieu écarté. Le musée va s'enrichir de ce groupe de pierre, qui fut l'objet des premières études du regrettable abbé Texier.

Cette légende du *Bon Mariage* est restée toujours obscure : il faudra, pour l'éclaircir, peut-être explorer les titres nombreux de l'abbaye des Feuillants à nos archives départementales.

Dans la guerre que font les architectes aux anciennes maisons de Limoges, celle des Templiers ne pouvait espérer d'être épargnée; l'ordre ayant été aboli en 1314, le siège de la commanderie avait dû être construit, au plus tard, au XIII^e siècle; l'architecture en était fort remarquable; les caves, d'une hauteur et d'une étendue considérables, sont dignes de l'attention des amis de la science; leur propriétaire a offert, avec une extrême obligeance, d'y introduire les membres de la Société qui voudraient les visiter.

Les travaux des tunnels profitent toujours à la numismatique : on exhume de temps en temps des médailles romaines d'Auguste, Claude, Titus, des Antonins, Tétricus, etc., et, parmi ces petits monuments, des débris de poteries, de fresques, des fragments d'ornements, notamment un petit objet de bronze incrusté d'émail, et une statuette de terre cuite, dont la description sera lue à une des réunions de la Société; une coquille fossile, etc.

Une clef de bronze antique a été trouvée au château de La Périère près Bellac; un triens mérovingien, à Saint-Junien.

MAURICE ARDANT,

Archiviste de la Haute-Vienne,

Membre de la Société Impériale des Antiquaires de France.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

SÉANCE DU 24 FÉVRIER 1860.

(NOTA. — Il n'y a pas eu de séance le 27 janvier.)

Présidence de M. Bonnin.

Sont présents : MM. Maurice Ardant, Astaix, Bonnin, Buisson, É. Ruben, etc.

Lecture et adoption du procès-verbal de la séance du 30 décembre 1859.

Dons faits au musée et à la bibliothèque de la Société. (*Voir la liste à la fin du volume.*) — Remercements aux donateurs.

Présentation du compte de M. Astaix, trésorier, pour l'exercice 1859, et renvoi à une commission composée de MM. Ardant, Bonnin et Buisson de Mavergnier.

Lecture par M. Maurice Ardant des statuts de la confrérie laïque des Trépassés, église de Saint-Paul-Saint-Laurent à Limoges. — Remercements et renvoi au comité de publication.

A 9 heures, la séance est levée.

Le secrétaire-archiviste, É. RUBEN.

SÉANCE DU 30 MARS 1860.

Présidence de M. Maurice Ardant.

Sont présents : MM. Maurice Ardant, Buisson, R. Chapoulaud, Parant, Roy-Pierreffitte, Nivet-Fontaubert, Lemaistre et Astaix. — M. de Verneilh, correspondant de la Société, assiste à la séance.

M. Ruben, secrétaire-archiviste, s'excuse par lettre de ne pouvoir se rendre à la réunion.

M. le secrétaire-trésorier, remplaçant M. Ruben, absent, lit le procès-verbal du 24 février. Ce procès-verbal est adopté. Il lit ensuite la liste des dons faits à la Société, qui vote des remerciements aux donateurs, et qui charge MM. Ardant et Buisson de se rendre auprès de M. l'ingénieur Liébault pour lui transmettre des remerciements, et pour lui donner quelques instructions relativement aux poteries romaines, aux médailles, etc., que les déblais du chemin de fer pourraient mettre à jour.

A l'occasion des dons, on est sur le point de désigner un des membres présents pour rendre compte du catalogue de la bibliothèque communale adressé par son auteur, M. É. Ruben. — Mais un membre fait observer que M. d'Hugues s'est déjà chargé de ce travail.

M. Alluaud, retenu à la campagne par sa santé, rappelle dans une lettre dont M. le directeur du musée donne communication, que le *Congrès des délégués des sociétés savantes* s'ouvrira le lundi 9 avril à Paris. — Il invite la Société à désigner un de ses membres comme délégué, et il propose, si personne ne peut accepter cette délégation gratuite, et si d'ailleurs l'état de la caisse le permet, de voter une somme de 200 fr. en faveur d'un membre qui accepterait la mission dont il s'agit. — La Société, entrant dans les vues de son honorable président, vote la somme de 200 fr. pour le cas où M. Leymarie, un de ses correspondants qui habite Paris, ne pourrait accepter de représenter au Congrès la Société Archéologique de Limoges. M. le directeur du musée est chargé d'écrire immédiatement à M. Leymarie.

M. Maurice Ardant donne connaissance d'une lettre de la Société de Noyon, qui désirerait entrer en relations avec la Société Archéologique du Limousin, et qui propose de recevoir parmi ses correspondants trois membres de notre Société, en demandant aussi que trois de ses propres membres deviennent correspondants de la Société de Limoges.

MM. Peigney de La Cour, membre de la Société des Antiquaires de France; l'abbé Lecot; Colson (de Noyon), docteur en médecine, seront proclamés membres correspondants à la prochaine séance; et MM. Alluaud, Maurice Ardant, de Verneilh, sont désignés dès à présent au choix de la Société de Noyon.

La Société entend ensuite : 1° une notice de M. le comte de La Guéronnière sur M. de Villelume, qui fut long-temps un de ses correspondants; 2° une notice de M. Maurice Ardant sur des médailles, des débris de poteries et autres objets antiques recueillis au tunnel du chemin de fer, près de l'Hôtel-Dieu; 3° enfin un travail de M. l'abbé Roy-Pierrefitte sur les *Dominicains du diocèse de Limoges*. Ces lectures sont écoutées avec le plus grand intérêt, et la Société en remercie les auteurs.

La séance est levée à neuf heures un quart.

Le secrétaire-trésorier, ASTAIX.

SÉANCE DU 27 AVRIL 1860.

Présidence de M. le Préfet.

Sont présents : M. le préfet, MM. Alluaud, Bonnin, Maurice Ardant, Bardinet, Charreire, Nivet-Fontaubert, Fayette, Roy-Pierrefitte, Parant, Brunet, Lemaistre, Arbellot, Sazerat, Talabot et Astaix.

Le procès-verbal de la séance du 30 mars est lu et adopté.

MM. Peigney de La Cour, l'abbé Lecot et Colson, membres de la Société de Noyon, sont proclamés correspondants de la Société Archéologique du Limousin.

Lecture est donnée du rapport de la commission qui avait été nommée pour vérifier les comptes de 1859. — Conformément aux conclusions de cette commission, dont M. Buisson était rapporteur, la Société fixe à 4,925 fr. 25 c. l'encaisse du trésorier au 1^{er} janvier 1860, et vote des remerciements audit trésorier.

A l'occasion des comptes ci-dessus, M. l'abbé Roy-Pierrefitte demande s'il n'y aura pas de la part de la Société une dépense à faire relativement au Congrès scientifique. M. Alluaud répond que rien n'est encore décidé à ce sujet, mais que probablement les cotisations des membres du Congrès, jointes à l'allocation du conseil municipal, seront suffisantes pour tout solder.

A l'occasion des mêmes comptes, M. Brunet fait observer que,

d'après le règlement, on doit établir d'avance un budget des dépenses, et, pour entrer dans cette voie, il propose, quoique l'année 1860 soit avancée, la nomination d'une commission qui s'occupera de ce budget pour la présente année. — La Société approuve complètement la proposition, et, en conséquence, le conseil d'administration voudra bien se mettre à l'œuvre le plus tôt possible.

M. Nivet-Fontaubert lit après cela le rapport suivant :

MESSIEURS,

M. Marc Baud, ancien artiste de la manufacture de Sèvres, étant sur le point d'opérer la restauration de l'émaillerie générale, a pensé que la ville de Limoges, dont le nom est si intimement lié à cet art industriel, doit trouver intérêt à s'assurer les bénéfices que lui donnera une telle création dans ses murs.

Cet artiste a fait part de son plan à M. le préfet de la Haute-Vienne, et ce magistrat, chez lequel le goût des beaux-arts s'allie si parfaitement au talent administratif, a, de prime abord, pressenti toute l'importance de ce projet, puisqu'il a convoqué d'urgence dans ses salons quelques-uns des membres de notre Société.

Cette commission consultative, composée de M. le préfet, de MM. Alluaud aîné, Bardinet, Astaix, Maurice Ardant et Nivet, a examiné avec le plus vif intérêt les spécimens qui lui ont été présentés par M. Marc Baud, et a écouté avec non moins d'attention les explications que celui-ci lui a données tant sur ses travaux que sur les moyens dont il veut se servir pour atteindre son but.

M. Marc Baud est homme de l'avenir, car il n'entend tenir au passé que par le côté matériel ; en un mot, il veut se garder d'imiter *servilement* les anciens ; il n'entend se servir de leurs moyens, qu'il a retrouvés, que pour les appliquer à des idées nouvelles, afin de vulgariser cet art en profitant des progrès industriels acquis depuis sa décadence, tout en lui conservant son caractère de splendeur propre à satisfaire les exigences du haut luxe et les besoins de notre époque.

Il nous semble, Messieurs, que c'est parfaitement comprendre la question, car ce qui a eu sa raison d'être au *xv^e* siècle ne saurait l'avoir aujourd'hui, et nous sommes d'accord avec M. Baud lorsqu'il nous dit que la décadence de l'émaillerie n'est arrivée que parce que l'industrie à ce moment ne put suivre l'art.

Vous pourrez constater, Messieurs, comme nous l'avons fait nous-même, que, indépendamment du mérite artistique que possèdent les pièces qui vont vous être soumises, elles renferment encore des faits nouveaux qui auront un grand poids dans le succès que M. Baud est en droit d'attendre.

Les émaux *façon limousine*, ou plutôt *école de Limoges*, ne diffèrent des anciens que par un dessin, un goût de formes plus exquises. Vous y trou-

verez toutes les manières connues : la *grisaille*, la *grisaille recouverte de fondants colorés*, la *grisaille peinte*, puis enfin le *paillon*.

Cet artiste est le premier qui ait peint sur des plaques plates. Ce fait a été constaté à l'exposition universelle de 1855. Il est capital, en ce sens qu'il permet au spectateur d'envisager tout le motif d'ensemble, tandis que, sur les plaques bombées dont on s'est servi jusqu'à lui, il y a une divergence de lignes qui ne permet de voir qu'un point à la fois.

Les émaux plats sur composition ferrugineuse nous paraissent très-remarquables, surtout au point de vue de l'adhérence de l'émail sur le métal. Il est certain qu'ils offrent une telle solidité qu'on en pourra faire de toutes dimensions; ce qui explique la prétention de M. Marc Baud d'employer ses procédés pour la décoration architecturale.

Mais l'émail sur bronze a excité en nous un mouvement d'admiration : c'est la fin de la série, c'est ce qui restait à trouver. Au point de vue industriel, c'est, ce nous semble, l'application la plus importante.

L'émail peut donc venir enrichir de ses couleurs toute espèce d'objets usuels, depuis la lampe de luxe jusqu'à la statue, depuis le portrait de quelques millimètres; et, en passant par la bijouterie et l'orfèvrerie, il peut atteindre des proportions et des formes de grandeur inconnues jusqu'ici.

J'ajouterai, Messieurs, si vous le permettez, que, à côté de M. Baud, dont la valeur artistique a été appréciée à chaque exposition et récompensée par des médailles successives jusqu'à la première médaille d'or, s'est placée une illustration financière bien connue dans l'industrie.

M. François Bartholony, président du conseil d'administration de la compagnie d'Orléans, s'est attaché à cette industrie par le côté financier.

Faut-il pour vous, Messieurs, une preuve plus évidente de l'importance de cette affaire, et comprenez-vous qu'elle doit être considérée comme une affaire très-sérieuse ?

En présence des preuves indiquées ci-dessus, nous avons dû admettre que la restauration de l'émaillerie est une œuvre possible pour M. Baud ; que la ville de Limoges doit accepter les ouvertures que cet artiste lui a faites, et enfin, Messieurs, nous avons pensé qu'il entre dans les attributions de notre Société de patroner près de l'autorité municipale M. Baud et son idée : c'est pourquoi nous venons vous demander non-seulement de donner votre avis sur le projet, mais encore d'écrire à M. le maire pour qu'il convoque d'urgence le conseil municipal, et qu'il lui expose l'état de la question, et qu'il obtienne de lui sa protection morale pour l'entreprise de M. Baud.

Après cette lecture de M. Nivet-Fontaubert, lecture qui fait attendre impatiemment la vue des objets dont il est question, M. Baud exhibe, un à un, devant la Société ses divers spécimens comme il l'avait fait la veille dans le cabinet de M. le préfet. Cette vue excite dans l'assemblée un sentiment d'admiration difficile à décrire, et qui s'exprime par des exclamations involontaires, par des applaudissements unanimes. Plus on examine

scrupuleusement, plus on réfléchit, et plus aussi on est étonné des résultats obtenus; plus on est convaincu que des conséquences de la plus haute importance pour Limoges doivent nécessairement découler de là.

Le rapport lu par M. Nivet-Fontaubert est adopté, et la Société Archéologique proclame d'une voix unanime que la restauration de l'émaillerie est une œuvre possible; elle proclame qu'elle croit s'honorer en disant cela bien haut, et elle décide en outre qu'un extrait du procès-verbal de ce jour sera adressé à M. le maire, et que, dans la lettre d'envoi dudit procès-verbal, elle demandera au magistrat de la cité qu'il veuille bien convoquer d'urgence le conseil qu'il préside, afin que celui-ci accorde sa protection morale à l'entreprise de M. Baud, et assure ainsi à notre pays par son haut patronage la nouvelle somme de richesse et de célébrité qui se présente.

Notre compatriote M. Bardy, conseiller à la cour impériale de Poitiers, écrit à M. le président de la Société pour lui annoncer qu'il a déposé entre les mains du garde-musée le buste de l'ancien député de la Haute-Vienne M. Bourdeau.

M. l'abbé Arbellot entretient ensuite la Société des résultats obtenus jusqu'ici dans les fouilles faites à Chassenon, et M. Maurice Ardant lit un brevet de dame d'honneur de la reine Anne, donné à Françoise des Cars de La Renaudie en 1639.

M. le président lit ensuite la liste des dons faits au musée depuis la dernière séance. — M. le secrétaire est chargé de remercier tout spécialement M^{me} Juge de Saint-Martin, et M. Maurice Ardant d'examiner les médailles et poteries qui se trouvent parmi les objets principalement minéralogiques et géologiques de la collection si libéralement offerte par M^{me} Juge de Saint-Martin.

La séance est levée à neuf heures et demie.

Le secrétaire-trésorier, ASTAIX

SÉANCE DU 1^{er} JUIN 1860.

Présidence de M. Maurice Ardant.

Sont présents : MM. Maurice Ardant, Roméo Chapoulaud, Buisson, Brunet, Nivet-Fontaubert et Astaix.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

M. Ruben, secrétaire-archiviste, s'excuse par lettre de ne pouvoir assister à la réunion, et il annonce dans la même lettre que M. le maire a fait don à la Société Archéologique d'un exemplaire de la *Description des antiquités et objets d'art contenus dans les salles du palais des arts de Lyon*, par le docteur Comarmond, 4 vol. in-4.

Des remerciements seront adressés à ce sujet à M. le maire.

Un membre fait observer que les livres appartenant à la Société Archéologique sont entassés dans un placard, que les recherches sont ainsi rendues très-difficiles, et qu'il est impossible de mettre dans ce placard de nouveaux ouvrages. — M. Ruben se chargerait volontiers de les placer dans la bibliothèque communale, dont il est le conservateur; mais il faudrait pour cela que des rayons convenables fussent établis, et que par conséquent des fonds fussent votés. — La Société, reconnaissant l'urgence, autorise M. Ruben à faire la dépense dont il s'agit.

M. d'Hugues, n'ayant pu se rendre à la réunion, a envoyé la première partie d'un travail qu'il devait lire. — Cette première partie, ayant trait au catalogue de la bibliothèque communale de Limoges dressé par les soins de M. Ruben, est lue par M. Astaix. — L'attention des membres présents est vivement impressionnée par la forme et le fond de ce travail, et, si la Société n'approuve pas absolument certaines opinions accessoirement émises par notre savant collègue, elle applaudit au moins à tout ce qui concerne M. Ruben; et cette première partie lui fait attendre avec impatience la deuxième, qui s'occu-

pera du *Cartulaire de l'abbaye de Beaulieu*, publié récemment par M. Deloche, l'un des membres correspondants de la Société.

M. le président lit ensuite une lettre de François I^{er} adressée au chapitre et aux doyens de Limoges.

La publication du journal de la Société étant en retard, il est décidé ensuite que le comité de rédaction sera convoqué pour le lundi 11 courant, à une ou deux heures.

La séance est levée à neuf heures.

Le secrétaire-trésorier, ASTAIX.

SÉANCE DU 29 JUIN 1860.

Présidence de M. Alluaud aîné.

Sont présents : MM. Alluaud, Maurice Ardant, Astaix, Bardin, Bonnin, Brunet, Nivet-Fontaubert, É. Ruben.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Le secrétaire donne lecture d'une lettre adressée à M. le président, par laquelle S. Exc. M. le ministre de l'instruction publique et des cultes annonce qu'il vient d'accorder à la Société une subvention de 300 fr. L'assemblée prie M. le président de vouloir bien être auprès de Son Excellence l'interprète de sa profonde gratitude.

Lecture est également donnée de la circulaire de M. le ministre, en date du 1^{er} juin, relative à la description scientifique de la France. En attendant des travaux qui puissent répondre complètement aux vues de Son Excellence, la Société se borne à mentionner : 1^o l'*Aperçu géologique et minéralogique de la Haute-Vienne*, par M. Alluaud aîné ; 2^o la *Flora de la Haute-Vienne*, de M. Lamy, et 3^o le *Catalogue des coléoptères*, dressé par M. Samy. Ces divers opuscules seront envoyés à Son Excellence.

M. Bonnin, conseiller à la cour impériale de Limoges, écrit pour appeler l'attention de la Société sur un souterrain taillé dans le roc, découvert il y a une trentaine d'années dans un village de la commune de Montrol-Senard. L'assemblée remercie de sa communication M. le conseiller Bonnin, et prie M. Bonnin, vice-président de la Société, de vouloir bien écrire à Montrol-Senard pour demander des renseignements soit sur l'état actuel du souterrain, soit sur les moyens qui paraissent avoir été employés pour le creuser dans le roc. Après quelques explications données à ce sujet par MM. Alluaud, Ardant, Brunet, Bardinet, la Société entend la lecture faite par M. Maurice Ardant d'une notice sur les Poillevé, émailleurs limousins. L'heure avancée empêche la lecture d'une seconde notice sur d'autres émailleurs du nom de Courteys. Cette notice est déposée sur le bureau.

Après avoir adressé des remerciements à M. Ardant, M. le président lève la séance.

Le secrétaire-archiviste, É. RUBEN.

SÉANCE DU 27 JUILLET 1860.

Présidence de M. Maurice Ardant

Sont présents : MM. Maurice Ardant, Astaix, Barny, Bonnin, Brunet, R. Chapoulaud, Lansade, Lemaistre, Nivet-Fontaubert, Boyer, É. Ruben.

M. le secrétaire lit le procès-verbal de la séance du 29 juin, et M. Brunet fait observer que ce procès-verbal ne mentionne pas que M. le président avait été chargé de demander à M. le maire une réponse à la lettre qui, avec l'extrait de son procès-verbal du 27 avril, avait été envoyée par la Société Archéologique dans l'affaire de M. Baud.

M. Ruben répond que c'est à dessein qu'il n'a pas inséré cet

incident. Il résulte en effet des renseignements pris qu'un membre de la Société s'est adressé, il est vrai, à M. le maire dans l'affaire Baud, mais en son nom personnel; que M. le maire a fait connaître à ce membre la décision négative du conseil, et que l'administration, n'ayant reçu aucune lettre de la Société Archéologique, elle-même n'a pas de réponse à faire à notre Société. — Après ces observations, le procès-verbal de la séance du 29 juin est adopté.

Lecture est donnée ensuite d'une lettre écrite par M. l'instituteur de Montrol-Senard en réponse aux questions que lui avaient été posées depuis la dernière séance par M. Bonnin, vice-président de la Société. — La lettre de M. Lorgue, qui donne des détails intéressants sur les souterrains du Maupas, sera déposée aux archives, et des remerciements seront adressés à l'auteur.

Après la lecture ci-dessus, M. le secrétaire lit une lettre de M. d'Hugues, qui s'excuse de ne pouvoir assister à la réunion, et qui envoie néanmoins son travail sur le Cartulaire de l'abbaye de Beaulieu. — Un membre lit le travail de M. d'Hugues.

M. Brunet lit après cela une notice sur la chartreuse de Glandier, et M. Ruben des observations sur quelques traductions et imitations patoises des fables de La Fontaine.

Ces trois lectures sont écoutées avec le plus vif intérêt, et renvoyées au comité de publication.

La séance est levée.

Le secrétaire-trésorier, ASTAIX.

SÉANCE DU 31 AOUT 1860.

Présidence de M. Maurice Ardant.

Sont présents : MM. M. Ardant, Bonnin, Roy-Pierrefitte, Tandeau, Charreire, Nivet-Fontaubert, Parant, Lemaistre, Buisson, R. Chapoulaud, Rougerie, Leclerc et Astaix.

Le procès-verbal de la séance du 27 juillet est lu et adopté.

M. Bounin annonce qu'il a été donné connaissance du règlement à M. Gistel dit Tilesius, professeur à Ratisbonne (Bavière), et que ce candidat au titre de correspondant a écrit qu'il acceptait les conditions y incluses. — A la suite de cette observation, M. Gistel est nommé membre correspondant, et son diplôme lui sera adressé, ainsi qu'il en manifeste le désir, par l'intermédiaire du ministre de l'instruction publique.

Les trois membres de la Société de Noyon qui avaient été proclamés correspondants dans la séance du 27 avril, et auxquels on a fait connaître les conditions de diplôme, et la somme à payer représentant le prix du Bulletin, demandent que le diplôme ne leur soit pas délivré, et, pour n'être pas soumis à la cotisation ordinaire, offrent, en échange du Bulletin de la Société Archéologique du Limousin, le recueil des travaux de la Société de Noyon. — La Société ne prend aucune décision à cet égard.

MM. Bounin et Roy-Pierrefitte présentent comme membre correspondant M. Wilibad Eser, trésorier de l'Union Historique du Palatinat et de Ratisbonne.

MM. Roy-Pierrefitte et Tandeau de Marsac présentent comme membre résidant M. Martial de Labeaune, domicilié à Montbrun, commune de Dournazac.

La Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne demande en échange les Bulletins de la Société Archéologique.

M. Mathon, de Beauvais, demande, dans une lettre adressée à M. Ardant, si la Société Archéologique a reçu les Mémoires de la Société de Beauvais, et il réclame les Bulletins de la Société Archéologique.

Lecture est donnée de la liste des dons ou envois faits à la bibliothèque de la Société Archéologique et au musée depuis la dernière séance. — Des remerciements sont votés aux donateurs, et spécialement à M. Beaubrun, confiseur.

Un membre fait observer qu'il est arrivé que certains correspondants ont pu voir dans les Bulletins leur présentation comme candidats sans y avoir trouvé leur nomination, et il voudrait que cela n'eût jamais lieu. On répond qu'il serait en effet plus régulier d'inscrire aussi dans un procès-verbal la nomination, mais que pourtant, au fond, il n'y a rien là qui soit de nature à blesser qui que ce soit, chaque volume contenant, un peu plus

tard il est vrai, une liste complète des membres résidants, correspondants, etc.

M. Ardant fait part de la découverte faite, près de Château-Chervix (au Puy-de-Barre), d'une monnaie gauloise présentant le type gallo-lémovique *Le*.

M. l'abbé Roy-Pierrefitte annonce que, dans une excursion faite avec M. l'abbé Arbellot et M. l'abbé Tandean de Marsac, ils ont découvert, sur une route faite dans une châtaigneraie, et dans la paroisse de La Chapelle-Montbrandeix, des tuiles, des débris de poterie, du ciment, etc., indiquant une villa romaine.

M. l'abbé Rougerie lit une notice historique sur l'église paroissiale du Dorat : il voudrait que cette église remarquable, et pour la restauration de laquelle la commune du Dorat a déjà voté 30,000 fr., fût classée parmi les monuments historiques. Il annexe à son travail un état des démarches faites par la ville, des fonds alloués par elle, et un plan dressé par lui et M. l'abbé Leclerc. — Il demande le concours de la Société Archéologique.

La Société entend avec beaucoup d'intérêt les communications de M. l'abbé Rougerie; elle promet son concours actif, et M. Ardant propose spontanément son appui comme conservateur des monuments historiques.

M. Ardant, qui poursuit avec une si patiente et si infatigable ardeur tout ce qui se rattache à l'histoire de notre pays, et en particulier à l'histoire de nos émailleurs, M. Ardant déplore d'abord, dans une note qu'il lit, la fondation tardive de notre musée, où nous aurions pu recueillir tant de petits chefs-d'œuvre que les brocanteurs ont enlevés à notre ville, et il donne ensuite (d'après un catalogue publié à Poitiers lors de la vente publique) une idée des émaux limousins nombreux que possédait M^{me} de La Sayette.

Enfin M. l'abbé Roy-Pierrefitte, continuant ses Études historiques sur les monastères du Limousin et de la Marche, lit une notice sur l'ancienne chartreuse de Mortemar.

La séance est levée.

Le secrétaire-trésorier, ASTAIX.

SÉANCE DU 28 SEPTEMBRE 1860.

Présidence de M. Maurice Ardant.

Sont présents : MM. Maurice Ardant, R. Chapoulaud, Leclerc, Lansade, Nivet-Fontaubert, de Crossas, Roy-Pierrefitte, Lemaistre et Astaix.

Lecture et adoption du procès-verbal de la séance du 31 août.

MM. l'abbé Roy-Pierrefitte et M. Ardant proposent la nomination, comme membre honoraire, de M. Ferdinand de Lasteyrie, actuellement membre de l'Institut de France. — Cette nomination devra, d'après le règlement, faire partie de l'ordre du jour de la séance suivante.

M. Fournier, conseiller à la cour impériale, écrit que le monument du *Bon Mariage*, qui se trouve dans les bâtiments dépendants de la succession de M^{me} de Brettes, va très-prochainement être vendu au musée de Cluny. — Il demande s'il ne serait pas convenable que ledit monument restât dans le Limousin, et fût acheté pour être déposé dans notre musée. — Une commission, composée de MM. Ardant, Roy-Pierrefitte et Astaix, est chargée de voir M^{le} de Brettes, de lui faire des propositions, et de rendre compte à la Société des démarches faites.

M. Wilibald Eser, présenté antérieurement, est nommé membre correspondant.

M. Martial de Labeaune, présenté dans la séance du 31 août, est nommé membre résident.

M. Maurice Ardant, qui a acquis récemment un manuscrit de dom Duclou (*Recueil de proverbes limousins*), donne communication d'un certain nombre desdits proverbes. Il donne aussi communication de plusieurs lettres appartenant aux archives du département, et qui émanent de Turgot.

M. l'abbé Leclerc fixe l'attention de la Société sur l'intérêt qu'il y aurait à conserver un certain nombre de dolmens qui se trouvent dans notre département, et qui peu à peu disparaissent, ou sont plus ou moins dégradés. — Il cite, entre

autres, le dolmen d'Azat-le-Riz, et il propose l'acquisition desdits dolmens comme moyen de conservation.

Quelques objections sont faites au moyen indiqué par M. l'abbé Leclerc, et il est convenu qu'on écrira à M. le préfet, qui pourrait lui-même recommander à MM. les maires certaines mesures conservatrices.

La séance est levée.

Le secrétaire-trésorier, ASTAIX.

SÉANCE DU 30 NOVEMBRE 1860.

Présidence de M. Maurice Stidant.

Sont présents : MM. Astaix, Bonnin, Brisset, Brunet, Buisson, R. Chapoulaud, Lemaistre, Nivet-Fontaubert, Roy-Pierrefitte, É. Ruben.

Adoption du procès-verbal de la dernière séance.

Présentation comme membres résidants de MM. Alfred Chapoulaud, Laborderie, docteur en médecine, et de M. La Rouverade comme membre correspondant, par MM. Brunet et É. Ruben.

Lecture d'une lettre, en date du 2 juillet, dans laquelle Son Exc. M. le ministre de l'instruction publique demande à la Société sa collaboration à l'œuvre du *Répertoire archéologique de la Haute-Vienne*. Il s'engage une courte discussion, dans laquelle un membre propose d'allouer chaque année au budget une somme destinée à des courses archéologiques. L'assemblée rejette la proposition par le motif que la somme allouée ne pourrait jamais être que très-modique, et en quelque sorte illusoire, relativement aux dépenses que seraient obligés de faire les membres délégués. Il est ensuite décidé que l'on écrira à M. l'abbé Arbellot, curé-archiprêtre de Rochechouart, membre de la Société, pour le prier de vouloir bien se charger du travail demandé par Son Exc.

Lecture est également donnée d'une lettre adressée à M. le

président par le président de la loterie du musée Napoléon d'Amiens, et portant envoi de billets de cette loterie. — La Société décide qu'il sera pris vingt billets.

M. le président rend compte de la mission de la commission chargée de l'acquisition des héritiers de Brettes de la pierre dite le *Bon Mariage*. Cette acquisition a été faite moyennant le prix de 450 fr. La Société remercie la commission.

M. É. Ruben, secrétaire-bibliothécaire, annonce que la bibliothèque dont l'acquisition a été décidée dans une des séances précédentes a été installée dans la grande salle de la bibliothèque communale. Ce meuble est en chêne, et a été construit de manière à pouvoir être dédoublé et placé contre un mur dans le cas où la Société croirait utile de le changer de local. Le prix d'acquisition est de 200 fr. D'après l'avis de M. Regnault, architecte de la ville, membre de la Société, le meuble est bien travaillé.

M. l'abbé Roy-Pierrefitte explique que, d'après le mode de publication adopté jusqu'à ce jour pour le *Nobiliaire* de Nadaud, il est très-douteux qu'on puisse voir la fin de cette œuvre. Il demande que, au lieu d'une feuille d'impression réservée au *Nobiliaire* dans chacun des numéros du Bulletin, il soit autorisé à en faire imprimer un plus grand nombre, soit avec le Bulletin, soit en dehors du Bulletin, de manière à publier un volume de 600 pages environ dans une période de deux ans. Cette proposition est adoptée, réserve faite toutefois des droits du comité de publication.

M. É. Ruben informe la Société qu'il a appris indirectement l'intention où est la Société d'Agriculture de la Haute-Vienne de retirer son mobilier du local commun de ses séances et de celles de la Société Archéologique, et de le faire transporter dans le local où elle s'est installée tout récemment. La Société charge MM. Astaix et Ruben de s'entendre avec la Société d'Agriculture pour la cession d'une partie du mobilier, et de faire l'acquisition du complément.

A neuf heures et demie, la séance est levée.

Le secrétaire-archiviste, É. RUBEN.

SÉANCE DU 28 DÉCEMBRE 1860.

Présidence de M. Maurice Ardant.

Sont présents : MM. Maurice Ardant, Bonnin, Astaix, Brisset, R. Chapoulaud, Charreire, Brunet, Buisson, l'abbé Roy-Pierrefitte, É. Ruben, A. Parant, Talabot.

M. É. Grignard, membre correspondant, assiste à la séance.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

MM. Alfred Chapoulaud, imprimeur, et Laborderie, docteur en médecine, sont proclamés membres résidants. M. Auguste de La Rouverade, conseiller honoraire à la cour impériale de Bordeaux, est proclamé membre correspondant. M. le comte Ferdinand de Lasteyrie, membre de l'Institut, est élu au scrutin membre honoraire.

Demandent à faire partie de la Société :

1^o En qualité de membre résidant, MM. Brigueil, substitut du procureur impérial; Breuill, avocat; Pierre-Albert Guillemot, professeur d'histoire au lycée, présentés par MM. J. Brunet et É. Ruben; et M. Bonat, conducteur des ponts et chaussées à Limoges, présenté par MM. Maurice Ardant et Buisson de Mavergnier;

2^o En qualité de membre correspondant, M. Thouvenin, membre de la Société de l'Histoire de France, propriétaire à La Chapelle-Balou (Creuse), demeurant à Paris, rue de Crussol, 5, présenté par MM. J. Brunet et É. Ruben.

M. le directeur du musée annonce que le tableau offert par Sa Majesté, et représentant sainte Élisabeth de Hongrie nourrissant les pauvres, a été installé au musée. La Société charge M. Buisson de Mavergnier d'être, auprès de Son Exc. M. le ministre d'État, l'interprète de ses sentiments de profonde gratitude.

Lecture est donnée d'une lettre dans laquelle M. Bonat, ci-dessus désigné, présente à la Société une carte de la topographie

ancienne des Gaules pour la Haute-Vienne. Remercements, et renvoi de ladite carte à l'examen de M. Buisson de Mavergnier.

Plusieurs ouvrages sont offerts à la Société, entre autres l'ouvrage de M. M. Deloche, membre correspondant, intitulé : *Du principe des Nationalités*. — Remercements, et renvoi pour l'examen de ce volume à M. Aug. Talabot.

On procède à l'élection au scrutin secret de deux membres du comité de publication, en remplacement de M. d'Hugues, professeur d'histoire, appelé au lycée d'Angoulême, et M. O. Pecconnet, membre sortant désigné par le sort. Le dépouillement du scrutin donne les résultats suivants :

Nombre de votants.....	43
M. Auguste Talabot.....	42
M. É. Ruben.....	40
M. Buisson.....	5

En conséquence. MM. A. Talabot et É. Ruben sont nommés membres du comité de publication pour les années 1861 et 1862.

Sur la proposition de quelques membres, l'assemblée décide qu'il y a lieu de procéder à l'élection d'un secrétaire général en remplacement de feu M. l'abbé Texier. Cette élection sera portée à l'ordre du jour de la prochaine séance.

M. Maurice Ardant lit le préambule en langue romane d'une liève sur parchemin qui contient les rentes d'une confrérie laïque de 1343 à 1346. M. Talabot dit à ce sujet qu'il existe dans la bibliothèque de la ville un recueil de pièces romanes des XIII^e et XIV^e siècles, relatives à l'histoire du Limousin. L'honorable membre désirerait voir utiliser ces matériaux pour la solution des deux problèmes philologiques suivants :

1^o Y avait-il au moyen âge un dialecte roman particulier au Limousin ?

2^o Constater les différences existant entre le patois actuel et l'ancien dialecte.

M. Joseph Brunet, après avoir rappelé les dépenses qui ont été effectuées pendant l'année, prie le bureau de ne pas perdre de vue que, aux termes du Règlement, le conseil d'administration doit s'assembler au commencement de chaque année pour vérifier les comptes du secrétaire-trésorier, et présenter son budget.

Lecture est donnée d'une lettre, en date du 21 novembre 1860,

dans laquelle Son Exc. M. le ministre de l'instruction publique, rappelant sa lettre du 2 juillet, demande à la Société son concours à l'œuvre du *Répertoire archéologique de la France*. La question a été décidée à la dernière séance, où l'on a chargé M. l'abbé Arbellot de la direction du travail.

A ce sujet, la Société entre dans l'examen de la question portée à l'ordre du jour, et relative au *Dictionnaire géographique de la Haute-Vienne*, travail présenté par M. Grignard.

M. le secrétaire-archiviste explique que, sur une lettre que M. Grignard lui a adressée le 24 courant, il a dû réunir le comité de publication, auquel il a adjoint M. Buisson de Mavergnier, précédemment nommé rapporteur dans la question du *Pouillé de Nadaud*. La réunion, après avoir examiné avec attention le travail de M. Grignard, a nommé pour son rapporteur à la prochaine séance M. J. Brunet, l'un de ses membres.

M. Brunet a la parole. Il dit que la seule chose que Son Exc., et par suite M. Grignard, demandent à la Société, c'est son patronage pour le *Dictionnaire de la Haute-Vienne*; que la Société n'a donc dans la question qu'une responsabilité purement morale, mais qu'à ce point de vue seul le comité a cru devoir l'étudier avec la plus grande attention. Le travail géographique semble au comité fait avec beaucoup de soin : ce travail remonte à une quinzaine d'années; la profession d'ingénieur qu'exerçait M. Émile Grignard lui a permis de vérifier par lui-même une partie des renseignements qu'il donne, tels que les distances d'un lieu au clocher de la paroisse, etc. Quant aux renseignements historiques, M. Grignard a puisé à des sources respectables, qu'il s'est engagé à indiquer non-seulement dans le corps de son ouvrage, mais encore en tête du Dictionnaire, de manière à former une bibliographie. Du reste M. Grignard s'est encore engagé à soumettre au comité de rédaction les épreuves de son Dictionnaire au fur et à mesure de leur impression à Paris. Le comité a donc pensé qu'il y avait lieu d'accorder à M. Grignard le patronage de la Société Archéologique du Limousin.

Un autre travail, continue M. Brunet, a été soumis au comité par M. É. Grignard. Ce travail est relatif au *Répertoire archéologique* que demande Son Exc. M. le ministre. Le comité a pensé que la Société ayant, dans sa dernière séance, chargé M. l'abbé Arbellot de la direction d'un travail relatif à cet objet, il n'y avait pas lieu, quant à présent, de procéder à l'examen de celui que présente M. Grignard.

M. Talabot propose d'écrire à M. l'abbé Arbellot, qui n'a pas encore répondu à la communication qui lui a été faite, que M. Grignard présente à la Société un travail achevé et fait sur une grande échelle.

La Société adopte les conclusions du rapport de M. Brunet en ce qui concerne le *Dictionnaire géographique*, et ajourne toute décision relative au *Répertoire archéologique*.

A dix heures, la séance est levée.

Le secrétaire-archiviste, É. RUBEN.

LISTE

*Des dons faits au Musée et à la Bibliothèque de la Société
pendant l'année 1860.*

DONS FAITS AU MUSÉE.

- Par MM. les directeurs des mines de St-Bonnet-Larivière (Corrèze) : trois *minerais*.
- Par M. le docteur BOULLAND : le surmoulage d'une *plaque en nacre*, trouvée sur la couverture d'un vieux livre de chirurgie; — injection et dissection du cœur et des bronches de la raie (*Raia*, Linn.).
- Par M. MARQUET fils : un *assignat autrichien* de 2 fr. 50 c.
- Par M. LIÉBAUX, ingénieur du chemin de fer : une petite *tête de sainte* ou d'*ange* en calcaire, colorée et dorée, trouvée dans les fondations de la maison de M. Pouyat, ancien couvent des Cordeliers; — vingt-quatre vieilles *pièces de monnaie*, trouvées dans la tranchée du chemin de fer, près l'hôpital; — vingt *monnaies* décrites par M. Ardant (Maurice); — une *clef ancienne*; — des *bronzes*; — un *bloc de plomb*; — un *antéfixe*, et des débris de *poteries romaines*, le tout trouvé dans le percement du chemin de fer; — des débris de *vases romains* et des *médailles*.
- Par M. CHAUMAL (Auguste) : une vieille *épée à coquille*.
- Par M. Gaetan DU CHATENET : dix *monnaies françaises et étrangères*.
- Par M. VINOT (Léonard), soldat au 7^e d'artillerie : un *poids d'Espagne*, trouvé au Breuil, canton de Châteauneuf (Haute-Vienne).
- Par M. FOURNIER, conseiller à la cour impériale de Limoges : *gneiss contourné*, venant du Coudier près Ambazac.
- Par M^{me} MARMIGNON : un *porte-montre* en bois sculpté.
- Par M^{me} V^e JUGE-ST-MARTIN : une grande quantité de *minéraux* et de *coquilles*; — deux *urnes funéraires* contenant des ossements; — une *pièce romaine* (Alexandre-Sévère); — une *monnaie celtique*; — trois *haches gauloises*; — un *poids romain*; — une *lampe romaine*; — six petites *cruches* en terre; — des débris de *terre peinte*; — *terre* et *bouteilles*; — des *fossiles*; — un *agagropile*; — une *tête de chérubin* en calcaire; — un grand *madrépore*; — un *diodon* ou *porc-épic marin*; — un *coffret quadrangulaire* à quatre épines de la mer des Indes; — un *coco* des Maldives; — une *marmite de singe*, etc.
- Par M. NOEL-VILLENEUVE : une *croix de Lorraine*.
- Par M. NADAUD, premier président honoraire de Grenoble : une *médaille romaine* argent (Alexandre-Sévère); — une *médaille romaine* petit-bronze; — une *pièce de 24 sous* bien conservée (Louis XV); — un *pièce de 12 sous* (Louis XV); — une *petite médaille*; — une *pièce de 10 centimes* HELVETIA, 1850; — une *médaille romaine* moyen bronze (Mauné); — un *jeton*.

- Par M. BOUILLON (Numa) : deux *médailles* bronze ; — une *médaille* de chapelet.
- Par M. MENOT, marchand de vin : deux *flèches* de sauvages.
- Par M. ROUBEROL, employé aux chemins de fer : deuxième échantillon d'*antimoine* provenant du puits n° 3, place de la Mairie.
- Par M. MAROUTEIX (Guillaume) : douze *minerais*, sans désignation de provenance.
- Par M. DARDE (J.-B.) : une *poudrière* de mousquetaire de Louis XIV.
- Par M. DE BEAULIEU, à Beauvais : une *couleuvre*, la verte et jaune (*viridi flatus*).
- Par M. CLAUDEL, carrossier : un *poulet* à quatre pattes.
- Par M. BEAUBRUN, confiseur : quarante *oiseaux* empaillés.
- Par M. le docteur DUCLOS, de Bellac : *anodonte* (moule d'étang).
- Par M. BEAURE : une reproduction d'une *médaille* de Michel Letellier (*Fr. Cancellarius*, 1678).
- Par M. BOURGOING-MÉLISSE, de Saint-Junien : un petit *lacrymatoire* de terre ; — une *croix romaine*.
- Par M^{me} PUYMORY : cinq *monnaies*.
- Un *blanc* d'Henri III ; — un *blanc* de Louis XIII ; — un *denier* de cuivre d'un prince d'Orange ; — un *liard* de Louis XV ; — un *jeton* fruste.

Acquisitions du musée.

- Un *fusil* kabyle marqué ; — un *yatagan*, fourreau en bois ; — deux *pistolets* non pareils ; — le tout pour la somme de 35 fr.

Don de l'Empereur.

- Un *tableau* représentant *sainte Élisabeth de Hongrie nourrissant les pauvres*. — Placé au musée.

OUVRAGES OFFERTS A LA BIBLIOTHÈQUE DE LA SOCIÉTÉ.

- Histoire des communautés des arts et métiers de l'Auvergne*, par M. J.-B. BOUILLET. — 1857, in-8.
- Cartulaire de l'abbaye de Beaulieu*, par M. M. DELOCHE. — 1859.
- Notice rédigée d'après le Nobiliaire de Belgique sur la très-ancienne noble maison de Kerckhove dite van der Warent*, par N.-J. VAN DER HEYDEN. — *Anters*, 1859, br. in-8.
- Catalogue méthodique de la bibliothèque communale de la ville de Limoges*, Polygraphie. — Belles-Lettres. — *Limoges*, imprimerie de Chapoulaud frères, 1860, in-8.
- Protestation contre le livre intitulé : « Histoire des Girondins et des massacres de septembre »*, par M. A. GRANIER DE CASSAGNAC, et *Appréciation de ce livre*, par M. J. GUODET. — *Paris*, 1860, in-8.
- Histoire de la ville et du canton d'Uzerche*, par M. COMBET. — *Tulle*, 1860, in-8.

268 DONNÉS FAITS AU MUSÉE ET A LA BIBLIOTHÈQUE.

- La plus vieille des étables à porcs*, par M. Charles DES MOULINS. — Paris, 1860, in-8.
- Note sur les vêtements d'étoffe donnés à certaines statues de la très-sainte Vierge*, par M. Charles DES MOULINS. — Paris, 1860, in-8.
- Document inédit sur Antoine Vérard, libraire et imprimeur*, par Ed. SÉNEMAUD, professeur au lycée impérial d'Angoulême. — 1859, in-8.
- Lettre inédite de la princesse des Ursins*, par M. Ed. SÉNEMAUD. — Paris, A. Claudin, libraire, 1860, in-8.
- La Forêt royale de Ligurium*, par M. Maximin DELOCHE. — Extrait du T. XXIV des *Mémoires des Antiquaires de France*. — (S. d.), in-8.
- Notice historique et descriptive sur l'abbaye de Solignac*, par M. l'abbé TEXIER. — Imprimerie de Victor Didron, 1860, br. in-4 de 19 pages.
- Lettre pastorale de Mgr Bertheaud, évêque de Tulle, sur le pouvoir temporel du pape*. — Tulle, imprimerie de Crauffon et V^e Drappeau (à la fin : 25 février 1860), br. in-4 de 66 pages.
- Histoire de l'Église de Tulle et de Notre-Dame de Rocamadour*, par Bertrand DE LATOUR, vicaire général de l'évêché de Tulle; traduite par F. BONNÉLYE. — Tulle, imprimerie de M^{me} V^e Drappeau, in-8.
- Chronique de Geoffroy, prieur du Vigois*, par le même. — In-8.
- Bulletin monumental*, par M. DE CAUMONT, n^{os} 6 et 7. — Paris, 1860, in-8.
- Du principe des Nationalités*, par M. Maximin DELOCHE. — Paris, 1860, in-8.
- Carte de la Haute-Vienne, gauloise et romaine*, par M. BONAT, conducteur des ponts et chaussées à Limoges.
- Description des antiquités et objets d'art contenus dans les salles du Palais des Arts de la ville de Lyon*, par M. le docteur COMARMOND. — Lyon, 1855-1857, in-4. (Ouvrage offert par M. le maire de la ville de Limoges.)

Ouvrages offerts par M. le ministre de l'instruction publique.

- Instructions du Comité de la Langue, de l'Histoire et des Arts de la France*. — Imprimerie impériale, 1853, in-8.
- Bulletin du Comité de la Langue, de l'Histoire et des Arts de la France*. — Année 1853, 1 vol.; — 1853-1854, 1 vol.; — 1855-1856, 1 vol.; — 1857, 1 vol.; — en tout 4 vol. in-8.
- Extraits des procès-verbaux des séances du Comité Historique des monuments, écrits depuis son origine jusqu'à la réorganisation du 5 septembre 1848*. — Imprimerie nationale, 1850, in-8.
- Bulletin du Comité historique des Arts et Monuments* : 1^{er} vol., 1840; — 2^e vol., 1842; — 3^e vol., 1844; — 4^e vol., 1846. — In-8.
- Instructions du Comité historique des Arts et Monuments* : architecture gallo-romaine; — architecture du moyen âge; — musique. — Paris, imprimerie impériale, 1857, in-4.
- Instruction du Comité historique* : architecture militaire, 1837-1849. — Paris, imprimerie impériale, 1857, 1 vol. in-4.
- Bulletin des Comités historiques* : histoire, sciences, lettres, archéologie, beaux-arts. — Paris, imprimerie nationale; — 1849, 1 vol.; — 1850) il

manque le n° de janvier, titre et table) ; — 1851, 1 vol. ; — 1852, 1 vol. ; — en tout 4 vol. in-8.

Revue des Sociétés savantes de la France et de l'étranger, publiée sous les auspices du ministre de l'instruction publique et des cultes. — T. I^{er}, 1856 ; — T. II, 1857 (1^{er} semestre) ; — T. III, 1857 (2^e semestre) ; — T. IV, 1858 (1^{er} semestre) ; — 1858, T. V (2^e semestre) ; — le tout en 5 vol. in-8.

Bulletin des Sociétés savantes : missions scientifiques et littéraires. — T. I^{er}, 1854 (il manque le n° de janvier) ; T. II, 1855. — Paris, imprimerie de M. Paul Dupont, in-8.

Instructions à l'usage des voyageurs en Orient : histoire, les croisades, par M. le marquis DE PASTORET. — Paris, imprimerie impériale, 1856, br. in-8 de 138 pages.

Instructions à l'usage des voyageurs en Orient : monuments de l'ère chrétienne, par M. Albert LENOIR. — Paris, imprimerie impériale, 1856, in-8 de 76 pages.

Instructions relatives aux poésies populaires de la France. décret du 13 septembre 1852. — Paris, 1853, in-8 de 64 pages.

LISTE

DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

POUR L'ANNÉE 1860.

BUREAU.

Président-né. — M. le comte DE COETLOGON, O *, préfet de la Haute-Vienne.
Président. — M. ALLUAUD aîné, O *.
Vice-Présidents. — MM. Maurice ARDANT et BONNIN, *.
Secrétaire général. — N.
Secrétaire-bibliothécaire et archiviste. — M. E. RUBEN.
Secrétaire-Trésorier. — M. ASTAIX.
Directeur du Musée. — M. BUISSON DE MAVERGNIER.

MEMBRES DU CONSEIL.

MM. TIXIER-LACHASSAGNE, C *, premier président.
Armand NOUALHIER, *, député au Corps législatif.
Le docteur BARDINET, directeur de l'École de médecine.

COMITÉ DE PUBLICATION.

Secrétaire général. — N.
MM. BRUNET, D'HUGUES, R. CHAPOULAUD, Othon PECONNET.

CONSERVATEURS.

Archives. — MM. Roméo CHAPOULAUD, E. RUBEN.
Tableaux. — M. ARDANT DU MASJAMBOST.
Pierres sculptées. — M. REGNAULT.
Sculpture sur bois. — M. FAYETTE fils.
Médailles et sceaux. — M. Maurice ARDANT.
Minéralogie, géologie, reptiles. — MM. ALLUAUD et ASTAIX.
Armes, objets d'art. — M. NIVET-FONTAUBERT.

COMMISSION DU MUSÉE CÉRAMIQUE.

MM. ALLUAUD, MASJAMBOST, FAYETTE et PERDOUX.

MEMBRES RÉSIDANTS.

MM.	MM.
ALLUAUD aîné, O *, ancien maire de Limoges et membre du conseil général de la Haute-Vienne, membre de l'Institut des Provinces et de plusieurs autres sociétés sa-	vantes, président de la Société d'Agriculture de la Haute-Vienne. ARBELLOT, curé-archiprêtre de Rochechouart, correspondant des comités historiques.

- ARDANT (Louis), *, maire de Limoges.
 ARDANT (Eugène), imprimeur.
 ARDANT (Maurice), archiviste de la Haute-Vienne, membre de la Société impériale des Antiquaires de France.
 ARDANT-MASJAMBOST, professeur de peinture.
 ASTAIX, professeur à l'école de médecine.
 AUDOUIN (Joseph), ancien maire de Limoges.
 BARDINET (Alphonse), directeur de l'école de médecine.
 BARNY (Alexis), professeur à l'école de médecine.
 BARNY (Auguste), substitut du procureur impérial, à Limoges.
 BLANCHARD, docteur en médecine, à Limoges.
 BARON DU TAYA, à Bussière-Boffy.
 BONNEVAL (le marquis DE), C *, maréchal-de-camp.
 BONNIN, *, inspecteur d'académie.
 BOURDEAU-LAJUDIE père, ancien député.
 BOURGOING-MÉLISSE, prop., à Saint-Junien.
 BRISSET (Frédéric), juge, à Limoges.
 BRUNET, vice-président du tribunal civil de Limoges.
 BUISSON DE MAVERGNIER (Édouard), docteur en droit.
 CHAPOULAUD (Roméo), propriétaire.
 CHARREIRE (Paul), organiste de la cathédrale.
 CHOUFFOUR (Alfred), avocat.
 CLUZELAUD, architecte, à Limoges.
 COETLOGON (le comte DE), O *, préfet de la Haute-Vienne.
 CROSSAS (DE), lithographe.
 DEFAYE fils, pharmacien, à Saint-Junien.
 DELOR (Adrien), à Limoges.
 DUBOIS, fabricant de porcelaine.
 D'VERT, de La Gabie, propriétaire.
 FAYETTE, architecte du département.
 FAYETTE fils, architecte.
 FIZOT-LAVERGNE, avoué près la cour.
 FOUGERAS-LAVERGNOLLE, notaire.
 FOUGÈRES (Léopold), docteur en médecine.
 FOURNIER, *, conseiller à la cour.
 GAY DE VERNON (le baron), *, propriétaire, à Saint-Léonard.
 GOUJAUD fils, ornitholog., à Bellac.
 GRAVE (DE), propriétaire.
 HUGUES (D'), professeur d'histoire au lycée de Limoges.
 LA BASTIDE (DE), *, capitaine d'état-major.
 LA BEAUNE (M. DE), à Montbrun, commune de Dournazac.
 LA GUÉRONNIÈRE (comte Alfred DE).
 LAMY DE LURET (Édouard), banquier.
 LANSADE, agent-voyer.
 LAPORTE (Ernest), négociant.
 LECLER (l'abbé), professeur au séminaire du Dorat.
 LEMAISTRE, docteur en médecine.
 LESME, fabricant de porcelaine.
 MALLEVERGNE, *, président de chambre.
 MAUBLANC (DE), propriétaire, à Saint-Junien.
 MESSAGER, juge au tribunal civil.
 MURET DE BORT, substitut.
 NIVET-FONTAUBERT, négociant.
 NOUALHIER (Armand), *, député au Corps législatif.
 PARANT (Arthur), négociant.
 PECONNET (Othon), avocat.
 PERDOUX, professeur à l'école de modelage.
 POUYAT (Émile), *, négociant.
 RATTIER, avoué.
 REULÉS (François), pharmacien.
 REGNAULT, architecte de la ville de Limoges.
 ROGIER, juge au tribunal civil.
 ROGUES DE FURSAC (Victor), avocat.
 ROUGERIE (l'abbé), professeur au séminaire du Dorat.
 ROY-PIERREFITTE (l'abbé), vicaire à St-Pierre.

RUBEN (Émile), conservateur de la bibliothèque communale.	TARNEAUD (Firmin), banquier.
SALLES-BEAUREGARD (Gustave DE), propriétaire.	TARNEAUD (Frédéric), propriétaire.
SAZERAT (Léon), fabricant de porcelaine.	TIXIER-LACHASSAGNE, C *, premier président.
SOULIGNAC (Abraham), propriétaire.	TRUOL DE BEAULIEU, *, banquier.
TALABOT (Auguste), *, président de chambre honoraire.	VÉDRINE (l'abbé), curé d'Arnac-la-Poste.
TANDEAU DE MARSAC (l'abbé), vicaire à St-Pierre.	VERGNAUD (Léonce), propriétaire.
	WYSE (le prince Napoléon BONA-PARTE).

MEMBRES HONORAIRES.

MM.

CRUVEILHIER, O *, professeur à l'école de médecine de Paris.
 DE MENTQUE, O *, préfet de la Gironde.
 MORISOT (Tiburce), O *, ancien préfet de la Hte-Vienne, fondateur du Musée.
 ST-MARC-GIRARDIN, O *, membre de l'Institut.
 MIGNERET, *, préfet du Bas-Rhin.
 Mgr BERTEAUD, *, évêque de Tulle.
 DALESME, G O *, général de division du génie.
 Mgr COUSSEAUD, évêque d'Angoulême.
 DE CAUMONT, O *, fondateur de la Société Française, à Caen.
 MICHEL CHEVALIER, O *, sénateur, membre de l'Institut.
 Le vicomte E. DE KERCKOVE-WARENT, président de la Société Archéologique de Belgique.
 Le général de MONTRÉAL, G O *, sénateur.

MEMBRES CORRESPONDANTS.

MM.

BIAL (Paul), capitaine, professeur à l'école d'artillerie de Besançon.
 BONNÉLYE (François), bibliothécaire, à Tulle.
 BOSVIEUX (Auguste), archiviste de la Creuse, à Guéret.
 CESSAC (l'abbé DE), au Grand-Bourg (Creuse).
 COLSON, docteur en médecine, à Noyon.
 COMBET, avocat, à Uzerche.
 CORNUDET (le vicomte Alfred DE), membre du conseil général de la Creuse, à Paris.
 DELOCHE, *, chef de bureau au ministère des travaux publics.
 DULEAU, numismate, à Orléans.
 D'ORLHAC, ingénieur civil des mines, membre de la Société Académique, au Puy.
 GÉRY (Charles), préfet de l'Ardèche.
 GISTEL (Jean) dit TILESUS, professeur à Ratisbonne.
 GRIGNARD (Émile), géomètre de première classe, à Paris.

JUILLAC (le vicomte Gustave DE), secrétaire de la Société Archéologique du Midi, à Toulouse.

LAGARDE (Henri), docteur en médecine, à Confolens.

LASTEYRIE (Ferdinand DE), membre de l'Institut.

LECOT (l'abbé), membre de la Société de Noyon.

LEYMARIE, homme de lettres, à Paris.

NADAUD (Léon), *, premier président honoraire à la cour de Grenoble.

NADAULT DE BUFFON, substitut à Châlons-sur-Saône.

NALBERT, sculpteur, à l'Isle-d'Espagnac (Charente).

PEIGNÉ DE LACOUR, de la Société des Antiquaires de France, à Noyon.

RANCOGNE (Gustave DE), archiviste adjoint de la Charente.

SAINT-GENIS (DE), *, directeur de l'enregistrement, à Valence.

SÉNEMAUD, secrétaire de la Société Historique et Archéologique de la Charente.

SIMON (Clément), juge suppléant, à Tulle.

TALIN (l'abbé), curé à Gimel, canton de Tulle.

WILIBALD ESER, trésorier de l'Union historique du Palatinat, à Ratisbonne.

LISTE

DES SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES.

Société Archéologique du Midi, à Toulouse.

Société Archéologique du Midi, à Montpellier.

Société Archéologique de l'Orléanais, à Orléans.

Société Archéologique de Béziers.

Société Archéologique et d'Histoire de la Charente, à Angoulême.

Société d'Archéologie et d'Études scientifiques de Draguignan.

Académie Archéologique de Belgique, à Bruxelles.

Société des Antiquaires de l'Ouest, à Poitiers.

Société des Antiquaires de France, à Paris.

Société des Antiquaires de Picardie, à Amiens.

Société d'Émulation du Doubs, à Besançon.

Société d'Émulation de l'Allier, à Moulins.

Société d'Émulation, à Montbelliard (Doubs).

Société des Sciences naturelles et archéologiques de la Creuse, à Guéret.

Société des Sciences et Lettres de Blois.

Société des Sciences, de l'Agriculture et des Arts de Lille.

Société des Sciences, Belles-Lettres et Arts du département du Var, à Toulon.

Société Scientifique et Littéraire du Limbourg, à Tongres.

Société Scientifique des Deux-Sèvres, à Niort.

Société de l'Histoire de France, à Paris.

Société Historique et Littéraire du Bas-Limousin, à Tulle.

Commission historique du Cher, à Bourges.

Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux.

Commission Archéologique de Maine-et-Loire, à Angers.

Société Académique de l'Oise, à Beauvais.

Société Littéraire et Scientifique de Castres (Tarn).

Société Archéologique et Scientifique de Soissons (Aisne).

Société Hâvraise d'Études diverses du Havre (Seine-Inférieure).

Société des Sciences naturelles et historiques de l'Yonne, à Auxerre.

Société d'Histoire et d'Archéologie de Châlons-sur-Saône.

TABLE DES MATIÈRES.

Règlement de la Société.	Page 5
-------------------------------	-----------

PROCESS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance générale du 24 février 1860.....	247
— du 30 mars 1860.....	<i>ib.</i>
— du 27 avril 1860.	249
— du 1 ^{er} juin 1860.....	253
— du 29 juin 1860.	254
— du 27 juillet 1860.....	255
— du 31 août 1860.....	256
— du 28 septembre 1860.....	259
— du 30 novembre 1860.....	260
— du 28 décembre 1860.	262

MÉMOIRES.

L'abbé ROUGERIE. — Recherches sur les limites des peuplades gauloises.....	12
L'abbé ROY-PIERREFITTE. — Les Dominicains en Limousin.	27
Maurice ARDANT. — Émailleurs limousins : François Guybert, Barthélemy Vergnaud, Pierre Courteys.	77
Joseph BRUNET. — Notice historique sur l'ancienne chartreuse de Glandier.	97
Maurice ARDANT. — Émailleurs limousins : les Courteys (suite).	147
Émile RUBEN. — De quelques traductions et imitations patoises des fables de La Fontaine.....	161

DOCUMENTS.

Brevet de dame d'honneur de la reine Anne à Françoise des Cars de La Renaudie, signé de la reine (1639).....	94
Lettre de François 1 ^{er} aux doyen, chanoines et chapitre de l'Église de Limoges (du 18 juillet 1530).	95

BIBLIOGRAPHIE.

	Page
G. D'HUGUES. — Catalogue méthodique de la bibliothèque communale de Limoges. — Cartulaire de l'abbaye de Beaulieu.....	60

CHRONIQUE.

Nouvelles scientifiques.....	246
Dons faits au Musée et à la bibliothèque de la Société.	266
Liste des membres de la Société.....	270

BIBLIOGRAPHIE.

	Page
G. D'HUGUES. — Catalogue méthodique de la bibliothèque communale de Limoges. — Cartulaire de l'abbaye de Beaulieu.....	60

CHRONIQUE.

Nouvelles scientifiques.....	246
Dons faits au Musée et à la bibliothèque de la Société.	266
Liste des membres de la Société.....	270